

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

La Bonne Littérature Française est vue et lue par plus de 100.000 personnes.
Annonceurs s'il vous plaît en prendre note.

PRIX - - 10 Cts.

La Bonne Littérature Française

PUBLICATION MENSUELLE

CHAQUE OUVRAGE EST AU COMPLET

No. 14

TRAHISON VAINCUE PAR L'AMOUR

PAR

JULES MARY

FEVRIER 1895

NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES

LEPROHON & LEPROHON

ÉDITEURS :

25 RUE ST-GABRIEL, Montréal, Can.

Nous demandons 200 agents

Avis aux Lecteurs

Nous avons grand plaisir à vous annoncer que nous avons reçue une série de chef-d'œuvres qui apparaîtront prochainement dans LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE. Nous prenons cette occasion d'assurer à nos lecteurs que nous ne négligerons aucune occasion de soutenir la réputation méritée que nous avons achevée, de publier les livres les plus intéressants dans notre publication mensuelle. Si nos lecteurs veulent bien lire les annonces que nous faisons à la fin de ce livre, ils pourront se convaincre que tous nos efforts tendent à mettre à la portée de toutes les bourses, une collection de livres qui n'est pas égale ailleurs au Canada.

LEPROHON & LEPROHON,

EDITEURS.

FUMEZ LE

Cigare de L'Union



FAIT A LA MAIN. TOUT HAVANE

Le meilleur Cigare a 5 Cts

MANUFACTURÉ PAR

WILLENEUVE & C^{IE}

PER
B-139/5
LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

—><—><—
PUBLICATION MENSUELLE
—><—><—

No. 14.

Abonnement . . . \$1.25 Par Année

TRAHISON VAINCUE PAR L'AMOUR

— PAR —

JULES MARY

FEVRIER 1895

NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES

LEPROHON & LEPROHON

EDITEURS:

25 Rue St-Gabriel . . . Montréal, Can.

J. O. FILTEAU,
LIBRAIRE,
27 RUE BUADE. 27
QUEBEC.

La Bonne Littérature Française

PUBLICATION MENSUELLE

La plus complète et la meilleure marché de toutes les publications du Canada. Cette publication forme une collection précieuse des meilleurs écrivains contemporains. Chaque volume renferme la matière d'un ouvrage de 350 pages et, dans son nouveau format, donne de \$10 à \$12 de littérature par année, pour \$1.25. Le volume 10 centins.

NUMEROS PARUS

- 1er Numéro paru : "Follement aimée ou le Torpilleur 20," par P. Maël.
- 2e Numéro paru : "Les Mystères de Montréal," par Auguste Fortier.
- 3e Numéro paru : "Le Martyr de l'Amour," par Pierre Zaccone.
- 4e Numéro paru : "La Roche qui pleure," par Chs de Valois.
- 5e Numéro paru : "Le Remords d'un faussaire ou le Désespoir d'une femme," par M. Du Campfranc.
- 6e Numéro paru : "Rêves Dorés," par M. Maryan.
- 7e Numéro paru : "Le Drame de l'hôtel Woronzoff," par Marie Maréchal.
- 8e Numéro paru : "Les fiançailles de Lorette," par Ph. Saint-Hilaire.
- 9e Numéro paru : "Le Sacrifice d'un fils," par Ernest Daudet.
- 10e Numéro paru : "Le Coureur de Dot," par Ducampfranc.
- 11e Numéro paru : "Souffrance et Bonheur," par Pierre Maël.

12me NUMERO PARU

LE ROMAN D'UNE JEUNE FILLE PAUVRE

Par ELIZA GAY

Cette histoire, dont le titre rappelle celui du "Roman d'un jeune homme pauvre," de la plume de M. Octave Feuillet, présente les situations les plus émouvantes, la morale la plus irréprochable.

La pure et calme figure de Fernande domine toutes les autres; elle présente la lutte contre le malheur, sans aucune faiblesse et l'énergie du dévouement qui ne veut rien écouter en dehors du devoir et de la vertu.

Que de jeunes filles reconnaîtront là les dangers qu'elles ont courus! Puissent-elles y puiser les renseignements et le courage nécessaires pour triompher, dans la dignité de la pauvreté, non-seulement de l'orgueil de la naissance, mais de la haine jalouse et de toutes les humiliations imméritées. Dans le roman d'une

JEUNE FILLE PAUVRE

Mlle Gay ne se contente pas de récits et de tableaux; elle interroge les sentiments du cœur et peint avec un vrai talent les caractères de ses personnages, non moins que les péripéties qui les mettent en scène.

13me NUMERO PARU

LE ROMAN D'UN CRIME

Par ETIENNE MARCEL

Ce roman du plus palpitant intérêt que l'auteur a su dramatiser a mesure que, sous sa plume, la fraîche idylle se change en horrible tragédie, est assurément le chef-d'œuvre d'Etienne Marcel.

Ce livre est le premier de ce genre que "La Bonne Littérature Française" offre à ses nombreux lecteurs.

En vente au complet pour 10 CENTINS dans tous les dépôts de journaux, et chez les éditeurs

Abonnement - - - - \$1 25 par année

Leprohon & Leprohon

Editeurs de la Nouvelle Société de Publications Françaises.

25, Rue Saint-Gabriel, Montréal, Canada

Tous ces ouvrages sont au complet et seront envoyés franco, par la malle, sur réception de 10 centins en argent ou en timbres-poste. Nous prenons aussi l'argent ou timbres américains.



TRAHISON VAINCUE PAR L'AMOUR

I

AUX TROIS-GRACES

C'était une charmante boutique que celle au-dessus de laquelle s'étalait en lettres d'or cette enseigne : *Aux Trois-Grâces*. Les passants s'arrêtaient devant l'étalage pour admirer des bonnets chiffonnés avec un goût exquis, des fichus dont les dentelles tombaient en cascades légères, des flots de rubans aux couleurs vives affectant des formes d'une variété et d'un goût inimitables.

De temps à autre, des femmes, attirées par l'enseigne et par l'élégance de l'étalage, entraient dans le magasin, et aussitôt un groupe de jeunes filles fraîches, souriantes, s'empressaient de mettre la boutique entière à la disposition de l'acheteuse.

La clientèle se pressait aux *Trois Grâces*, et la propriétaire réalisait de beaux bénéfices.

Jeanne n'était point une parisienne. Elle était arrivée de province cinq ans seulement avant le jour où commence ce récit. C'était alors une jeune fille de dix-huit ans, au teint un peu bruni par la vie libre au grand air. Elle était belle, d'une beauté parfaite et saine à la foi. Le regard était droit et franc, la bouche sérieuse et bien coupée. Elle avait dû sourire avec des entraînements charmants de jeunesse et de confiance. Le front bien modelé respirait la loyauté et une sorte de bravoure. Ce front là ne devait jamais avoir rougi, pas plus que le regard n'avait trompé. Mais un pli douloureux des lèvres apprenait que cette créature, privilégiée par sa beauté et ses qualités éminentes, connaissait déjà la douleur.

Elle se montrait douce avec les jeunes filles placées sous ses ordres, mais elle ne se mêlait jamais à leurs causeries ; elle souffrait parfois des explosions de leur gaieté, et souvent, elle quittait le magasin et se réfugiait dans l'arrière-boutique, afin de ne pas entendre les rires sonores qui lui rappelaient le temps où, elle aussi, riait sous les ombres du parc de Cernay.

Les jeunes ouvrières aimaient leur maîtresse ; une seule, Réséda, cachait un secret sentiment d'envie et même de rancune contre sa patronne.

Depuis longtemps la famille de Réséda avait arrangé un mariage entre elle-ci et Germain, jeune ébéniste dont les marqueteries annonçaient un talent réel, et qui paraissait destiné à faire une fortune assez rapide.

Tant que Mme Despois était restée à la tête du magasin les fiançailles de Réséda et de l'ébéniste paraissaient certaines. L'arrivée de Jeanne changea brusquement les résolutions de l'ambitieux ; il dédaigna l'ouvrière, et tenta de se faire agréer par la maî-

tresse. Les refus de Jeanne ne changèrent rien à ses projets, il répondit qu'il attendrait, et Réséda en conçut contre sa rivale un sentiment ressemblant à une antipathie déclarée ! Elle n'osa cependant quitter le magasin des *Trois Grâces*, gardant, en dépit de tout, un reste d'espoir, rassurée d'un côté par la loyauté, la vertu de Jeanne alarmée, de l'autre par l'avarice de Germain, car Germain était avare, et les bénéfices de la boutique le tentaient presque autant que l'idée d'être le mari de la plus jolie lingère du quartier Saint-Honoré.

Jeanne répétait cependant à tous qu'elle ne se marierait jamais. Elle acceptait son fardeau, le portait courageusement et n'avait besoin de l'aide de personne.

Tandis que Délie, Violette et Giroflée, preposées à la vente dans le magasin, s'empressaient près des acheteurs, Réséda et deux autres ouvrières travaillaient dans l'arrière-boutique.

Les bruits légers de l'aiguille jouant dans l'étoffe, des ciseaux pris ou posés sur le comptoir, étaient presque les seuls que l'on entendit.

Jamais Jeanne ne s'était sentie plus triste que ce jour là. Elle regrettait amèrement d'avoir eu la pensée de réunir ses voisines et ses amis pour sa fête. Elle avait envie de pleurer sans se rendre compte de ce surcroît de douleur dont elle se sentait écrasée. Sous le prétexte d'aider à ses compagnes dans le rangement de la boutique, Jeanne envoya Réséda rejoindre Délie, Violette et Giroflée. Elle ne se sentait pas le courage d'affronter le regard curieux de Réséda. Il lui semblait qu'il entrerait en elle comme une flamme, tant il trahissait de curiosité brutale et de froide jalousie.

Enfin elle s'assit près de la grande table, à laquelle Mariette et Louison faisaient face, puis, cachée par un morceau d'étoffes, elle croisa les bras sur la table et pleura silencieusement.

— Ah ! pensait Jeanne, ce découragement passera ; je me retrouverai moi-même . . . On peut ce qu'on veut . . . Le cœur souffre parfois de tressaillements terribles, comme les soldats ressentent la douleur de leurs vieilles blessures . . . Après cette tempête je recouvrerai le calme . . . Je me sens mieux déjà . . . L'orage s'éloigne, je prie Dieu de me venir en aide, et Dieu m'aidera.

Jeanne releva la tête. Soudain un cri s'échappa de ses lèvres, cri bien vite refoulé, car Réséda considérait sa maîtresse avec une curiosité méfiante.

En face de la lingère des *Trois-Grâces* se trouvait une femme dont le visage conservait les traces d'une grande beauté. Vêtue de noir, la tête à demi cachée sous une mante elle paraissait attendre que Jeanne revînt au sentiment du présent, avant de lui dire ce qu'elle en attendait,

Au cri de surprise que poussa Jeanne en relevant la tête, la nouvelle arrivée répondit en posant un doigt sur ses lèvres.

— Je vous demande pardon, fit la lingère en se levant . . . J'ai veillé tard, mes yeux s'étaient fermés . . . Donnez un siège, Réséda . . . Me voici toute à vous, citoyenne . . . Réséda, aidez à vos compagnes à ranger l'étalage.

Jeanne prit un morceau d'étoffes, de mousseline et de velours, puis elle dit d'une voix haute :

Voici des nouveautés que je crois dignes de votre choix, citoyenne.

La dame vêtue de noir eut l'air de palper les étoffes, et passant une de ses mains sous les plis soyeux des satins et les nuages des linons, elle chercha rapidement la main de la jeune fille, qu'elle serra avec une vive effusion de tendresse.

— Vous, madame la comtesse, vous ! dit Jeanne d'une voix à peine distincte.

— Je voulais te voir, te parler, Jeanne . . . Mais il reste trop de monde encore dans cette boutique, éloigne ces jeunes filles, j'ai besoin de me trouver seule avec toi.

Le regard de Jeanne refléta une profonde angoisse, cependant elle obéit.

La porte de la boutique s'ouvrit, et les jeunes filles s'échappèrent comme une bande d'oiseaux.

Alors Jeanne, se penchant vers la dame en deuil, lui dit d'une voix tremblante d'émotion.

— Madame la comtesse, qu'êtes-vous venue faire à Paris ?

— Sauver mon fils, Jeanne. Si nous étions restés une semaine de plus à Civray, il était perdu !

— Cependant là-bas, tout le monde doit vous aimer ; vous avez rendu service à chacun et répandu des aumônes chez tous les pauvres.

— Ce n'est pas une raison, Jeanne, aujourd'hui ce n'est pas une raison suffisante. Nous avons tenté de tenir tête à l'orage ; mais la persécution a pris des proportions telles que rester était livrer sa vie. Il ne restait plus qu'à quitter le château... Il y a deux jours, un de nos fermiers nous prévint que l'on y devait faire une descente, et nous emmener prisonniers... Le vieux Julien courut toute la nuit afin de nous avertir à temps. Il fit plus : il nous ménagea un moyen de quitter Civray sans être remarqués. Paul revêtit un habit de paysan, je jetai sur moi une mante d'artisanne, nous montâmes dans une carriole, dont Julien fouettait les chevaux. Le matin même nous arrivions à Paris....

— Vous sera-t-il possible d'y demeurer cachée, madame ?

— Je ne compte point y rester, Jeanne... Henri se trahirait vingt fois dans une journée. Sa franchise, son ardeur chevaleresque ne lui permettraient point de laisser s'accomplir sous ses yeux tant d'infamies et de crimes... Je ne puis sauver sa vie qu'en l'emmenant hors de France... Il consentira à cette expatriation pour ne point me savoir exposée.....

— Monsieur le comte vous aime tant, madame !

— Oui, c'est un grand, un noble cœur, rempli d'enthousiasme, de foi, de courage : et ce n'est pas à toi, qui vécus si longtemps à Civray, que j'ai besoin de dire ce que vaut mon Henri... Aussi pour le défendre contre ses entraînements, pour l'arracher aux périls qui le menacent, j'ai compté sur toi...

— Sur moi, madame la comtesse... Que puis je faire ? parlez, ma vie, mon sang vous appartient... Je vous dois ce que je sais, ce que je suis, ce que je possède, et je serai heureuse, bien heureuse, le jour où il me sera possible de vous prouver ma reconnaissance.....

La voix de Jeanne faiblit en prononçant ces derniers mots et la comtesse de Civray saisit les deux mains de la jeune fille.

— Ne parle point de reconnaissance, lui dit-elle, tout ce que je fis pour toi n'a peut-être abouti qu'à te causer une amère douleur... Et qui sait, si le jour où tu quittas Civray..

— J'en suis sortie le front haut, madame la comtesse, le cœur rempli pour vous de tendresse et de respect... Ne m'en demandez pas davantage... Si j'ai mon secret, c'est assez que Dieu le connaisse... Vous avez dit que je pouvais vous servir, apprenez-moi comment.....

— J'ai tout combiné et ce sera fort simple, quant à ce qui nous concerne. Je ne suis nullement inquiète de moi et de Cécile.....

— Ah ! Mlle Cécile vous accompagne ?

— Naturellement. En fait de serviteurs, Robert seul nous a suivis. Tu connais le dévouement de Comtois, eh bien ! Robert est le digne fils d'un tel père. Il a commencé par nous découvrir, avec beaucoup d'adresse, un logement tranquille où, peut-être, nous déferions longtemps les *Observateurs de l'esprit public*, si je ne craignais à toute heure que l'indignation d'Henri ne se manifestât par des paroles dangereuses. Je dois le sauver malgré lui, en lui persuadant qu'il travaille seulement à mon salut. Voici donc ce que j'ai résolu. Tandis que Robert s'occupera de nous procurer des passeports pour la Suisse, nous viendrons chaque jour, chez toi, Cécile et moi, augmenter le nombre de tes ouvrières. On s'habitue à nous voir dans le quartier. Le soir nous rentrerons dans notre logis, et nous y trouverons Robert, qui nous tiendra au courant de ses démarches.....

— Jusqu'à ce moment, madame la comtesse, vous ne faites guère appel à ce dévouement dont vous m'avez annoncé que vous demanderiez des preuves.

— Je te l'ai dit, Robert seul m'inquiète. Je ne veux pas qu'il s'éloigne de l'asile que je lui choisirai dans une maison sûre.

— Madame la comtesse, dit Jeanne, quelle maison est sûre aujourd'hui ? Quelle hospitalité demeure inviolable ? Ce que ne ferait pas la trahison brutale, la terreur l'inspire. Songez y qui recueille un suspect devient suspect à son tour... Et tout suspect se change en victime... La mort fauche vite, allez ! et toutes les têtes sont en jeu !

— La personne chez laquelle se réfugiera Henri est dévouée jusqu'à l'héroïsme.

— Et c'est... demanda la jeune marchande.

— Toi, Jeanne !

— Moi, madame la comtesse, moi, vous voulez que.....

— Je veux que tu m'aides à sauver mon fils Henri, que longtemps tu appelas ton

frère. . . . Je te demande une preuve irrécusable de ce dévouement, dont tu m'as si souvent garanti la puissance. . . . Après avoir brisé le rêve insouciant de ta jeune vie, je te supplie maintenant de ne plus voir en moi qu'une seconde mère, et de ne pas me laisser en vain pleurer à tes genoux.

—Mais madame, c'est impossible ! impossible ! répéta Jeanne avec une sorte d'égarément.

—N'as-tu point une pièce séparée du magasin et de l'arrière-boutique ?

—Oui, une chambre à laquelle on monte par l'escalier de la cour.

—Eh bien ! Jeanne tu céderas la chambre à Henri.

—Votre volonté sera la mienne, madame la comtesse, répondit Jeanne en baissant la tête.

—Merci, Jeanne. Tu vois bien que j'avais raison de compter sur toi.

—Vous auriez encore raison, madame la comtesse, si vous me demandiez de verser mon sang pour vous.

—Merci, merci ! me voilà tranquille, consolée. . . . Robert va s'occuper des passeports ; s'il échoue, tu mettras tes amis dans nos intérêts. . . . Pendant ce temps, Cécile et moi, nous préparerons tout pour le voyage. . . . Sois bénie, Jeanne, ma dévouée, ma fidèle Jeanne. . . . En récompense du sacrifice accompli par toi jadis, que Dieu te rende un jour heureuse.

—Je ne lui demande pas de bonheur. . . . balbutia Jeanne.

—Ainsi tout est convenu ?

—Tout. Quand monsieur le comte prendra-t-il possession de son asile !

—Ce soir même.

—Ce soir ! vous n'y songez pas, madame. . . .

—Au contraire, Jeanne ! le moindre retard me fait frissonner de terreur. Quelle raison as-tu pour reculer l'heure où je serai tranquilisée sur le sort de mon fils !

—Mais ce soir je donne une petite fête pour l'anniversaire de ma naissance.

—Tant mieux ! à la faveur du mouvement, l'arrivée d'Henri sera moins remarquée. . . . Courage, mon enfant, courage ! Tandis que tu sauveras ton fils bien aimé, Cécile et moi nous prions Dieu pour toi du plus profond de notre âme. . . .

—Voici la clef de la petite chambre, madame la comtesse. . . . Dans la cour. . . . l'escalier à droite, au dernier étage.

Au moment de quitter Jeanne, Mme de Civray, fut prise d'un sentiment de reconnaissance et de tendresse qui lui fit ouvrir les bras ; Jeanne s'y précipita.

—Adieu, ma vaillante, adieu, ma Jeanne !

Un sanglot fut l'unique réponse de la jeune fille ; puis elle releva le front, comme si l'énergie lui était revenue sous l'impression de cette caresse, et elle répéta :

—Madame la comtesse. . . à demain !

—A demain !

II.

DANS LE PASSÉ

Jeanne avait grandi loin de Paris, dans ce domaine de Civray dont le souvenir la poursuivait comme celui d'un Eden dont elle aurait été chassé ! Dans ses heures d'isolement et de lutte, elle tournait les regards de son âme vers cette demeure, et, les souvenirs amenant l'attendrissement, elle sentait une part de son fardeau s'alléger tandis qu'elle répandait des larmes.

Alors se réveillait le passé, ce passé si jeune et cependant si loin, qui datait de cinq années, et que, volontiers, elle aurait cru vieux d'un siècle.

Le château de Civray, bâti sous Louis XIII, avait une splendeur un peu lourde. Heureusement la nature s'était chargée d'en égayer les aspects. Le parc immense, plein d'ombre et de mystère, permettait de trouver, à toute heure, la solitude et la paix.

Jeanne avait grandi au château. Son père y était jardinier, sa mère tenait l'emploi de lingère. Tous deux moururent jeunes, laissant l'enfant toute petite. Aucun membre de sa famille ne la réclama, et la Comtesse de Civray, la considérant comme un legs de deux fidèles serviteurs, la garda près d'elle.

Seulement cette situation d'isolement, ce titre d'orpheline, changèrent à la fois la des tinée de Jeanne et les projets de la comtesse.

Il parut à celle-ci qu'elle devait beaucoup à l'enfant. Si Jean et Marthe Raimbaut, eussent vécu, ils auraient eux-mêmes choisi l'état de leur jeune fille, préparé, fixé son avenir.

Dans la crainte de ne pas réaliser assez, la comtesse de Civray tenta trop,

Avant de consulter sa raison, elle laissa déborder son cœur.

Jeune devint la compagne, la sœur d'Henri de Civray, plus âgé seulement de trois ans.

Il ne se passa point d'événements à Civray pendant plusieurs années.

L'adolescence de Jeanne, celle de Henri sonnèrent sans que l'un ou l'autre s'aperçut de la transition de l'âge.

A dix-huit ans, Henri n'avait jamais songé à quitter Civray. Quand on l'interrogeait à cet égard, il se contenait de répondre :

—Si le roi a besoin de mon épée, j'irai la lui offrir ; jusque-là je me contenterai d'être heureux.

On ne ressentait guère à Civray le contre-coup des événements qui se succédaient à Paris. L'abbé Chaumont ne croyait pas possible que la philosophie pût l'emporter sur la religion, et, quand on parlait au chevalier de Blandy des progrès du Tiers dans les affaires, il haussait les épaules avec dédain.

Et comme Mme de Civray ne demandait pas mieux que de croire au maintien absolu de la religion et à la marche régulière des rouages du gouvernement, on s'endormait, au fond du château de Civray, dans une sécurité trompeuse.

Une lettre reçue par la comtesse jeta un premier trouble dans ce calme absolu.

Une cousine habitant une paroisse éloignée, et qu'elle n'avait pas revue depuis l'époque de son mariage, lui écrivit, un jour, une longue missive, double testament d'une vie près de s'éteindre et d'un cœur à l'agonie.

Mme de Saint-Rieul, veuve, possédant une belle fortune, se sentait mourir, et allait laisser seule, privée d'appui et de tendresse, sa fille Cécile, dont elle peignait avec une grâce infinie et une éloquence maternelle, les qualités et les charmes.

“ Je vous lègue mon orpheline, disait-elle en terminant cette lettre. Ouvrez-lui votre cœur et votre foyer. Je ne puis vous demander de venir me fermer les yeux, mais accueillez, avec votre bonté angélique, l'enfant qui, toute en pleurs, ira frapper à votre porte Quand vous recevrez ces lignes, j'aurai sans doute dit un éternel adieu au seul bien qui m'attache encore à la terre, et, du haut du ciel, je vous bénirai pour avoir exaucé mon dernier vœu.”

Le jour même elle annonça à son fils et à Jeanne l'arrivée prochaine de la jeune orpheline. Elle s'attendait à une marque de joie de la part d'Henri. La présence de Cécile pouvait être une distraction charmante au milieu de la vie un peu monotone de Civray, mais, contre son attente, Henri parut plutôt contrarié que réjoui par l'arrivée de sa cousine.

—Que veux-tu, mère, répondit-il à l'observation que lui faisait Mme de Civray sur sa froideur à l'égard d'une parente, Mlle de Saint-Rieul est une cousine assez éloignée, pour que la voix du sang ne me crie pas bien fort de l'aimer. Si elle était pauvre, j'en garderais de tenir le même langage, et je ne m'en reconnaitrais pas le droit. Mais sa fortune est suffisante ; elle pouvait achever son éducation au couvent.

—Henri ! deviendrais-tu égoïste ?

—Je ne le crois pas. Mais enfin nous vivons en paix, recueillis dans un cercle intime qui n'a jamais paru trop étroit, et voilà que tu y introduis une étrangère Si j'avais été seul à tes côtés, j'aurais compris, à la rigueur, que tu te trouvasses isolée durant mes courtes excursions et mes longues chasses Mais tu as Jeanne, dont la compagnie est si douce, l'entretien si sage. Elle connaît tes goûts, elle aime tes pauvres ; que te faut-il de plus ?

—Jeanne n'est pas de la famille ! dit la comtesse avec une certaine hauteur.

—Pas de la famille ! Jeanne ? mais j'ai grandi avec elle, je lui dois le peu de science que j'ai acquise, car si l'abbé Chaumont ne m'avait donné un tel condisciple et un répétiteur si sage, j'avoue que je serais loin de savoir tout ce que j'ai appris. Depuis que j'existe, je la considère comme ma sœur Une sœur dévouée, tendre, une sœur dont l'amitié tient tant de place dans ma vie, que je croirais offenser Jeanne en chérissant trop Cécile de Saint-Rieul.

La comtesse de Civray regarda longuement son fils.

La physionomie d'Henri s'était animée, le feu montait à ses joues ; son regard brillait d'un éclat humide. Il semblait attendre avec une certaine anxiété que sa mère répliquât aux paroles qui venaient de sortir de son cœur, mais la comtesse baissa la tête, reprit sa tapisserie et dit d'une voix tranquille :

— Tu es le maître du château, Henri, tu es gentilhomme, je suis donc certaine que tu feras à ta cousine l'accueil auquel elle a droit.

Henri s'inclina respectueusement devant sa mère, et sortit.

Il gagna les bords d'un étang paisible, couvert de lentilles d'eau, d'un vert clair, de mâcres épineuses et noirâtres, de feuilles de nénuphars largement étalées, au-dessus desquelles s'élevaient les grands calices de nymphéas blancs. De vieux arbres étendaient, au-dessus de l'étang, l'échevèlement de leur ramure qui noyait, dans une ombre discrète, les fleurs des iris bleus ou jaunes, des quenouilles d'un violet clair et les bouquets carmin pâle des plantins de marais.

Tout était repos et mélancolie dans ce coin de parc. Les oiseaux mêmes mettaient des sourdines à l'éclat de leur gosier quand ils chantaient dans les ramures des saules séculaires, plongeant dans l'eau la verdure grêle de leur feuillage.

On était bien là pour rêver et pour pleurer,

D'instinct Henri avait couru vers ce coin de verdure, dont l'ombre épaisse versait le calme à la tête enfiévrée, au cœur agité de battements trop violents.

Quand il se trouva sous les grands saules au tronc creux, aux feuilles satinées d'argent, quand il se coucha au milieu des grandes herbes molles et grasses, dont la fraîcheur calmait la fièvre montant comme une flamme à ses joues, il ressentit une impression soudaine de fraîcheur et de repos. La terre dont il se rapprochait lui communiquait quelque chose de sa force. Son chagrin lui parut s'amoinrir, il lui sembla que là, du moins, il ferait trêve. Ce coin était pour lui un asile sacré !

Tout à coup une robe claire passa dans l'ombre des arbres :

— Jeanne ! Jeanne ! cria Henri.

— Que faites-vous ici, monsieur le comte ? demanda la jeune fille. Je croyais le lac oublié, les flambes et les nénuphars dédaignés. Vous chaz ez trop de gibiers redoutables pour aimer encore les rossignols. . . .

— Jeanne ! Jeanne ! ne raillez pas, dit Henri de Civray, car je souffre.

— Parlez alors, dit-elle vivement, je vous écoute. Mais de quoi pouvez-vous souffrir ? Votre mère vous adore ; vous avez plus d'argent qu'il ne vous en faut pour vos menus plaisirs, et nous avons le secret de vos aumônes. . . . Vos désirs ont-ils subi un changement soudain ? Rêvez-vous d'aller à Paris. . . . Je crsis le moment peu opportun. Je ne sais quelle influence néfaste y souffle, et le simoun des révolutions semble souffler sur la France.

— Je ne veux pas quitter Civray, je m'y trouve heureux, complètement heureux. . . .

— Que survient-il, alors ?

— Un étranger dans un Eden est toujours un serpent.

— Oh ! vous devez exagérer, monsieur Henri. . . . Expliquez-vous. . . . Le paradis, c'est Civray, n'est-ce pas ?

— Oui, Jeanne.

— Et le serpent ?

— S'appelle Cécile de Saint-Rieul.

— Votre cousine ?

— Oui, ma cousine.

— Qu'a donc son arrivée de si effrayant pour vous ?

— Tout et rien, Jeanne ; mais enfin elle n'avait pas besoin de venir. Peut-être Cécile, qui est une mondaine dont la soif de plaisirs ne pourra jamais s'apaiser. . . .

— Vient-elle avec sa mère ?

— Non, sa mère se meurt.

— C'est ure orpheline qui frappe à votre porte ?

— Une orpheline, oui, Jeanne.

— En ce cas, quelque puisse être son amour du luxe et des distractions, son grand deuil y fera forcément trêve. . . . Oh ! monsieur Henri, ce n'est pas moi qui trouverai jamais que l'on fait trop pour les enfants à qui Dieu reprend leur famille, moi qui ai trouvé une seconde mère dans la comtesse de Civray et un frère dans le comte Henri. . .

—Mais c'est justement parce que vous nous êtes si chère, à ma mère et à moi, que je déplore, que je maudis l'arrivée de cette cousine dont la mère nous écrivait à peine chaque année. Qu'a-t-elle besoin de déranger le calme dont nous jouissons, de mêler son deuil à notre joie intime, de se mettre en tiers entre nous ? Y songez-vous, Jeanne, jamais plus vous ne vous trouverez seule avec ma mère ; nos causeries, nos études seront troublées par cette enfant. Elle se croira le droit, qui sait, le devoir peut être de venir comme nous ramasser des fleurs pour les dessécher dans nos herbiers. Elle nous apportera une reconnaissance de commande, une amitié factice, elle fera votre malheur et le mien.

—Oh ! monsieur Henri ! s'écria Jeanne, monsieur Henri !

—Vous ne comprenez pas, Jeanne, que cette adoption cache pour l'avenir une trahison dont je sais d'avance les progrès. J'ai deux années de plus que vous, je devine des choses que votre esprit n'effleure même pas. Je vois passer au-dessus de moi des malheurs semblables à ces bandes d'oiseaux noirs qui signalent d'avance la tempête. Oh ! croyez-moi, Jeanne, ma sœur chérie, Cécile apporte le deuil et la ruine dans cette maison.

—Je vous en supplie, ne laissez pas deviner à votre mère qu'elles sont vos pensées secrètes au sujet de cette pauvre enfant ; que je les connaisse seule, que seule je puisse vous les reprocher, car je vous les reproche, monsieur Henri . . .

Le jeune homme saisit les mains de Jeanne avec violence.

—Ne dites pas cela, vous le regretteriez un jour . . . Oh ! tenez, il sonnera une heure où je vous retrouverai à cette place pleurant comme un enfant . . . Et alors si je viens vous demander : " Qu'avez-vous, Jeanne, qu'avez-vous ? " vous baisserez la tête sans répondre, étouffant des sanglots amers comme les miens.

—Monsieur Henri, répondit Jeanne d'une voix dont le calme s'altérait à peine, il se peut qu'en effet je souffre beaucoup un jour ; j'ai appris dans l'évangile qu'il existera toujours des pauvres, et par ce mot je ne crois pas qu'il faille entendre seulement ceux qui tendent la main à l'aumône. Il restera toujours des pauvres de renommée et des pauvres de bonheur ; si plus tard je suis au nombre de ceux dont le cœur est vide et l'existence brisée, je tendrai mes bras vers le ciel, et la consolation tombera dans mon âme comme une manne céleste.

—Comme vous êtes résignée et sage, Jeanne !

—La comtesse de Civray a fait de moi une chrétienne.

—Mon précepteur m'a donné les mêmes enseignements, et cependant

—Cependant vous ne pensez pas comme moi.

—Si je réfléchissais, Jeanne, j'y parviendrais peut-être, et encore j'en doute ; mais le premier sentiment me domine, me terrasse. Je suis un homme primesautier. Je garde en moi quelque chose des violences paternelles, que n'ont pu calmer l'angélique patience de ma mère, que n'ont point adoucies votre grâce touchante.

—De ces colères, qui peuvent entraîner tant de chagrins et même de mollesse, il faut vous délier et en triompher, car elles froisseraient à la fois la tendresse et la dignité de votre mère.

—Vous avez raison, Jeanne.

—Me permettez-vous de vaincre votre antipathie inexcusable pour votre cousine ?

—J'essaierai.

—Je veux plus, il faudra que vous l'aimiez

—Oh ! cela jamais, Jeanne, jamais !

—Ne l'affirmez pas si vite, le temps vient à bout de choses que l'on croyait irréalisables ! Tenez, moi je me la figure charmante, avec des grands yeux de saphir d'un bleu humide, un front d'enfant ; une bouche grave ; elle viendra timidement à vous, et votre devoir sera de l'enhardir, de la consoler. Oh ! nous serons trois pour cela : vous, la comtesse et moi ! C'est entendu, n'est-ce pas ? . . .

—J'essaierai, oui, j'essaierai, Jeanne ; si j'échoue dans cette tentative, soyez certaine qu'il n'y aura pas de ma faute.

—Je suis contente de vous, mon frère . . . Et maintenant que votre crainte est calmée, ne restez pas au bord de cet étang, autour duquel il semble qu'errent des songeries dangereuses, comme on voit les *Lavandières de Minuit* se dresser autour des doués brillants sous la clarté de la lune . . . Quittons l'ombre de ces vieux saules, venez en plein soleil, votre âme se dilatera mieux.

Le compte jeta un long regard, puis il suivit Jeanne. Au sommet de la grande allée du parc il trouva la comtesse de Civray.

—Jeanne, dit la comtesse, c'est donc aujourd'hui comme au temps de la première enfance ; pour retrouver ce rêveur, il faut donc t'envoyer le chercher.

—Jeanne est notre bon ange, ma mère, ne l'oublions jamais.

—A qui le dis-tu ! s'écria la comtesse... Aussi, qu'elle se rassure, Cécile ne prendra jamais sa place !

Le comte Henri saisit la main de sa mère et y colla ses lèvres avec le sentiment d'une reconnaissante ferveur.

III

L'ORPHELINE

Huit jours après, une jeune fille en grand deuil, accompagnée d'une femme de charge d'un âge mûr, gravissait le perron du château de Civray. Tout, dans cette jeune fille, respirait la douceur, le charme, la grâce. En la voyant, on se sentait pris du désir de l'aimer. Elle était grande pour son âge, svelte ; quelque chose de timide, presque de douloureux, l'inclinait parfois vers la terre comme si elle y cherchait la trace de pas qu'elle ne devait plus jamais suivre. Son regard d'une pureté profonde, gardait la transparence des lacs cachés dans les glaciers et qui reflètent le ciel de plus près.

La femme de charge qui la suivait, tira la chaîne d'une grosse cloche dont le son retentit dans tout le château.

Au même instant accoururent un vieux jardinier occupé à greffer des rosiers, un valet qui avait servi le feu comte de Civray, et une jeune femme de chambre attachée à la personne de la comtesse.

Mais à peine la porte venait-elle de s'ouvrir devant Mlle de Saint-Rieul qu'une femme s'approcha, et dit à l'orpheline :

—Permettez-moi, mademoiselle, de vous conduire tout de suite chez madame la comtesse ; elle vous attend avec impatience, et sera très-heureuse de vous voir..... Soyez certaine qu'ici tout le monde vous aimera.

—Oh ! merci, merci, mademoiselle ! dit l'orpheline en prenant une des mains de la jeune fille qui lui servait de guide. Comme vous êtes bonne de me rassurer, j'avais presque peur.

—Peur ? Madame la comtesse est un ange !

—Mais vous, mademoiselle, qui êtes-vous ? reprit Cécile de Saint-Rieul, en s'adressant à la belle jeune fille.

—C'est Jeanne, ma sœur d'adoption, répondit un jeune homme que Cécile n'avait point entendu venir, et qui s'avancait dans le vestibule dallé de marbre.

Le comte Henri prononça ces mots si simples d'une voix presque impérative, comme si, en présentant à la nouvelle venue la protégée de sa mère, il lui imposait en même temps l'obligation de la considérer comme ayant dans la maison des droits supérieurs aux siens.

Cécile s'arrêta ; elle serrait toujours la main de Jeanne, et levant sur le comte ses grands yeux bleus humides :

—Vous êtes mon cousin Henri ? demanda-t-elle.

—Oui, mademoiselle, répondit le jeune homme.

Jeanne se dégagea doucement :

—Monsieur le comte, dit-elle d'une voix grave, seriez-vous assez bon pour conduire votre cousine chez madame la comtesse..... pendant ce temps je surveillerai son installation, et celle de Mme Rose.

Le comte Henri jeta sur Jeanne un regard rempli de reproches que celle-ci ne parut pas comprendre, puis, froidement, il tendit son bras à Cécile, qui s'y appuya avec un frisson.....

Le comte Henri l'effrayait un peu. Elle aurait vraiment préféré ne point quitter cette belle Jeanne, qui s'était trouvée sur le seuil pour lui sourire.

Heureusement l'accueil de la comtesse de Civray compensa amplement le mouvement de chagrin ressenti par l'orpheline.

Le comte, sous prétexte de ne pas gêner les épanchements de sa mère et de sa cousine, disparut et les laissa seules.

Alors la comtesse fit asseoir Cécile à ses pieds, elle lui enleva sa longue mante de

taffetas, ensuite elle exigea que la jeune fille lui parlât de sa mère ; elle essuya doucement les larmes de l'orpheline, l'assura qu'elle ferait son possible pour remplacer celle qui n'était plus. Ensuite elle voulut connaître, grâce à une description minutieuse, le pays où s'était passé son adolescence... Enfin elle la prit doucement par la taille avec une sollicitude tendre, lui fit parcourir le château et la conduisit enfin à sa chambre.

Jeanne s'y trouvait encore, mettant la dernière main à l'arrangement des plis des rideaux, emplissant les vases de fleurs, multipliant les surprises charmantes de l'hospitalité familière.

La comtesse de Civray en fut profondément touchée, et, comme si elle avait à réparer à l'égard de Jeanne une secrète offense, elle lui dit avec une tendresse chaleureuse :

— Merci, ma chère Jeanne, tu as compris qu'à nous deux nous devons beaucoup aimer cette enfant. . . . On ne remplace jamais la mère, mais les orphelins s'attachent vite à ceux qui leur parlent souvent des êtres aimés qu'ils ont perdus.

Il ne fallut pas grand temps à Cécile pour s'installer. Elle ne rapportait de la demeure maternelle que quelques portraits, des cassettes ayant renfermé autrefois les bijoux de sa mère, bijoux vendus dans des heures de pauvreté. Il ne lui restait rien des écrins vides, sinon une croix d'émeraudes venant de son aïeule, et dont Mme de Saint-Rieul lui avait défendu de se séparer.

Une heure suffit pour ranger le trousseau de l'orpheline, bientôt celle-ci se trouva chez elle, dans une chambre tendue de soie d'un bleu pâli, garnie de bergères et de fauteuils semblables, et dont les trumeaux placés au dessus des glaces et des portes, laissaient déborder des avalanches de fleurs jusque sur leurs cadres d'or patinés par la main du temps.

Quand ces arrangements furent terminés, Cécile tomba dans un fauteuil. Elle se sentait brisée. L'âme et le corps subissaient une égale détente. Après avoir eu peur, elle se calmait ; après avoir subi les fatigues d'un long voyage, elle allait enfin se reposer.

Jeanne comprit que la voyageuse avait besoin de rester seule ; elle l'embrassa sur le front, la quitta et lui envoya Mme Rose.

La gouvernante et la jeune fille restèrent seules jusqu'à l'heure où la cloche sonna le dîner, Mme Rose feignait d'arranger les tiroirs, afin de prolonger sa présence dans la chambre de Cécile.

Au second coup de cloche Jeanne parut.

— Mademoiselle, dit-elle avec grâce, je viens vous chercher.

La comtesse de Civray se trouvait avec Henri dans la salle à manger. Le regard de la comtesse fut une double caresse pour les deux jeunes filles, tandis que celui du comte se fixa sur Cécile avec l'expression d'une curiosité mêlée de rancune.

Il continuait à protester contre l'envahissement de son foyer.

— Henri ! lui dit tout bas sa mère.

Le comte tressaillit, et s'avancant vers Cécile il lui offrit le bras pour la conduire à sa place.

Cette place se trouvait marquée à côté de la comtesse ; Jeanne perdait la sienne ; Cécile la remplaçait à table. N'était-ce point le commencement d'une série d'usurpations dont progressivement la jeune fille aurait à souffrir. Le comte Henri chercha si le visage de Jeanne trahissait un regret, une souffrance, une humiliation. Non, la physionomie sereine de Jeanne reflétait le calme heureux des meilleurs jours. Elle semblait même animée d'une sorte de joie, et ses yeux se reposaient avec sympathie sur le visage pâle de l'orpheline.

On parla peu pendant le dîner. L'abbé Chaumont craignant que ce silence devint embarrassant entama une question d'histoire, à laquelle Henri ne sembla point s'intéresser, et que Jeanne, seule, écouta attentivement. Cécile ne s'occupait que de sa tante.

Le soir Henri se mit au clavecin, tandis que sa mère et sa cousine se promenaient dans le parterre.

L'aumônier vint le rejoindre dans le salon.

— J'étudiais le *Stabat* de Pergolèse dit le jeune homme ; le connaissez-vous ? mon cher abbé Le précepteur s'appuya sur le clavecin, et Henri se mit à jouer.

Il possédait un véritable talent. Ce soir-là, surtout, l'émotion intérieure qu'il ressentait était si forte qu'il lui communiqua une intensité d'expression qu'il ne posséda jamais comme à cette heure. Il était loin de se douter que pendant ce temps sa mère, sa cousine et Jeanne se rapprochaient lentement des fenêtres du salon, afin de le mieux entendre. L'abbé comprenait que dans cette mélodie sacrée, pleine de lamentations et de sanglots,

s'épanchait une douleur à laquelle il lui était défendu de toucher. Mme de Civray était tentée d'applaudir au talent dont son fils faisait preuve, tandis que Jeanne et Cécile appuyées l'une sur l'autre laissaient couler sur leur visage des larmes qu'elles ne sentaient pas.

La soirée devenait fraîche ; les trois femmes rentrèrent au salon,

— Comme tu as bien joué, Henri, dit la comtesse.

— Comme vous avez souffert, murmura Jeanne.

— Oui, vous avez raison, répondit le comte en s'adressant aux deux femmes, il est des heures où l'on comprend subitement ce que l'on ne soupçonnait pas jusqu'à ce jour. Jamais je n'avais trouvé dans l'œuvre de Pergolèse ce que j'y ai découvert. Que de ténèbres tombant sur l'âme, comme la nuit sinistre de la troisième heure ! Que de sanglots autour de la croix que Marie regardait sans pleurer. Le Calvaire n'est pas seulement la vie du chrétien, mais la vie de l'homme toute entière. . . . Nous n'y restons jamais assez pour en entendre les enseignements douloureux.

Le regard de Cécile se fixa sur son cousin avec le sentiment d'une admiration profonde.

Mme de Civray dit tout bas à l'abbé Chaumont :

— Vous devez être fier de votre élève !

— Et Jeanne répéta au fond de sa pensée :

— Comme il souffre ! mais pourquoi souffre-t-il ?

La vie au château reprit son train paisible. Cécile n'y dérangeait rien en apparence. Elle s'attachait à Mme de Civray avec une tendresse dont celle-ci se sentait touchée. De jour en jour, Cécile lui devenait plus chère, et, par suite de cette augmentation dans l'affection de Mme de Civray, Cécile en vint, peu à peu, à accaparer les heures de sa tante. Sans doute, Jeanne recevait toujours le même accueil souriant ; sans doute, elle était restée l'adoptée de la comtesse, mais Cécile s'était lentement placée entre elles deux. Et qui aurait pu le reprocher à la comtesse ? Entre les deux orphelines, quelle différence ! L'une était l'enfant d'un vieux serviteur, l'autre tenait aux Civray par les liens de la famille. Jeanne ne semblait pas même s'apercevoir de ces changements, dont Henri suivait la progression avec une attention jalouse. Il était le seul que la grâce touchante de Cécile eût trouvé rebelle. . . . Sa politesse, rigide à son égard, déconcertait cette fille timide. Jeanne n'avait pu lui adresser de reproche à ce sujet. La comtesse ne s'en inquiétait point ; elle comptait sur le temps pour adoucir ces angles. L'abbé Chaumont suivait avec une anxiété visible ce qui se passait dans l'esprit d'Henri mais il ne le questionnait point à ce sujet.

Deux années se passèrent pendant lesquelles en apparence rien ne vint apporter de changements dans l'existence des habitants de Civray.

Cécile était devenue une jeune fille accomplie dont l'influence sur la comtesse grandissait chaque jour. Jeanne, reculée au second plan, souffrait avec résignation, sans trahir ses regrets, même par un soupir. Le comte Henri se montrait de plus en plus épris de chasses et d'excursions, et le chevalier de Blandy devenait son inséparable.

On eut dit que le comte de Civray éprouvait le besoin de s'étourdir.

Chez lui, il demeurait souvent absorbé. La comtesse se plaignait de la gravité croissante de son caractère.

Cécile se reprochait d'en être cause. Un secret opprimait chacun des membres de cette famille, jadis heureuse et confiante. . . . Mme de Civray avait avec l'aumônier de longs entretiens, et l'inquiétude se lisait parfois sur son visage.

Un jour, tandis que Cécile travaillait près d'elle, la comtesse l'appela d'un signe, et la fit asseoir à ses pieds, sur un tabouret.

— Tu m'aimes bien ? lui demanda-t-elle.

— Plus que vous ne pouvez le comprendre.

— Autant que je le devine. . . . Eh bien ! il faut me payer mon affection au centuple, il faut te dévouer pour moi, pour nous. . . .

— Je suis prête, répondit Cécile, que faut-il faire ?

— Devenir la femme d'Henri.

La jeune fille plaça ses deux mains sur sa poitrine, . . . Durant un moment, il lui fut impossible de répondre.

— La femme d'Henri ! vous avez dit cela, vous sa mère, la mienne. . . .

— C'est mon vœu le plus cher.

— Mais lui, mais Henri.

—Tu feras le bonheur de sa vie.

—Le croyez vous ma tante ? demanda Cécile songeuse,

—Et qui ne t'aimerait pas ? . . .

—Mais Henri, le pauvre Henri, qui me préfère ses chevaux et sa mère, la musique et les livres.

—Parce qu'il ne connaît rien de mes projets.

—Aurait-il besoin de les apprendre, pour me témoigner de l'amitié ?

—Il t'aime, n'est-il pas ton cousin ? . . .

—Oui, mon cousin, chère tante.

—Enfin, Cécile, il me faut ta promesse, je te supplie de devenir ma fille.

—Je la suis déjà par la tendresse, ma tante ; peut-être vaut-il mieux ne point songer à former d'autre lien entre nous.

—Ma santé s'affaiblit, Cécile ; si je mourais, je veux que l'avenir d'Henri soit assuré. Ecoute, peut-être dis tu vrai, mon fils n'a point songé à faire de toi sa fiancée, mais il sait ce que vaut un conseil de sa mère, et jamais il ne transgressera un de mes ordres . . .

—Vous voulez l'obliger

—A vivre comme un gentilhomme de sa race et de son nom, à fonder à son tour, une famille honorée. Tu cousens tes larmes et tes caresses me répondent C'est bien ! merci, ma fille Demain je parlerai à Henri.

Les deux femmes passèrent la soirée ensemble, tandis que Jeanne rangeait l'herbier du comte et qu'Henri jouait une sonate de Mozart sur le clavecin.

Le lendemain, la comtesse de Civray fit appeler Henri.

—Madame la comtesse attend monsieur le comte dans la chambre du feu comte, dit le valet de chambre au jeune homme.

—Dans la chambre de mon père ! vous en êtes sûr, Comtois ?

—Très sûr, monsieur le comte !

Henri congédia Comtois du geste. Il resta un moment debout, devant sa glace, étudiant scrupuleusement les lignes de son visage, et ce fut seulement quand il l'eut ramené à l'expression du calme absolu qu'il se dirigea vers la chambre rouge.

Elle avait gardé non pas le souvenir, mais l'empreinte du mort.

Pas un meuble n'avait été dérangé. Les portraits, les vases restaient à la même place. On renouvelait seulement les fleurs.

Une seule fois Mme de Civray y avait mandé son fils depuis la mort de son mari : le jour de la majorité du jeune homme, quand elle lui remit les titres de la famille, et les contrats de ses propriétés. Il fallait que ce qu'elle avait à dire fût bien grave pour que sa mère l'appelât dans cette pièce, à la fois austère et funèbre.

Elle l'attendait, assise dans le fauteuil placé au chevet du lit du comte. C'est dans ce même fauteuil qu'elle avait passé quinze jours et quinze nuits, près du cher malade, tenant une de ses mains sur son front fiévreux.

Henri s'avança avec une sorte de crainte.

Une chaise se trouvait en face du lit de son père, il y prit place.

—Mon fils, dit la comtesse, j'ai voulu te parler ici, afin d'appuyer mes paroles de toute l'autorité que ton père aurait eue sur toi

—Je vous écoute, ma mère.

—Tu es maintenant un homme . . . je me vieillis.

—Oh ! ma mère !

—Je me vieillis, et je ne veux pas mourir avant de te savoir heureux Tu te marieras, Henri, pendant que je suis encore de ce monde, afin que je puisse bénir tes enfants.

—Vous voulez, dites-vous, me voir heureux ?

—En peux-tu douter ? Mon choix n'en sera-t-il point la preuve Tu me connais assez pour savoir que les questions d'argent sont peu de chose pour moi J'aurais pu, sans doute, choisir pour toi un parti plus brillant ; mais j'ai mis les questions du cœur avant celles des intérêts

A mesure que la comtesse de Civray parlait, le front d'Henri se rassérénait. Les derniers mots amenèrent presque un sourire sur ses lèvres.

—Vous avez bien fait, dit-il, je vous reconnais, et à mon tour je vous remercie et je vous bénis. Peut-être jamais n'aurais-je osé vous parler d'un projet auquel est attaché le bonheur de ma destinée ; mais en y acquiesçant, vous prenez sur toute ma vie d'imprescriptibles droits à ma reconnaissance Oui, c'est d'elle que j'espère les joies de la

famille, le calme du foyer, tout ce que l'homme a le droit d'ambitionner et d'attendre... Il fallait la simplicité de votre caractère, la grandeur de votre âme pour concilier ces choses si difficiles, les obligations de la situation et les aspirations du cœur.

—Je respire ! dit la comtesse de Civray, je redoutais... Sais-je pourquoi j'avais cette crainte que tu refuserais... .

—D'accepter Jeanne pour femme ! Elle que vous m'avez accoutumés à traiter avec la tendre familiarité d'une sœur... .

Mme de Civray se leva toute droite.

—Jeanne, répéta-t-elle, Jeanne ! et elle tomba de toute sa hauteur dans le fauteuil.

Le cri qu'elle poussa avait été entendu ; deux jeunes filles entrèrent à la fois dans la chambre du comte Jeanne et Cécile.

Mme de Civray attira cette dernière sur sa poitrine, puis, d'un geste menaçant, elle fit signe à Jeanne de sortir.

IV

SACRIFICE

La douairière de Civray resta seule dans cette même chambre remplie du souvenir de son mari... La nuit venue, la cloche sonna l'heure du repos sans que la comtesse prit place à la table de la famille. Elle déclara qu'elle ne descendrait point, et, en même temps, Robert Comtois, fils de son fidèle valet de chambre, transmit à l'abbé Chaumont la prière que lui adressait la comtesse de vouloir bien la venir trouver dans la soirée.

Au moment où Jeanne stupéfaite s'était vue chassée de la chambre de Mme de Civray, une douleur aigue lui mordit le cœur ; il lui sembla que l'on pressait sa tête dans un étau. Quelque chose de semblable à un vertige s'empara d'elle. Elle ne comprenait pas, elle ne devinait rien, mais sa pensée creusait une sorte de gouffre noir dans lequel il lui semblait qu'elle roulait sans espoir de salut. Mme de Civray l'avait éloignée d'elle. Il était impossible de se méprendre sur l'autorité de son geste et l'expression de son visage. Et cependant, qu'avait fait Jeanne ? De quelle faute s'était-elle rendue coupable ? Dans cette âme pure, pas une ombre, dans ce cœur ingénu pas un battement qu'elle eut rougi d'avoir ! Jeanne avait dans l'âme des limpidités d'eau bleue et de ciel d'été. Elle vivait entre la prière et le travail. Elle s'épanouissait à toutes les tendresses légitimes. Sa reconnaissance pour Mme de Civray était sans bornes, de même qu'elle chérissait profondément Cécile. Pour chacun des membres de cette famille, elle aurait, sans regret, sacrifié son bonheur, regardant le renoncement comme le premier des devoirs.

Aussi ce qui la troublait, ce qui gonflait sa poitrine de sanglots, c'était de ne pas comprendre le motif de la scène qui venait de se passer.

Quand l'abbé Chaumont quitta la comtesse de Civray, celle-ci paraissait calme ; le précepteur d'Henri venait de lui répondre du succès.

Le lendemain l'abbé Chaumont partit pour Paris, muni d'une somme assez importante ; il en revint une semaine plus tard, l'air paisible, satisfait d'avoir complètement réussi dans sa négociation.

Cependant le dernier mot n'était pas dit.

Depuis l'heure où Mme de Civray apprit l'involontaire préférence qu'Henri accordait à Jeanne sur Cécile, elle évita de reprendre avec son fils l'entretien qui s'était trouvé si soudainement interrompu.

Avec Jeanne, sauf un peu de froideur, elle se montrait bonne et douce. La jeune fille restait craintive, et, se sentant remplacée dans le cœur de la comtesse, elle s'effaçait devant Cécile avec une humilité touchante.

Mme de Civray manda la jeune fille, dès qu'elle connut le résultat des démarches de l'abbé Chaumont.

Jeanne arriva vêtue de noir, comme si, par avance, elle prenait le deuil.

Calme et paisible, elle s'assit en face de Mme de Civray. Celle-ci, par un retour de cette tendresse, qui, pendant longtemps, avait réjoui sa vie, attira Jeanne près d'elle. Peut-être aussi craignait-elle l'interrogation des grands yeux de la jeune fille !

—Jeanne, lui dit-elle d'une voix lente, pesant bien sur les mots pour les graver dans

l'esdrit de celle à qui elle s'adressait, Jeanne, j'ai pensé qu'il était temps de songer à ton avenir.

— Mon avenir ! répéta la jeune fille en secouant la tête, oh ! il est bien arrangé d'avance, ce me semble. Je n'ai d'autre ambition, d'autre avenir, que de vivre près de vous, de vous soigner, de vous aimer. Vous dites parfois que votre santé s'affaiblit : bien que je refuse de le croire, je veux du moins être là, si, comme vous le dites, elle venait à s'altérer. Que m'importe le reste à moi ? Vous et Civray, voilà toute ma vie.

— Tu te trompes, Jeanne, répondit la comtesse d'une voix qui se creusait davantage je te remercie de ton dévouement, mais je ne saurais l'accepter.

— Que parlez-vous de dévouement, madame ! ne vous dois-je pas tout ce que j'ai, tout ce que je suis !

— Hélas ! dit la comtesse, sans le vouloir je t'ai, peut-être, ménagé des chagrins.

— Vous, madame !

— Oui, moi ! Les vieilles gens ont leurs entraînements comme les jeunes, et qui sait si tu ne m'accuseras pas, un jour, d'avoir fait, à la fois, pour toi trop et trop peu ?

— Je ne vous comprends pas, madame.

— Je t'ai vue naître, Jeanne, tu as grandi à Civray, et, à l'heure où la mort frappa ton père, je te regardai comme un nouvel enfant que le ciel me donnait. Tu m'aimais tendrement, chère petite, et tu me rendais avec usure ce que tu appelais mes bienfaits. Tant que tu es restée enfant, j'ai eu raison de te rendre la vie facile ; de l'heure où la raison t'est venue j'ai agi avec imprévoyance. Je suis riche, sans doute, mais je dois compte de cette fortune à Henri. Il ne m'est possible de disposer en ta faveur que d'une somme modeste, et je me suis rendue coupable, en ne te fournissant pas les moyens de gagner ta vie par ton travail.

Jeanne écoutait toute glacée. . . . Elle sentait que le commencement de cet entretien cachait quelque chose de foudroyant, de mortel. Elle prêtait à peine l'oreille à ce que lui disait la comtesse, dans la certitude où elle était que, tout à l'heure, elle apprendrait une nouvelle sinistre, inattendue.

La comtesse reprit.

— Le mal est fait, j'y puis remédier seulement. Je te l'ai dit souvent, je porte en moi le germe d'une maladie de cœur qui m'emportera à une heure que le ciel connaît et que j'attends, non sans crainte, du moins avec résignation. Il faut donc que ton avenir soit fixé avant que je m'en aille. . . . Henri se mariera avec sa cousine Cécile ; un jeune ménage aime d'ordinaire la solitude. . . .

Mme de Civray s'arrêta, et son regard s'appuya sur le visage de Jeanne.

Sauf une grande pâleur, rien n'altérait cette belle et sereine figure. La jeune fille ne répondit rien. Elle venait déjà d'apprendre quelque chose, c'est que le comte Henri épouserait sa cousine. . . . C'était sans doute cette nouvelle que Mme de Civray confiait à son fils, à l'heure où elle s'entretenait avec celui-ci dans la chambre rouge.

— Et après, pensa Jeanne, qu'est-ce qu'on va me dire ? après. . . .

— Je veux que ta destinée soit la première arrangée, reprit la comtesse. . . . Tu ne connais aucun état, mais tu es intelligente, instruite, trop instruite peut-être. . . . Voici ce que je t'ai ménagé. Le digne abbé Chaumont a tout arrangé à Paris. . . . Il vient d'acheter en ton nom, un magasin de lingerie élégante dans la rue Saint-Honoré. Mme Despois, qui vient de le céder, consent à rester encore une année près de la nouvelle propriétaire afin de l'initier aux secrets du métier et du commerce. Elle réalise, chaque année, un bénéfice de trois mille livres. Il y a peu de travail à faire, des jeunes filles à surveiller, une clientèle choisie à recevoir. Tu es douce, polie, avenante, je ne doute pas que tu fasses rapidement de brillantes affaires. . . .

— De brillantes affaires, répéta Jeanne comme un écho inconscient.

— Il ne te faudra pas beaucoup de temps pour terminer tes préparatifs de voyage ; Mme Despois t'attend dans quinze jours.

— Quinze jours ! fit Jeanne écrasée.

— Eh bien ! reprit Mme de Civray d'une voix qui interrogeait.

— Merci, madame la comtesse, dit Jeanne avec une douceur brisée ; merci, vous êtes bonne ! vous faites pour moi plus que je n'attendais. . . . Autrement, du moins. . . . Un coin à Civray m'eût semblé plus enviable que la luxueuse boutique dont vous me créez la maîtresse. . . . Vous ne me deviez rien. . . . Non, vous ne me devez rien, et cependant vous m'avez beaucoup donné. . . .

—Ainsi, demanda la comtesse dont le cœur battait sourdement, tu ne m'en veux pas, Jeanne....

—Moi ! grand Dieu ! je serais bien coupable, si je gardais d'autre souvenir de mon séjour ici que celui de vos bontés.... Je partirai dans quinze jours comme vous le voulez.... Je vous dis cela d'une voix tranquille, et vous sentez que je ferai ce que je dis ; mais en retour, rendez-moi la tendresse, sinon envolée, du moins affaiblie.... comprenez-moi, j'obéis.... que voulez-vous de plus ?

—Te bénir ! dit Mme de Civray en atirant la jeune fille sur sa poitrine,

Un moment après Jeanne quittait la comtesse.

Elle entendit Cécile qui chantait dans le grand salon : elle vit Henri qui cueillait des roses, et toute étourdie de ce qui venait de se passer, de ce qu'elle venait d'entendre, elle se dirigea vers ce coin du parc qu'elle connaissait si bien.

Et comme elle pleurait la tête dans ses mains.

—Jeanne, dit une voix sourde à côté d'elle.

La jeune fille se leva subitement, toute droite, frémissante, et, s'adossant à un saule, elle resta muette, interdite sous le regard qui se fixait sur elle.

—Jeanne, reprit la voix, à cette même place, il y a longtemps déjà, je vous prédisais que la paix et le bonheur de la maison s'en iraient le jour où Cécile franchirait notre seuil ; vous n'avez pas voulu ajouter foi à cette parole.

—Et je refuse de vous croire encore, monsieur le comte, votre cousine est une jeune fille accomplie, digne de toute la tendresse de votre mère, de la vôtre....

—Savez-vous, Jeanne, à quel titre on me la veut imposer ?

—Votre mère vous l'a choisie pour femme.

—Voilà tout ce que vous trouvez à me dire.

—Je crois la comtesse de Civray plus désireuse de votre bonheur que qui que ce soit au monde.

—Et si j'avais formé d'autres projets, Jeanne ?

—Vous devriez les oublier, monsieur le comte.

—Les oublier ! avant de prononcer ce mot qui devient un arrêt sur vos lèvres, apprenez donc ce que j'avais rêvé.

—Monsieur le comte, dit Jeanne en s'avancant de deux pas jusqu'à se trouver en pleine lumière, vous avez rêvé de conserver sans tache le blason que vous ont transmis vos ancêtres, de porter haut, à la fois, le cœur et l'épée, de servir la France si elle avait besoin de vous et de ne jamais coûter de larmes à la meilleure des mères. Voilà ce que vous voulez, ce que vous devez, sous peine de déchéance morale.... Et maintenant, si, durant un jour d'été, dans la fantaisie d'un songe, vous avez vu passer une autre fiancée que Cécile de Saint-Rieul, oubliez-la, monsieur le comte, ne vous en souvenez jamais, entendez-vous, jamais.....

—C'est votre volonté, Jeanne.

—Mon plus cher désir, croyez-le, et si la pensée de l'adieu le doit rendre plus solennel, rappelez vous qu'à cette place, où tant de fois deux enfants de conditions diverses ont confondu leur jeux et leurs vœux, votre sœur Jeanne vous supplie de travailler à votre bonheur en accomplissant le souhait maternel.

Elle parlait ainsi, d'une voix vibrante, debout, sa belle tête pâle environnée d'un rayon de soleil semblable à un nimbe.

—Jeanne, reprit-il, pourquoi parlez-vous d'adieux ?

—Parce que je pars, Monsieur le comte.

—Où allez-vous ?

—A Paris....

—Qu'y comptez-vous faire ?

—Je travaillerai.....

—Vous travaillerez, vous !.....

—Oh ! rassurez vous, monsieur le comte, le labeur ne sera pas rude ; madame de Civray, dans sa prévoyance affectueuse, a songé à tout. En arrivant dans la capitale, je descendrai rue Saint-Honoré où je suis attendue dans un magasin de lingerie, dont votre mère a eu la générosité de faire pour moi l'acquisition.

—Vous, marchande, vous... ..

—Mon père fut le serviteur du vôtre, monsieur le comte, ne l'oubliez pas.

Henri de Civray fit un geste violent. Puis il regarda Jeanne. Elle tenait les regards fixés sur l'horizon et ne paraissait plus se souvenir qu'il fut là.

Une fois encore il songea qu'il ne lui avait pas dit tout ce qu'il avait à lui apprendre, une suprême confiance allait tomber de ses lèvres, mais Jeanne se retourna, posa un doigt sur sa bouche et s'éloigna dans la direction du château.

Le lendemain il alla prendre le chevalier de Blandy et courut à cheval avec lui toute la journée.

Quand il revint, sa mère seule l'attendait ; Cécile et Jeanne étaient montées dans leurs chambres.

Le comte Henri s'approcha de sa mère qu'il salua avec respect, puis prétextant la fatigue, il se retira.

Pendant une semaine il continua la même vie.

L'abbé Chaumont comprenait ce qui se passait dans l'esprit de son élève, et respectait le mystérieux combat de l'entraînement et du devoir.

Cependant les jours marchaient. On préparait tout pour le départ de Jeanne, et la comtesse, sur le point de s'en séparer, se rappelait avec des larmes que jamais Jeanne ne lui avait causé un chagrin volontaire. Elle payait sa dette d'adoption par une tendresse profonde, des soins de toutes les heures. . . . Si quelqu'un devait s'adresser un reproche, ce n'était certes pas l'orpheline.

Jeanne se sentait presque consolée en voyant la profondeur, la sincérité des regrets de la comtesse.

Elle eut souffert horriblement à l'idée qu'on ne s'apercevrait pas de son absence ! La trouvant en larmes dans sa chambre, elle tomba à ses genoux.

Mme de Civray fouillait dans ses petits meubles, dans ses cassettes, y prenait de menus bijoux, des dentelles et les cachait dans les malles de Jeanne ; jamais celle-ci ne songerait assez, disait-elle, à ceux qui restaient loin. Puis elle la pressait dans ses bras, la couvrait de caresses et lui demandait :

— Tu me pardonnes, Jeanne ! dis que tu me pardonnes !

Et Jeanne essayait, par une caresse, les larmes de Mme de Civray.

Pendant la dernière nuit que la jeune fille passa au château, le sommeil n'approcha pas de ses paupières. A la messe matinale que célébra l'abbé Chaumont, tout le monde pleurait. Enfin le cocher monta sur son siège, Jeanne se jeta de nouveau dans les bras de sa bienfaitrice, Cécile l'embrassa avec effusion, le comte Henri demeura immobile, glacé, incapable de faire un pas et de prononcer une parole.

— Au revoir, monsieur Henri, dit Jeanne.

— Adieu, répondit le comte, Dieu vous garde, Jeanne !

La route, cette longue route d'Orléans à Paris s'acheva pourtant. La berline s'arrêta au numéro 50 de la rue Saint-Honoré. Le bruit des grelots des chevaux et du fouet du postillon causa un mouvement de curiosité dans la rue. La porte d'une boutique de lingère s'ouvrit toute grande, de gentils minois s'encadrèrent au milieu de l'étalage de fleurs et de rubans, et une vieille dame, à figure vénérable, s'avança sur le seuil.

Comtois ouvrit la portière et Jeanne descendit.

En un instant les bagages de la jeune fille s'entassèrent dans la boutique, le postillon alla remiser sa voiture à l'auberge, Comtois accepta de dîner chez la vieille lingère, et pour la dernière fois put parler de Civray. Vers neuf heures, l'ancien serviteur partit, et Jeanne, conduite à sa chambre, s'y trouva seule, toute seule.

L'excès de la fatigue lui ferma les yeux.

Quand elle les ouvrit, la vieille lingère au cheveux blancs était devant elle, souriant avec le sourire effacé, pâli, des gens qui ont connu sinon les défaites, du moins les combats de la vie.

Elle s'assit au chevet de Jeanne, lui parla lentement, longuement, mettant des sourdines à sa voix. Elle se faisait caressante et bonne, prise soudainement de pitié pour cette belle jeune fille dont les yeux gardaient la trace des pleurs versés pendant les heures d'insomnie.

Jeanne écoutait ; elle sentait une certaine douceur à l'entendre. La vieille dame l'entretenait de la valeur de la boutique, du nombre et de la qualité des clientes.

— Vous gagnerez beaucoup plus d'argent que moi, lui disait elle ; la mode, si changeante, veut des femmes jeunes, pour s'occuper de parure. Tous ceux que j'aimais sont morts ; la somme que m'a payée M. l'abbé Chaumont suffit pour m'assurer une grande aisance. Si vous êtes ambitieuse, vous ferez fortune, avec ce magasin dont vous doublez l'importance.

—Il me suffira d'y vivre, madame.

—Vous auriez tort de vous contenter de si peu. Permettez-moi ne vous faire observer d'ailleurs, que montrer une grande aptitude pour le commerce, sera témoigner votre reconnaissance à madame la comtesse de Civray.

Jeanne se leva, et descendit au magasin.

En attendant les clientes, la vieille lingère ouvrait devant Jeanne les livres de commerce, lui expliquait les signes remplaçant les chiffres, feuilletait le livre d'adresse, ajoutant un mot de renseignement à chaque nom de cliente. Celle-ci payait très bien ; cette autre laissait, pendant six mois, les notes en souffrance. Le chiffre du crédit pouvait monter à deux mille livres pour celle-là, tandis que dépasser cinq cents livres pour cette dernière serait une imprudence. Jeanne écoutait, suivait des yeux sur les registres les chiffres et les noms, puis, tout à-coup, les discours de la vieille lingère se confondaient dans son esprit, et elle se retrouvait au bord de l'étang, respirant, à l'ombre des saules moussus, le parfum vague des grands iris jaunes.

Elle voulut réagir sur cette rêverie involontaire, ouvrit les tiroirs, subit l'inventaire des marchandises, et le soir, plus brisée encore que la veille, elle s'endormit en posant son front lourd sur l'oreiller.

Le lendemain elle recommençait le même labeur.

Pendant une absence de Mme Desbois, elle reçut même deux clientes. Grâce à l'habitude de vivre près de la comtesse de Civray, Jeanne possédait un goût exquis.

Lentement, elle s'intéressa à son travail, à son commerce. Elle sentait qu'elle avait besoin de s'occuper activement pour ne pas être dévorée par des souvenirs qu'elle s'efforçait de bannir de sa mémoire. Pendant plusieurs mois, hors son livre de messe, elle n'ouvrit aucun volume. La science lui paraissait désormais un fruit dangereux. Elle voulait guérir, et pour arriver à son but, elle ne négligeait aucun moyen.

Ses lettres à Mme de Civray étaient fréquentes, mais courtes. Elle ne la questionnait point sur ce qui se passait au château, et, de son côté, la comtesse se bornait à lui envoyer un souvenir amical de la part d'Henri et de la part de Cécile.

Il ne fut point question de leur mariage, et Jeanne en conclut que ce projet était remis.

Lorsque la jeune fille, trop absorbée d'abord par son installation pour écouter ce qui se disait et se passait autour d'elle, prêta attention aux sinistres prévisions de ses clientes, sa surprise égala son angoisse.

Elle risqua quelques mots à ce sujet dans sa correspondance ; Mme de Civray refusa de la croire, et Jeanne, trouvant au moins inutile de la contrister et de l'alarmer, supprima ce sujet pénible.

Mais bientôt le déchaînement de l'orage commença, on osa s'attaquer au roi et à sa famille. Le massacre du 10 août donna la mesure des atrocités qui devaient le suivre, et de l'heure où la famille royale fut prisonnière au Temple, la noblesse tout entière fut en danger et la France roula vers l'abîme.

Collot-d'Herbois, Isoré et Quinia furent chargés dans l'Aisne et dans l'Oise, de procéder aux spoliations et aux exécutions. Du jour où Collot-d'Herbois s'établit à Senlis, Henri décida sa mère à partir pour la Suisse. Leur première étape serait Paris. Grâce à Robert, le fils de Comtois, et à Jeanne, il serait sans doute facile à la famille de Civray de se procurer des passeports. Dans tous les cas, il lui serait moins difficile de se cacher à Paris que de se dissimuler dans les environs de Senlis.

Le soir même où cette décision fut prise, Mme de Civray, Cécile et Henri, accompagnés de Robert, descendirent à Paris. Le fils de l'ancien valet de chambre Comtois loua un pavillon isolé où s'installa provisoirement la famille, et, le jour même, la comtesse de Civray se rendit chez Jeanne, afin de lui apprendre ce qu'elle attendait de son dévouement.

Le magasin de la jeune fille avait, lui aussi, subi des transformations. Son enseigne *Les modes de la Cour* avait été remplacée par celle-ci : *Aux Trois Grâces*. Chaque fillette chargée de chiffonner des nœuds, de bâtir des dentelles, adoptant le calendrier républicain, renia son nom pris dans le martyrologe, pour celui d'une fleur. Violette, Giroflée, Délie, Réséda remplacèrent Marie, Victoire, Adèle, Arthémise. Sous peine de devenir suspecte, la citoyenne Jeanne dut étaler des rubans tricolores, et, au milieu de sa vitrine, on voyait même un bonnet phrygien en satin blanc, destiné à une petite tête blonde.

Nous avons vu avec quelle joie mêlée d'angoisse, Jeanne accueillit Mme de Civray, quand celle-ci, au nom de jours lointains, la supplia de lui aider à sauver son fils.

V

ROBERT

Jeanne venait de charger Louison et Mariette de divers achats dans le quartier ; les autres jeunes filles, envoyées chez les clientes, n'étaient pas encore de retour. Une angoisse mortelle serrait le cœur de Jeanne. La nécessité où elle se trouvait de faire bon accueil à ses convives, tandis qu'elle gardait à peine la force de penser, ajoutait encore à sa tristesse-

La comtesse de Civray avait tort de se rassurer si vite sur le sort d'Henri.

Les voisins pourraient remarquer quelque changement dans les habitudes de la marchande, quand Henri aurait pris possession de sa petite chambre.

Si on l'épiait, non-seulement elle était perdue, mais le fils de sa bienfaitrice avec elle.

—Ce soir, pensa la jeune fille, le compte de Civray ne court aucun danger ; demain je consulterai Germain, et si Robert n'obtenait point assez vite les passeports nécessaires à la famille de ma bienfaitrice, Germain saura se les procurer.

Tandis que Jeanne songeait à ses choses, elle préparait le couvert dans l'arrière boutique, dressait le dessert et mettait un bouquet dans un vase en guise de surtout.

Un coup léger, frappé à la porte donnant sur la cour, la fit tressaillir ; elle ouvrit avec une sorte de crainte, et respira librement en reconnaissant Robert.

—Monsieur le comte est en sûreté, dit le fils de Comtois, je tenais à vous rassurer moi-même, mademoiselle. Personne ne nous a remarqués, et vous pouvez être complètement tranquille. Madame la comtesse et mademoiselle Cécile vont être bien heureuses d'apprendre que tout s'est admirablement bien passé ! Elles aiment si tendrement M. Henri, toutes les deux. Vrai, j'éprouve au cœur un grand plaisir de vous revoir, mademoiselle Jeanne. . . . cela me rappelle le temps où vous habitiez Civray. . . . Vous vous êtes montrée bonne et douce. . . . un peu fière, peut-être. . . . mais je l'attribuais à l'éducation qu'on vous avait donnée au château. . . . Oh ! je suis loin de vous garder rancune, allez. . . . Plus d'un garçon, à ma place, se souviendrait du dédain avec lequel vous avez accueilli la demande en mariage que j'osai vous adresser. . . . Mais, je ne veux pas. . . . Nos pères étaient égaux au manoir, votre instruction vous plaça plus tard bien au-dessus de moi. . . . Ce que vous avez fait était tout naturel. . . . C'est bon de se retrouver après une longue séparation.

—Certes, monsieur Robert, croyez que, moi aussi, je vous revois avec plaisir.

—Peut-être, mais pas au même degré. . . . Tenez, par exemple, il est une chose qui me ferait oublier tous mes griefs contre vous, si j'étais capable d'en garder. . . .

—Et c'est ? demanda Jeanne qui se sentait inquiète sans savoir pourquoi.

—C'est que vous n'avez pas dédaigné d'écrire à mon père, après votre arrivée à Paris. Quelle joie lui causaient vos billets ! Il me les lisait d'une voix tremblante, s'interrompant pour rappeler vos qualités, ou pour essuyer une larme. . . . Et quand il les savait presque par cœur, je les lui empruntais, je les lisais à mon tour, puis je me cachais pour les copier. . . . Et tenez, il se passait alors un étrange phénomène, mademoiselle Jeanne, ma main ne reproduisait pas seulement les mots, elle imitait les caractères ; si bien qu'au moment où je rendais votre missive à mon père, j'avais souvent peine à distinguer l'original de la copie.

—Voilà un singulier caprice, et vous avez acquis, de la sorte, un talent plus bizarre encore.

—Les soirées étaient longues à Civray après votre départ. D'ailleurs, à mesure qu'on parlait davantage de liberté et d'égalité, que la crainte, l'avarice et la cruauté sont entrées dans les esprits, tout a changé d'aspect. Chacun tremblait pour soi et pour les siens. Dieu sait quelles nuits d'angoisses j'ai passées où j'entendais répéter que ces damnés révolutionnaires couraient la campagne, rançonnant les paysans, pillant les châteaux et brûlant les églises. . . . Des gueux finis. . . . tour à tour voleurs, assassins et sacrilèges ! Oh ! la fièvre de l'or est passée dans le sang, allez ! Ce que veulent les misérables qui poussent la noblesse à l'échafaud, et encombrant les prisons de prêtres et de moines, c'est bien moins la suppression de leurs titres que l'accaparement de leur fortune. On ne compte plus les mauvais larrons ni les Iscariotes. Pour de l'or, aujourd'hui, on dénoncerait son père comme suspect.

—Taisez-vous, monsieur Robert, taisez-vous ! Si j'entendais un autre homme tenir un pareil langage, si je voyais en même temps luire ses prunelles comme luisent les vôtres dans lesquelles on dirait que s'allume une flamme de convoitise, je tremblerais de me voir trahie et vendue avant la fin de cette soirée. . . .

—Vous, mademoiselle.

—Oh ! rassurez-vous, Robert, vous êtes le fils de Comtois, le plus honnête des hommes. La comtesse de Civray vous a confié sa fortune et sa vie, car, durant le trajet de Civray ici c'est vous, m'a-t-elle dit, qui portiez l'or et les diamants qu'elle possède.

Oh ! dit avec vivacité Robert Comtois, j'ai tout rendu à la comtesse, et c'est elle. . . .

—Qui en doute ? fit Jeanne.

—C'est qu'un soupçon, un seul soupçon.

—Personne n'en a jamais conçu à votre endroit.

—N'accompagnez-vous pas madame le comtesse, mademoiselle Jeanne ?

—Non, je reste à Paris ; adieu, monsieur Robert, allez vite apprendre à la comtesse que son fils est chez moi, et qu'il n'a plus rien à craindre.

—Alors à demain, mademoiselle Jeanne.

—Oui, à demain.

Quand Robert se fut retiré, il parut à Jeanne qu'elle respirait mieux.

Jamais, tandis qu'elle habitait Civray, elle n'avait pu ressentir de sympathie pour Robert.

Enfant, elle le trouvait cruel. Le fils de Comtois martyrisait les oiseaux et les insectes. Toute créature vivante lui semblait destinée à devenir son souffre-douleur. Jeanne découvrit assez vite cette propension à la méchanceté pour laisser voir ouvertement à Robert la répulsion qu'il lui inspirait. Elle comprit qu'elle pouvait s'en faire un ennemi. Cela fut sans doute arrivé si Jeanne, quand elle eût seize ans, n'avait pris sur Robert un empire contre lequel il tenta de se rebeller. Comme la haine pour Jeanne lui causait une cruelle souffrance, il tenta de mériter ses bonnes grâces. Mais la jeune fille n'oubliait pas les impressions de l'enfance, et lorsque Comtois, inquiet de l'audace de Robert, transmit à Mme de Civray le souhait de son fils, d'être le mari de Jeanne, la réponse de celle-ci laissa deviner le mépris et la terreur que lui inspirait à la fois le jeune homme.

Ce coup violent faillit terrasser Robert ; mais il avait en lui trop de force pour se laisser abattre.

Ne pouvant se venger ouvertement, il dissimula.

Sa colère se changea en une rancune venimeuse.

Il ne se demanda point quand elle éclaterait, il se promit d'en attendre l'heure.

Le départ de Jeanne contraria, bouleversa ses vagues projets de vengeance. Un moment il songea à se rendre à Paris, mais son père vieillissait, les intérêts de sa fortune imposaient à Robert le séjour à Civray, et il y resta en dévorant sa rage.

Si Robert était cruel, il pouvait se montrer patient.

La science d'attendre restait une de ses forces.

Il devina dans l'œil de Jeanne un drame intime, dont la tristesse persistante de Henri lui livra le secret.

La mort du vieux Comtois, loin de faciliter l'éloignement de Robert, parut davantage le raver à Civray. Il devint l'intendant de la maison. Jamais son père n'avait cru devoir l'initier aux affaires de la famille. Il apprit subitement le chiffre des revenus, il calcula la totalité d'une magnifique fortune, et à mesure qu'il s'enfonça dans l'étude des titres et des baux, il sentit en lui des convoitises ardentes.

Il fut un des premiers à accepter les idées révolutionnaires. Il lui plaisait de s'entendre répéter qu'il était l'égal de ceux qu'hier il appelait ses maîtres.

Si avide que fut Robert il reculait devant une spoliation brutale, une trahison en plein jour. Dans ce tigre, il y avait de la hyène qui se dérobe lâche et peureuse. Il ne lui en coûtait rien de continuer son rôle de serviteur dévoué. S'il dénonçait la famille de Civray à Collot d'Herbois, sans doute celui-ci ferait d'abord main-basse sur la plupart des valeurs, et Robert n'y gagnerait que l'éphémère protection de l'ancien comédien. Mieux valait rester près de la famille, l'éloigner de Civray, et, sous l'affectation du dévouement, la perdre sans retour s'il était de son intérêt de le faire. Ni Mme de Civray, ni Henri ne se différencient du fils de Comtois.

Quand Henri quitta sa mère afin d'accepter chez Jeanne l'asile que lui accordait la courageuse fille, la comtesse s'efforça de persuader au jeune homme de garder sur lui les

titres, l'or et les diamants de famille. Henri s'y refusa d'une façon absolue ; Mme de Civray resta en possession de toute la fortune, et Henri conserva seulement quelques louis sur lui.

Cet arrangement satisfaisait sans doute Robert, car il ne souleva aucune objection.

Jeanne ne pouvait s'empêcher de trouver étrange l'expression du visage de Robert ; elle ne s'expliquait pas davantage pourquoi, sans que la causerie prit en eux cette pente, il avait rappelé des souvenirs de Civray. A quoi bon surtout lui apprendre qu'il copiait jadis ses lettres ? Tout en cherchant à se distraire de la pensée de Robert, elle y revenait sans cesse, avec un tremblement intérieur. Elle se défiait de lui, sa voix sonnait faux ; il détournait les yeux en parlant, sa bouche était mince et railleuse.

Tandis que Jeanne achevait de dresser le couvert, la petite porte donnant sur la cour s'ouvrit avec précaution, et le compte Henri parut dans l'arrière boutique.

En le reconnaissant Jeanne se recula contre la muraille.

—Quelle imprudence ! dit-elle, monsieur le comte, quelle imprudence !

—Ces vêtements ne me travestissent-ils pas assez ? Cette maison est tranquille ; nul ne m'a vu descendre . . . j'étouffais là-haut ; Jeanne, ma sœur, j'ai voulu vous revoir, vous demander si vous vous souveniez encore de Civray, des bois sombres et de l'étang sous les vieux saules.

—J'ai peu le temps de rêver, monsieur le comte, répondit la jeune fille ; les loisirs de Civray sont loin. La lingère doit, à toute heure, songer à sa clientèle . . . J'ai cependant souvent pensé à vous, à madame la comtesse, à mademoiselle Cécile, qui doit être plus charmante que jamais . . . Quand j'ai quitté le château votre mère songeait déjà à vos fiançailles.

—Cécile est trop jeune, répondit Henri : d'ailleurs les événements politiques nous ont jetés dans une terreur soudaine, et ce n'est pas durant ces heures de bouleversement et de deuil que l'on doit songer à étendre le cercle de la famille Laissez moi vous remercier de m'avoir offert un asile, je suis un suspect, un proscrit dont la tête est mise à prix par Collot-d'Herbois ; si j'étais arrêté chez vous, vous péririez sans doute avec moi.

—Je le sais, monsieur le comte, mais croyez-le, à cette heure surtout où nous voyons s'écrouler les choses les plus sacrées, le sacrifice semble facile. En voyant mourir bravement on apprend le dédain de la mort . . . Ce qui est plus difficile que de se montrer courageux devant un ramassis de brigands et d'ignobles tricoteusss, c'est le sacrifice journalier, perpétuel, l'immolation de soi, de ses sentiments au devoir. Tenez, vous êtes gentilhomme, digne et brave. On vous commanderait d'attendre de pied ferme une horde de bandits, vous le feriez, mais on vous conseillerait de triompher d'une folie, de dompter une répugnance, de vous oublier pour le bonheur d'un autre, le feriez-vous, monsieur Henri, le feriez vous ?

—Je ne sais pas, répondit le jeune homme.

—Et cependant, c'est le devoir, c'est l'obligation divine et humaine. Tenez, vous connaissez comme moi les qualités, je devrais dire les perfections de madame votre mère, et pourtant vous vous défiez de ses conseils, puisque vous ne les suivez pas.

—Serait-ce à vous de me le reprocher, Jeanne ?

—Et à qui donc, monsieur le compte ? Mme de Civray est trop généreuse pour vous montrer à quel point vous l'affligez ; Mlle Cécile dissimule un regret mal défini peut-être dans son âme. Rien qu'à vous voir, moi qui vous aime bien, croyez-vous que je ne devine pas combien vous opposez de sourde résistance aux prières, aux ordres muets de la comtesse de Civray . . .

—Vous ne pouvez savoir, Jeanne, vous ne savez pas . . .

—Et surtout, je ne veux rien entendre. Si jamais vous avez eu confiance dans la sœur qui partageait à Civray vos travaux et vos jeux d'enfant, prouvez-le lui aujourd'hui. Partez au plus vite, conduisez votre mère en Suisse. Comblez le plus cher de ses vœux en devenant le mari de Mlle Cécile, et ne revenez en France que quand cette même France aura relevé ses autels.

—Tenez, Jeanne, à votre tour vous devenez cruelle. Il ne faut pas exiger de l'homme plus qu'il ne peut accomplir. Pour avoir le droit de me donner de semblables conseils, savez-vous ce qui, depuis cinq ans, se rème dans ma tête et dans mon cœur. Je ne me suis pas laissé vaincre sans combat, j'ai succombé à la violence d'une lutte insoutenable, voilà tout. Cependant vous avez raison, je dois sauver ma mère, la mettre en sûreté !

Je la conduirai en Suisse, puis ensuite, eh bien ! ensuite, puisqu'on peut encore mourir au nom de la famille, de l'autel et du drapeau fleurdelysé, je reviendrai ici, Jeanne, il restera toujours pour moi une place sur l'échafaud.

Jeanne demeurait immobile, les mains jointes, ses yeux remplis de larmes, fixés sur le visage du jeune comte. Ses lèvres tremblaient convulsivement. Enfin, avec une sorte de violence contrastant d'une façon absolue avec le calme qu'elle avait réussi à garder jusque-là, elle dit d'une voix pleine d'un tremblement sourd :

—Avez-vous donc la prétention d'être le seul à souffrir dans la vie, monsieur le comte ? Croyez-vous que votre cœur ait épuisé le calice de l'angoisse humaine ? Vous avez lutté, soit ; vous avez caché en vous une plaie saignante, mais combien de compensations vous restaient. Les lieux mêmes que vous habitiez répandaient une sorte de douceur sur l'amertume dont votre âme était saturée. Et puis vous avez une mère qui vous adore, une jeune cousine qui vous aime. Autour de vous tout concourait à vous rendre le courage. . . Et je connais des êtres plus infortunés que vous, n'ayant derrière eux que des tombes, et devant eux que la solitude de l'abandon. Ah ! ceux-là ont pleuré, ceux-là auraient eu comme vous, plus que vous, le droit de se plaindre. Si vous avez pu deviner le déchirement de leur âme, vous n'oseriez à cette heure parler de votre désespoir.

—Jeanne ! s'écria le comte.

—Laissez-moi finir . . . Vous quitterez Paris, n'est-ce pas . . . Vous fuirez la tourmente, vous apaiserez l'orage qui gronde en vous. Et quand la France aura retrouvé le calme, la dignité, la grandeur, vous reviendrez voir votre sœur Jeanne, et vous lui amènerez votre femme, vos enfants, et les caresses qu'elle mettra sur le front de ces chers petits êtres seront la bénédiction de l'avenir, et la consolation des peines ! Ferez-vous cela, monsieur Henri ? ajouta la jeune fille d'une voix plus calme et plus basse.

—Je le ferai, répondit monsieur de Civray.

Le regard de Jeanne rayonna de joie.

—Je savais bien, dit elle, que vous étiez toujours digne de la tendresse de votre mère et du grand nom de vos aïeux.

Rassurée sur un point qui lui tenait si profondément au cœur, Jeanne retrouva presque le calme. Elle revint sans peine alors avec Henri dans le château et dans le parc de Civray, dont le souvenir lui rendait si présents les moindres détails ; elle accepta l'espoir de voir se terminer l'ère sanglante, sous laquelle ce que la France comptait de plus grand, de plus noble, de plus saint mourait pour son roi et pour son Dieu.

—Rien d'excessif ne peut avoir de durée, dit Jeanne. D'ailleurs Dieu ne peut laisser perdre à jamais une nation qu'il adopte. Vous reviendrez en France, vous reverrez Senlis et les rives de l'étang ; ce seront vos enfants qui cueilleront un jour les iris jaunes et les glaïeuls.

En ce moment on frappa aux carreaux d'une fenêtre de l'arrière-boutique donnant sur une ruelle habituellement déserte.

Jeanne tressaillit, car, à cette époque, le danger était partout. Se rapprochant vivement de la fenêtre elle regarda dans la ruelle, et distingua, derrière les vitres, la face blême de Robert.

Celui-ci fit un signe mystérieux en posant un doigt sur ses lèvres ; puis, par un geste, il pria Jeanne d'ouvrir la fenêtre afin qu'il lui fut possible de pénétrer dans la pièce où elle se trouvait avec Henri.

Jeanne se rapprocha du comte.

—J'ai peur, lui dit-elle.

—Mais c'est Robert, je le reconnais . . . Que pouvez-vous craindre, Jeanne ? ne savez-vous point que son père . . .

—Qui vous affirme que Robert vaut le vieux Comtois ?

Des coups plus vifs battirent le carreau, et le comte s'élança vers la fenêtre, qu'il ouvrit rapidement.

—Merci, monsieur le comte, fit le jeune homme en enjambant la croisée. Un peu plus, et mademoiselle Jeanne me traitait en suspect.

—Pourquoi ne frappez-vous pas à la porte du magasin ?

—Les rues sont pleines de passants et de curieux.

—Mais la cour . . .

—Il m'a semblé voir votre allée s'emplier de locataires. Jamais nous ne prendrons assez de précautions.

Un coup vif retentit à la porte donnant sur la rue Saint-Honoré, et la voix de Germain cria :

—Mademoiselle . . . Citoyenne Jeanne, ce sont vos convives.

—Déjà ! s'écria la lingère.

Puis elle ajouta vivement :

—Regagnez votre petite chambre, monsieur le comte, descendez dans la ruelle, Robert.

Jeanne se dirigea vers le magasin de vente, tandis qu'elle répondait à Germain :

—Ne vous impatientez pas, Germain, Réséda a égaré la clef . . . cette étourdie n'en fait jamais d'autre.

Tandis que Jeanne feignait de la chercher, le comte et Robert se disposaient à ouvrir la porte donnant sur la cour. Henri mettait la main sur le loquet quand Robert l'arrêta vivement.

—Il y a du monde dans la cour, dit-il vivement, impossible de sortir par là . . .

Un tremblement agita ses membres, il se recula instinctivement et murmura :

—Serait-ce déjà la réponse à ma lettre ?

—Que faire ? demanda le comte de Civray.

Robert désigna la fenêtre donnant sur la ruelle.

Henri se pencha et regarda à travers les vitres.

—Deux personnes causent à trois pas de la fenêtre.

Pendant ce temps, Germain s'impatientait, et exécutait sur la porte de la rue, un roulement formidable.

—Un peu de patience, répétait Jeanne, devenue pâle comme un linge, un peu de patience.

—Eh bien ? demanda Germain.

—Voici la clef, dit Jeanne.

Mais comme un écho du bruit dans la rue, des coups rapides se firent entendre à la porte de la cour, et des joies joyeuses crièrent :

—Nous voici toutes, citoyenne Jeanne ! Réséda, Giroflée et Délie ! Ouvrez vite pour recevoir nos fleurs et nos compliments.

—Mon Dieu ! dit Henri, impossible de fuir maintenant.

—Vous vous trompez, monsieur le comte, il reste encore une cachette.

Alors saisissant la main d'Henri il l'entraîna au fond du cabinet exigü donnant dans l'arrière-boutique.

VI

TRAHISON

A peine les deux hommes venaient ils de disparaître que Jeanne ouvrit la porte à Germain qui donnait le bras à sa mère. Le vieil ébéniste suivait, tout guilleret dans ses anciens habits de noce ; il embrassa cordialement Jeanne sur les deux joues, et lui offrit un joli bouquet, tandis que la vieille madame Germain glissait dans l'oreille de Jeanne :

—Nous aurions encore une bien plus belle fête, s'il s'agissait de fiancailles.

—Et mes ouvrières ! dit Jeanne qui s'élança dans l'arrière-boutique, afin d'éviter de répondre à la femme de l'ouvrier.

Elles entrèrent comme un tourbillon. Délie, Giroflée, Violette, Arthémise, Mariette et Louison.

Chacune avait ajouté un nœud, une fleur à sa parure. On lisait sur leurs visages une joie franche, une affection sincère. Elles embrassèrent leur maîtresse comme une amie, presque comme une sœur, et l'amitié l'emporta de beaucoup en elles sur le respect.

Seule, Réséda conservait une réserve méfiante. Son regard inquisiteur fouillait les coins du magasin et ceux de la boutique. Elle tourna une assez jolie phrase en offrant son bouquet à la maîtresse lingère ; mais le cœur n'y mettait point sa note profonde, et Jeanne ne se sentit pas émue comme elle l'avait été par les francs baisers de Mariette et de Louison.

Les trois voisines invitées à prendre part à la fête ne se firent pas attendre, et un quart d'heure après, deux marmitons de blanc vêtu, le visage encore rouge du reflet des fournaux, apportèrent un diner commandé par les soins de Germain.

On se mit à table gaiement. Les jeunes filles semblaient charmantes avec leurs frais costumes ; les vieilles gens souriaient du bonheur des autres, chacun s'efforçait d'apporter à ce festin une part de contentement. Jeune, seule, multipliait de pénibles efforts pour ne point trahir l'angoisse à laquelle elle restait en proie.

Elle ignorait si le comte avait réussi, en sortant par la fenêtre de la ruelle, à regagner la cour, puis à se réfugier dans sa chambre. Si par hasard le chemin lui avait été coupé et qu'il se fut jeté dans le cabinet étroit sur lequel Jeanne jetait souvent les yeux, il ne pouvait sans danger y demeurer longtemps.

—Citoyenne, dit Giroflée, savez vous quelle proposition a été faite tantôt à Réséda ?

—On l'a demandée en mariage, fit Germain, à cause de la douceur de son caractère.

—Je ne suis pas douce, c'est possible, répliqua Réséda, mais j'aime mieux être colère qu'avare comme certains jeunes gens de ma connaissance, qui retirent leur parole à des filles honnêtes, laborieuses, mais pauvres, dès qu'ils ont l'espérance d'en épouser une....

—Plus riche et plus jolie ! répliqua Germain, mais je les approuve fort, ces avares-là.

—Voyons ! Giroflée, qu'est ce donc que l'on a proposé à Réséda ?

—Tout simplement de devenir déesse.

—De la Liberté ? demanda Germain.

—Non pas, de la Raison.

—Vous devez vous tromper, Giroflée, la Raison et Réséda n'ont jamais rien eu à dé mêler ensemble.

Jeanne regarda froidement la jeune ouvrière.

—Dites-moi donc tout de suite que vous avez refusé, Réséda.

—Pourquoi l'aurais-je fait ! reprit la jeune fille dont le visage rougit subitement. C'est un grand honneur que de représenter la Raison. Et puis le beau costume. Quelle marche triomphale.... On est vêtu à la grecque, on prend place sur un autel.... D'ailleurs, il faut bien faire quelque chose pour la Patrie.

—Même aux dépens de la pudeur et de la religion ? demanda Jeanne. Rappelez-vous ceci, Réséda, du jour où vous vous serez prêtée à cette comédie misérable, infâme, sacrilège, je n'aurai plus de travail pour vous.

—Pardon, citoyenne, vous me punirez de mon civisme, alors.

—Rien ne vous oblige à manquer aux lois de la décence. Je ne sais pas encore de décret qui, sous peine de mort, force une jeune fille à jouer un rôle non pas seulement odieux, mais déshonorant.

—Je crois, citoyenne Jeanne, que si un observateur de l'esprit public était à cette table, vous parleriez autrement.

—Voyons, voyons, reprit le père Germain, pourquoi amener la conversation sur la politique ; laissez cela aux tribuns.

—Eh ! que voulez-vous que nous disions, reprit Jeanne, sinon la vérité. Nous sommes entre nous, nul ne nous épie. Ce n'est ni vous ni votre fils qui avertirez le Comité que Jeanne la lingère regrette le Roi, qu'elle apprit à vénérer, et les autels où elle avait l'habitude de prier Dieu. Durant le jour nous masquons bien assez notre visage. Je ne crois pas qu'il y ait de traîtres ici, et si le ciel permettait qu'il y en eût, que le mépris de tous nous venge par avance du mal qu'ils nous feraient !

Cependant l'observation du père Germain était juste. Aussi, comme on était arrivé au dessert, Jeanne s'adressant à Violette lui dit avec douceur :

—Vous avez une voix charmante, mon enfant, chantez-nous un couplet.

—Je veux bien, répondit la jeune fille, qui commença cette mélodie ravissante que Marie-Antoinette elle-même avait dite sur le petit théâtre de Trianon :

Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,
Je ne sentais pas ma misère....

Un coup violent frappé à la porte de l'arrière-boutique, dans laquelle se trouvaient les convives, interrompit la chanteuse.

—Allons bon ! fit Réséda, je suis sûre que les voisins vont se plaindre que l'on dise ici les chansons préférées de la reine.....

—On se trompe sans doute, répondit Jeanne, dont le regard inquiet se fixa sur la porte du cabinet.

Mais les coups redoublèrent avec une nouvelle force. On ne frappait point avec la main, mais bien avec des crosses de fusil et des piques dont la plupart du temps étaient armés les suppôts des comités.

—Ouvrez ! ouvrez ! hurlèrent des voix rudes.

Jeanne debout pâle comme une morte, s'appuyait sur la table et ne répondait pas.

Mademoiselle Jeanne, dit Germain, ils vont enfoncer la porte, cela nécessitera des préparations.

—Au nom de la loi ! ajouta une voix furieuse.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! balbutia Jeanne.

Ce n'était pas elle qu'il s'agissait de défendre et de sauver ! Elle ! la pauvre Jeanne se comptait pour bien peu de chose, et tant de douleur l'avait brisée, qu'elle aurait bien voulu de lui envoyer le martyr. Mais le fils de Mme de Civray était là.... Une perquisition pouvait causer sa perte. Jeanne affolée se demandait quel parti prendre, et tandis que les coups de crosses ébranlaient la porte avec furie, elle restait immobile, le front couvert d'une sueur glacée.

Si l'on se trompait cependant. Cette espérance lui rendit un peu de présence d'esprit. Se levant vivement, elle écarta de la main le jeune ébéniste qui attendait un mot pour ouvrir aux bruyants représentants de la loi, et tirant elle-même le verrou, elle resta sur le seuil complètement calme en apparence.

—Que souhaitez vous, citoyens ? demanda t-elle.

—Tudieu ! la jolie fille, répondit un homme en carmagnole, dont un bonnet phrygien cachait les cheveux gris, et dont une échappe rouge cignait les flancs, tu te fais prier longtemps pour ouvrir à ceux qui demandent à entrer chez toi.

—Excusez-moi, citoyen, répondit Jeanne avec un faible sourire.... Je traite aujourd'hui quelques voisins, c'est ma fête.... Alors vous comprenez, le bruit des fourchettes, les verres....

—Tiens ! fit l'envoyé du Comité, je n'ai entendu que le commencement d'un couplet..

—En effet, Giroflée chantait.

—Et une chanson prohibée, encore.... Une chanson subversive dont les partisans de Capet et de sa famille ont fait un signe de ralliement.

—Citoyen ! pouvez-vous croire que chez moi....

—Au fait ! la République ne te suspecte pas encore.... Tu lui as d'ailleurs donné des pages de ton civisme.... Mais veille sur cette Giroflée qui répète les refrains de l'Aurichienne.

—Vous pouvez être certain, citoyen commissaire, que jamais nous ne redirons *Pauvre Jacques*.... Vous voilà rassuré, j'espère.... Et maintenant, si vous voulez bien accepter un verre de vin....

—Merci, répondit l'envoyé du Comité ; pendant l'exercice de mes fonctions, je croirais commettre un acte répréhensible.

—Votre mission ici n'est elle pas terminée ?

—Comment cela, terminée ?

—Vous entendez chanter *Pauvre Jacques*.... Cette chanson est interdite, paraît-il, aux amis sincères de la République.... Vous nous avertissez de ne pas continuer.... Nous vous le promettons..... Et rien ne vous empêche de trinquer..... à la République.... ajouta Jeanne avec effort.

—Ah ! vous croyez cela, ma belle enfant.... ou plutôt.. enfin, je comprends à demi.. Non, je n'ai pas rempli le mandat qui m'amène.....

—Quel mandat ?

—Je viens opérer une perquisition.

—Chez moi ?

—Chez toi, citoyenne, et tu sais quel en le but.

—Moi ! je sais.....

—Tu ne veux pas avouer.... soit.... cette perquisition a pour motif d'opérer l'arrestation d'un ci-devant....

—Mais, citoyen commissaire, dit Germain, vous êtes dans l'erreur.... Jeanne est bonne patriote.... Je réponds de son civisme à tel point que moi, qui suis noté aux Jacobins, j'offre de l'épouser quand elle voudra.... Nous avons passé ici une partie de la journée.... Quand on cache chez soi un ennemi de la nation, on ne donne pas un dîner à ses voisins et à ses ouvrières.... On vous a trompé par une délation calomnieuse.

—Est-ce aussi votre avis, citoyenne Jeanne ?

—Sans doute.

—Ma belle enfant, dit le délégué en se penchant vers Jeanne, ne prolongeons pas davantage cette petite comédie.

—Une comédie !

—Avouez-vous avoir donné asile dans votre maison au ci-devant comte de Civray ?

—Le comte de Civray ! répéta Jeanne d'une voix qui parut mourir dans un sanglot. Je nie ! je nie ! reprit elle avec une énergie soudaine.

Il se pouvait en effet qu'on eut vu le jeune homme traverser la cour, que la présence de sa mère eut été signalée : mais elle ignorait à ce moment si Henri avait regagné sa chambre ou s'il se trouvait dans sa cachette.

Pendant les crises dangereuses, gagner du temps est souvent tout sauver.

Du reste, aucun aveu ne la pourrait sauver si le comte de Civray était trouvé chez elle. Mieux valait mentir ; la Providence, qui connaissait ses intentions, lui viendrait sans doute en aide.

Le Commissaire envoyé par le Comité ne semblait du reste nullement en colère. Un sourire errait sur ses grosses lèvres, et ses yeux gris, bordés d'une ligne sanguinolante, aiguisaient un regard qu'il croyait plein de malice. On eut dit qu'une fois entré dans la place, il se sentait tellement certain de réussir qu'il n'avait plus même besoin de se presser.

Derrière lui les piquiers regardaient avec convoitise les bouteilles de vin que le délégué du Comité refusait de déguster.

—Maintenant, citoyenne, reprit le commissaire, j'en ai fini avec toi. Il te convient de mentir, libre à toi, parce que, comme je viens de te le dire, tu as donné des gages de ton civisme à la République. . . . Mais j'ai entendu affirmer que tous les ci-devants sont braves, que tous savaient mourir, et qu'ils mettaient leur dernier orgueil à monter, sans pâlir, à l'échafaud. . . . Eh bien ! si ce ci-devant comte de Civray est ici, je le somme, sous peine d'être déclaré lâche, de ne point se cacher misérablement et de sortir de sa retraite.

Le regard de Jeanne refléta une immense angoisse, puis un cri de terreur s'échappa de ses lèvres.

La porte de l'étroit cabinet qui lui faisait face venait de s'ouvrir, et Henri se tenait debout sur le seuil.

—Me voici, dit-il d'une voix calme. J'espère qu'en raison de la facilité avec laquelle je me rends, vous pardonnerez à cette jeune fille une générosité imprudente. . . . Nous avons été élevés ensemble, et quand je suis venu me confier à elle, le courage lui a manqué pour me repousser.

—Oh ! soyez tranquille, citoyen ! la République sait ce qu'elle doit à Jeanne la belle lingère.

—Ce qu'elle me doit. . . répéta Jeanne.

En ce moment seulement elle aperçut Robert qui, abandonnant à son tour la cachette qu'il partageait avec le comte Henri, fixa sur la jeune fille affolée, debout devant lui, son regard fixe de serpent fascinateur et venimeux.

—Vous me répondez du salut de Jeanne ? répéta le comte.

—Ah ! fit le commissaire, vous avez la tête dure ; voici la troisième fois que je vous le dis. . . . D'ailleurs, s'il faut vous l'avouer, la belle lingère qui vous avait ouvert cette cachette n'était pas sans inquiétude sur les suites de son premier mouvement, et c'est à cette inquiétude que la République doit votre capture.

—Ma capture !

—Que voulez-vous dire ? demanda Jeanne. Depuis quelque temps je vous écoute sans vous bien comprendre. Vous parlez de mon civisme, des obligations que me doit la République. . . . que savez-vous de ce civisme ? qui vous dit que je ne suis pas restée attachée à mes bienfaiteurs, à mes maîtres. . . . Car je suis une fille du peuple adoptée par la générosité de la famille de Civray, je les vénère, je les aime tous. Ils m'ont appris à chérir la vérité, la noblesse, la foi, et pour chacune de ces causes, je suis prête à mourir. . . .

—Jeanne ! dit le commissaire.

—J'ai fourni mes preuves de civisme ! Pourriez-vous répondre que jamais je ne suis sortie le soir pour monter dans quelque grenier d'une maison de faubourg, afin d'y entendre la messe, dite par un de nos prêtres dont la tête est vendue. . . .

—Assez, Jeanne, assez !

—J'ai le droit de répondre à une calomnie.

—Une calomnie ! fit un des piquiers. Entendez vous, citoyen commissaire, cette Jeanne ose affirmer que vous la calomniez en répondant de son dévouement à la Nation.

—C'est une partisane des ci-devants ! dit un porteur de carmagnoles.

—Si elle reconnaît les Civray pour ses bienfaiteurs et ses amis, que ne l'emmenez-vous avec eux ?

—Ah ! ça, Brutus : trahirais-tu la Patrie, demanda le piquier au commissaire.

—Un mot suffira pour vous garantir les opinions de la propriétaire du magasin des *Trois-Grâces*.

—Dis-le ! dis-le !

—Elle savait que nous viendrions arrêter le citoyen Civray.

—Ça, c'est différent ! dit le piquier, elle le savait, et elle ne l'a pas prévenu, c'est d'une bonne patriote.

Jeanne bondit comme si on l'eût touchée avec un fer rougi au feu.

—Misérable ! fit-elle, je le savais, dites-vous ? j'étais prévenue que vous viendriez ce soir enlever mon hôte, osez répéter une telle infamie . . .

—Ma mignonne, répondit le commissaire, je ne me contente pas de le répéter, je le prouve.

—Oui, oui, prouvez le ! répétèrent les membres de la famille Germain.

Jeanne jeta un regard rempli de pitié sur le jeune ébéniste. Il tremblait de tous ses membres, et semblait nullement se préoccuper du danger qui le menaçait, et, à la façon des larmes les gagner. Elles ressentaient une grande pitié pour ce jeune et beau gentilhomme qui, sans doute, était condamné à mort ; elles ne comprenaient rien au drame dans lequel Jeanne paraissait jouer un rôle encore mal défini.

Un seul homme conservait un calme mêlé de dignité et de confiance. Le comte de Civray ne semblait nullement se préoccuper du danger qui le menaçait, et, à la façon dont son regard restait fixé sur Jeanne, on comprenait que son unique crainte, en dépit des affirmations de l'envoyé du Comité, était d'avoir entraîné Jeanne dans son malheur.

Le commissaire tira une lettre de sa poche.

—J'ai promis une preuve, dit-il, la voilà.

—Lisez ! lisez ! dirent les piquiers.

Le délégué prit la lettre :

—“ *Le citoyen commissaire de la Nation de la Butte aux Moulins arrêtera le nommé Henri Civray, ci-devant comte, caché de ce moment chez la citoyenne Jeanne, lingère, rue Honoré, numéro . . .* ”

—C'est horrible ! horrible ! dit Jeanne, qui cependant ne comprenait pas encore.

—Mais, demanda Réséda avec un méchant regard, comment ce billet prouve-t-il le civisme de la patronne des *Trois-Grâces* ?

—Parce qu'elle l'a signé, ma jolie fille.

—Signé ! fit Jeanne, moi, j'ai signé cette dénonciation !

—En toutes lettres, répondit le commissaire, et voilà ce qui vous sauve, car, depuis mon entrée chez vous, vous en avez dit cent fois plus qu'il n'en faut pour jouer votre tête.

—Mais cette lettre est une trahison infâme . . . Celui qui l'a envoyée a vendu son frère comme Judas vendit son Dieu . . . Et je suis incapable d'une action si monstrueuse . . . Vous parlez du danger que je cours en faisant connaître mes opinions, eh bien ! écoutez-moi donc, citoyen commissaire, retenez et enregistrez mes paroles, envoyé d'un tribunal de sang dont tous les membres sont des monstres . . . Si vous emmenez avec vous le comte Henri, qu'il me soit au moins permis de le suivre ; dans la famille de Civray, je n'ai appris à redouter que le mal.

—Ça, ma petite, fit le commissaire, je commence à perdre patience. Il ne te convient pas sans doute que l'on apprenne de quelle façon tu comptes amasser ta dot, mais il me déplaît aussi d'être traitée comme tu le fais depuis une heure . . . Je t'ai lu la dénonciation, regarde maintenant la signature.

Jeanne se pencha avidement :

—Ah ! fit-elle, ah !

—Tu es convaincue, maintenant. On nie une parole prononcée, on ne renie pas une signature.

—C'est horrible ! c'est épouvantable ! dit Jeanne ; je n'ai écrit à personne ; jamais,

dans toute ma vie, je n'ai trahi ni une vérité ni une tendresse... Cette lettre n'est pas de moi, la signature est fausse, j'en jure par le ciel qui m'entend.

—Jeanne, les mains jointes fit un pas vers le comte de Civray.

—Monsieur Henri, lui demanda-t-elle, monsieur Henri, me croyez-vous....

—Assez ! fit le commissaire, voilà trop de temps perdu.

—Vous l'emmenez ! s'écria Jeanne, vous le conduisez en prison.... Mais il est perdu alors. Jamais on ne quitte vos geôles que pour monter à l'échafaud.... Et moi ? moi ! que voulez-vous que je dise à sa mère, que voulez-vous que je devienne....

—J'oubliais... fit le commissaire.... La République est intègre comme elle est indivisible.

—Il jeta une lourde bourse sur la table.

—Voilà tes cinq cents livres ! fit-il.

—Cinq cents livres, à moi.... que signifie....

—C'est le prix promis par Collot d'Herbois à qui livrerait le ci-devant comte de Civray.

Henri devint d'une pâleur de marbre.

Jeanne tomba sur les genoux.

—Au nom de votre mère, dit-elle, ne doutez pas de moi !

Le comte se détourna sans répondre à Jeanne, puis il s'adressa au membre du Comité.

—Vous devez vous croire certain que je vous suivrai sans résistance.... Je vous demande une seule faveur.... Montrez-moi la dénonciation qui vous a été envoyée.

—La voici, répondit le commissaire

Henri de Civray la prit, la regarda un moment sans voir, comme si, à travers un brouillard de larmes, il ne distinguait pas les mots tracés sur cette page blanche ; puis, réagissant visiblement sur lui-même, il parvint à déchiffrer les lignes. Il compara cette écriture avec une écriture bien connue, puis il la tendit au commissaire.

—Je vous suis dit-il.

—Monsieur Henri ! monsieur Henri ! cria Jeanne.

—Trahi par vous ! murmura le jeune homme, ah ! c'est affreux !

Il se plaça lui-même au milieu des piquiers.

—En route, messieurs, dit-il.

Le membre délégué du Comité se tourna vers Robert Comtois, témoin muet de cette scène.

—Vous vous êtes caché en même temps que le ci-devant, accompagnez-nous.

—Soit ! dit Robert.

Puis tout bas il murmura !

—Je m'en tirerai.

Jeanne était restée à genoux sur le sol, vaincue, brisée par l'accusation du comte. Elle se sentait perdue à jamais, et ne regrettait qu'une chose, c'est qu'on ne l'emmenât pas à son tour pour la jeter comme une proie à l'échafaud.

Germain s'approcha de Jeanne.

—Adieu, mam'zelle. J'aime bien l'argent, dit-il, mais pas gagné de cette façon. Vrai, c'est trop canaille.

—Donnez moi votre bras, monsieur Germain, ajouta Réséda, cette scène m'a bouleversée....

Violette, Giroflée, Délie, Arthémise quittèrent l'arrière boutique sans parler.

Les voisines s'esquivèrent.

Louison et Mariette seules saisirent les mains de Jeanne et les portèrent à leurs lèvres.

Jeanne ne parut rien voir, rien entendre, et comme si elle eut été privée de raison, elle répétait d'une façon machinale :

—Trahi par vous, Jeanne ! trahi par vous !....

VII

LE PAVILLON

Jeanne resta, pendant plus d'une demi-heure en proie à une prostration, ressemblant à un anéantissement complet de son être. Elle était tombée sur les genoux, au moment où l'on entraînait le comte de Civray.

Dans le chaos de ses pensées, elle ne détaillait, n'approfondissait rien ; tout son être s'abandonnait à une défaillance mortelle. Elle en sortit comme si un coup de foudre l'eût réveillée . . .

En un instant elle fut debout ; sans songer à prendre une mante, sans s'inquiéter de son costume trop élégant pour la course nocturne qu'elle voulait entreprendre, Jeanne sortit par la porte de la cour, qui avait donné passage à l'envoyé du comité et à son escouade de piquiers.

Elle avait retenu un mot :

— La section de la *Butte des Moulins*.

Elle prit sa course à travers les rues . . . Pendant sa marche affolée ses longs cheveux s'étaient défaits, et pendaient épars sur son dos ; elle ne s'en apercevait pas, et continuait de courir.

Plus d'une fois elle fut obligée de recourir à l'obligeance d'un passant pour se renseigner. Enfin elle atteignit la section de la *Butte des Moulins*.

Une lanterne rouge jetait sur la porte une lueur sinistre, Au dessus se balançait une toque sanglante pendant à une pique. Les mots de mort et de fraternité se mêlaient à des trophées de haches et de bonnets phrygiens. Une clameur sourde s'échappait de la salle, dont les fenêtres étaient closes.

Jeanne ouvrit la porte et pénétra dans la salle.

La pâleur de son visage, l'éclat de ses yeux enfiévrés, le désordre de cette belle chevelure noire, tombant sur une élégante parure de fête, formaient un ensemble si étrange, que les citoyens remplissant la salle interrompirent brusquement leur conversation.

Ils pouvaient être une vingtaine, en carmagnoles brunes, portant à leurs bonnets des cocardes rouges. Quelques-uns ajoutaient à leur costume une ceinture écarlate dans laquelle se cachaient à demi de lourdes crosses de pistolets.

Les cheveux longs et gras tombaient sur des collets maculés, un linge d'une blancheur douteuse s'enfouissait dans une culotte à rayures de couleur. Près d'eux sur des tables, s'entassaient des bouteilles vides, des brocs pleins, des victuilles grossières, des pains énormes. Entre les arrestations, les brutes mangeaient. On s'enivrait toute la journée.

Ne fallait-il pas boire à la République et à la suppression des ennemis de Robespierre. Des cartes tachées, gardant l'empreinte des doigts qui les maniaient, s'amollissaient et s'effeuillaient au milieu des flaques de vin. Au milieu d'une continuelle orgie, on parlait à la fois de la guillotine, de Catherine Théo, mère de Dieu dont Robespierre rêvait de rétablir le culte, de la future déesse Raison, de Théroigne, la sanglante amazone, des captures de la journée.

Les rires, les blasphèmes, les hoquets, coupaient ces entretiens. Et l'on continuait à vider les bouteilles, tandis qu'un à un, les membres de la section et leurs amis tombaient ivres-morts sous les banquettes et sous les tables.

— Que demandes-tu ? citoyenne, dit, en s'approchant de Jeanne, celui qui semblait le moins ivre de tous ces hommes.

— N'a-t on pas amené ici un ci-devant noble ? . . .

— Tu te trompes, ma belle enfant, on en a amené vingt dans la journée ? Oh ! la machine fonctionnera vite, et nous broyons du rouge en vrais républicains que nous sommes.

— Je vous parle d'Henri Civray, le ci-devant comte. On a dû le conduire ici, vers dix heure et demi.

— Oui, je me rappelle, un joli garçon . . . Ce sera une belle tête pour le panier . . .

— Savez-vous où on l'a conduit ? . . .

— Où ? Ma belle enfant, il me serait plus facile de te prédire le nombre des exécutions de demain. Quand on l'a amené, on pensait le mettre au Luxembourg. Mais les cabanons regorgent, et on peut le promener de prison en prison, toute la nuit, avant de trouver une place vacante, où il lui sera possible d'attendre son jugement . . . Ah ça ! poursuivit

le citoyen, avec une défiance croissante, quel intérêt as tu à connaître ce qu'il est devenu

— Vous ne savez donc pas ? demanda Jeanne.

— Quoi

— Mon histoire ?

— Nullement

— Ni le commissaire, ni les piquiers ne vous l'ont dite ? Eh bien ! vous l'apprendrez de ma bouche Elle est curieuse allez Seulement, en échange de mon histoire, vous m'aidez à retrouver Henri Civray J'ai été élevée, là-bas, chez eux, dans un grand château J'y ai pris l'habitude du luxe, de la toilette, de la vie facile, puis un matin, on m'a renvoyée à Paris, et je suis devenue lingère Alors, la jalousie, la haine, se sont emparées de mon cœur, j'ai maudit les bienfaits qui m'avaient rendue orgueilleuse et vaine. De quel droit me les avaient-ils imposés ? . . . Pourquoi ne pas me laisser dans ma pauvreté et mon ignorance, si ces riches ne devaient pas garantir mon sort contre la pauvreté ? Quand l'heure de la revanche est venue, je l'ai acclamée avec empressement, avec rage ; je me suis dit que les Civray paieraient cher les déceptions dont j'avais à souffrir . . . Alors, comme le ci-devant comte était venu me demander asile, je l'ai accueilli avec des protestations de dévouement ; je l'ai caché chez moi, et le soir même, un billet avertissait le commissaire de la section On est venu l'arrêter il y a une heure et je viens vous demander ce qu'il est devenu Oh ! je ne l'abandonne pas si vite ! Le jour du jugement, je serai dans la salle du tribunal ; à la sortie de la conciergerie, je le verrai monter en charette, et je le suivrai jusqu'à la guillotine Vous voyez bien que je suis une bonne patriote, et que vous pouvez me dire ce qu'est devenu Henri de Civray.

Jeanne avait prononcé ces mots d'une voix âpre, violente.

Pendant qu'elle parlait, ses doigts se tordaient et des larmes, rapidement séchées par un feu intérieur, apparaissaient au bord de ses paupières. Sa beauté avait pris un caractère tragique ; tout en elle inspirait à la fois l'admiration et la terreur.

Si avilis que fussent les hommes qui l'écoutaient, ils subissaient le prestige de cette créature, dont le visage trahissait, à la fois, une pureté sans ombre et une horrible douleur, et qui parlait de haine et de vengeance tandis que des larmes mouillaient ses cils.

— Je me souviens, dit un des hommes en vidant un dernier verre, on a cité ton nom avec reconnaissance. Tu es une patriote, et une vraie républicaine Nous feras tu l'honneur de trinquer avec nous ?

— De l'eau, dit Jeanne, donnez-moi de l'eau.

— Nous en manquons ici, répondit le sans culotte. Mouille tes lèvres à ce nectar, et nous verrons ensuite ce que nous pourrions faire pour toi.

Jeanne prit le verre, et essaya d'avaler une gorgée, mais il lui sembla tout à coup qu'elle allait boire un verre de sang, et, prise à la fois d'horreur et de dégoût, elle replaça le verre sur la table.

— Indiquez-moi la prison d'Henri Civray, répéta-t-elle.

— La belle fille, on l'a mené au Luxembourg et il y sera resté, s'il y avait de la place. Dans tous les cas, demande des renseignements au Luxembourg, et réclame-toi de mon nom : Scévola, je m'appelle Scévola.

— Merci, dit Jeanne. Mais, ajouta-t-elle, je vais aller tard dans la nuit à travers les rues, je n'ai point sur moi de carte de civisme Et je voudrais

— C'est trop juste, dit le sans-culotte. On te nomme Jeanne . . . lingère . . . tu demeures ?

— Rue Honoré No . . . J'y demeure avec une parente, une tante mettez, je vous prie, nos deux noms sur la carte.

— Ta tante se nomme ?

— Cornélie

— Voilà, citoyenne. Avec cela, tu te rendras où il te plaira d'aller la République te doit protection

— Merci, dit Jeanne, merci

Elle gagna la porte, la referma, puis avant de se remettre en marche, elle s'appuya un moment contre la muraille

— Allons, dit-elle, allons ! puis elle se mit à courir.

Le renseignement fourni à Jeanne était exact

Henri de Civray avait été conduit au Luxembourg, mais il ne s'y trouvait point de place Henri, du reste, n'était pas seul ce soir-là. Dans une salle de la section de la *Butte des Moulins* se trouvaient entassés d'autres suspects. On les plaça au milieu d'une

escorte, qui les conduisit successivement, à la conciergerie, à Sainte-Pélagie, aux Madeonnettes.

Les concierges répondaient, au milieu d'abominables jurements, que toutes les places trient prises.

A la Force le concierge le Beau affirma que l'on trouverait de la place à la prison Lazare, et la troupe se remit en marche.

Il y avait en effet de la place, à la prison Lazare, dont les portes se refermèrent sur le groupe de prisonniers, tandis que les porteurs de carmagnoles, les piquiers, les charroiers, hurlaient, blasphémaient, frappaient leurs chevaux, et menaient dans la rue un épouvantable vacarme.

Cette route que le comte de Civray avait parcourue, cahoté dans un ignoble véhicule, n'ayant pas même de paille au fond, Jeanne la recommença seule, au milieu de la nuit, aveuglée par les larmes, affolée par la pensée du danger d'Henri. . . . Elle ne savait pas encore ce qu'elle voulait, ce qu'elle pensait faire, mais sa tâche n'était pas remplie. La comtesse et Cécile ignoraient leur malheur. La main qui avait frappé Henri pouvait les atteindre. Cette abominable trahison s'était accomplie avec une habileté et une rapidité étranges. Jeanne avait beau chercher qui avait vendu la retraite du comte, elle ne trouvait pas. Nul ne l'avait vu entrer, nul ne l'avait vu redescendre.

Un seul homme connaissait le secret de sa cachette, et cet homme était Robert, le fils de Comtois. . . .

Robert !

Un cri étranglé sortit de la poitrine de Jeanne ; une lueur sanglante passa devant ses yeux. Elle les ferma pour ne point voir, et repoussa cette abominable pensée.

Toute la nuit elle courut épuisée, haletante. Quand elle se trouva à la dernière station de son calvaire, le jour était venu et Paris s'éveillait. Accotée contre une borne, elle voyait la prison Lazare noire et sombre. Dès que la porte s'ouvrirait elle demanderait au concierge le renseignement dont elle avait besoin. Elle n'attendit pas longtemps, la besogne était lourde, et la nation se montrait exigeante. . . . Jeanne remit une pièce d'or dans la main du guichetier, et le pria de lui dire si le comte de Civray et Robert Comtois n'étaient point arrivés pendant la nuit.

—J'ai ces deux noms sur mon registre, répondit-il.

C'était tout ce que Jeanne souhaitait savoir.

Dans sa détresse d'âme, elle éprouvait un soulagement à savoir dans quelle prison celui qu'elle avait si longtemps appelé son "frère Henri" se trouvait enfermé. La faiblesse de Jeanne était si grande qu'elle sentit le besoin de reprendre quelques forces. Apercevant un cabaret sur l'enseigne duquel on lisait : *Les Gracques*, elle entra, et se fit servir un déjeuner frugal. . . .

Ce fut une femme blonde, pâle et charmante, qui vint s'informer de ce que souhaitait la nouvelle venue.

Jeanne qui s'y connaissait en distinction, demeura frappée de la beauté de ses traits, de la blancheur de ses mains. Les deux femmes échangèrent un regard, puis les yeux de la servante des *Gracques* se posèrent sur les murailles de la prison Lazare.

Tandis que la jeune femme servait Jeanne, la malheureuse fille lui demanda :

—Peut-on voir les prisonniers quelquefois ?

—Oui, répondit à voix basse la servante aux mains blanches. Mon mari est prévenu, à midi il approche de la croisée, et nous échangeons quelques signes.

—Merci, dit Jeanne, je reviendrai. . . .

Elle quitta le cabaret des *Gracques* et se dirigea vers la rue de Sèvres, où se trouvait le pavillon loué par la comtesse de Civray.

Comment Jeanne apprendrait-elle à la malheureuse mère l'arrestation de son fils, elle n'en savait rien encore ; mais elle ne croyait pas que Dieu, qui la savait innocente, pût l'abandonner au sein de son malheur. . . .

Une vieille femme remplissait près des Civray le rôle d'*officiuse*, rangeait le ménage, allait et venait avec un empressement de commande.

Elle secouait un tapis sur le petit perron, quand Robert ouvrit la grille du jardin. Elle ne le reconnut pas tout de suite, car le jeune homme avait rabattu son chapeau sur ses yeux. Et comme la vieille Rosalie était en proie à des terreurs continuelles, elle secoua son tapis avec un redoublement de vitesse, en chantant d'une voix éraillée :

Dansons la Carmagnole
Vive le son ! Vive le son !
Dansons la Carmagnole....

—Eh bien ! fit Robert en s'avancant, vous vous permettez des refrains de ce genre dans cette maison !... Vous avez une très jolie voix, mais si vous vous avisiez d'éveiller madame de Civray avec un pareil refrain....

—N'avez aucune crainte, monsieur. madame sait que je suis une bonne chrétienne.... Mais j'avais entendu des pas dans le jardin, et dans la crainte que ce fut un espion, je répétais la chanson à la mode.... De cette sorte, s'il venait voir ce qui se passe à la maison, je lui fournissais quelques notes.... de musique pour son rapport....

—C'est fort adroit.... Madame la comtesse n'est pas réveillée ?....

—Je ne crois pas, mais Mlle Cécile est près d'elle.... Nous attendons le médecin, car madame est aujourd'hui souffrante.... inquiète aussi, peut-être.... car ce matin elle m'a envoyée près de la Butte des Moulins, chez une lingère....

—Jeanne, son ancienne demoiselle de compagnie..... Eh bien ! que vous a appris cette jeune fille....

—La boutique était fermée, et je suis revenue aussi ignorante que je l'étais au moment de mon départ....

—Il fallait vous adresser ailleurs.

—Je m'en suis bien gardée, je risquais de paraître suspecte. On n'a le droit de s'inquiéter de rien ni de personne, maintenant.... D'ailleurs, par caractère, j'ai horreur des renseignements et des confidences.

—Pourquoi ?....

—Dame ! ça fait des secrets à garder.... et dans ce temps d'interrogatoires pernicieux, il vaut mieux ne rien savoir, attendu que lorsqu'on a rien à dire, on ne craint pas de se couper. Voilà même pourquoi je ne vous demande pas des nouvelles de M. Henri. Et cependant, je m'y intéresse beaucoup.... Vous en avez ?....

—Oui, j'en apporte....

—Je vous en supplie, ne me les dites pas !

—Comme tu te défies de toi-même ! Rosalie....

—Enormément.... la nuit comme le jour.... La nuit surtout, je rêve tout haut.... Faut-il voir si madame peut vous recevoir ?....

—Pas encore, rien ne presse....

Rosalie rentra dans le pavillon, et Robert se mit à marcher dans l'étroit jardin.

—On ne sait rien ici, murmura-t-il, rien ! J'ai tout le temps de remplir la mission filiale, dont j'ai été chargé par le comte Henri. Que va dire la mère en apprenant l'arrestation de son fils ? Et Jeanne ! Qu'est-ce que Jeanne a pu devenir ? Si je ne parviens pas à découvrir sa retraite, je la ferai chercher par d'habiles limiers.... et cette fois, elle ne m'échappera pas !

La marche saccadée de Robert venait de le conduire en face de la petite grille, au moment où une femme, brisée de lassitude, s'y attachait des deux mains.

Cette femme, c'était Jeanne.

Robert s'élança vers la porte, qu'il ouvrit.

Alors, seulement, la lingère le reconnut.

—Vous ! s'écria-t-elle, vous ! Mais alors, M, Henri....

—Plus bas, Jeanne, plus bas, répondit Robert, ne parlez pas si près de ce pavillon, la comtesse ne sait rien encore....

—Le comte, parlez-moi du comte Henri, reprit Jeanne en entraînant Robert dans le fond du jardin....

—Il est resté à Saint-Lazare.....

—Arrêté en même temps que lui, comment êtes-vous parvenu à vous échapper ?

—Oh ! moi, je ne suis ni comte de Civray, ni propriétaire d'un château. Ma roture et ma pauvreté m'ont aidé à me tirer d'affaire..... D'abord, l'idée m'est venue de rester, par dévouement, le compagnon de captivité du comte ; mais à quoi servait ce sacrifice ! Libre, je m'occupe de favoriser le départ de la comtesse, et une fois en sûreté, je courrai à Paris me dévouer pour mon jeune maître.

—L'a-t-on interrogé ?....

—Sommairement.

—Et qu'a-t-il répondu ?

—Tout ce qui pouvait exciter davantage contre lui la rage des sans-culottes et des pi-
quiers. Il a maudit la révolution, craché sur une cocarde rouge, et déclaré qu'il serait
heureux de périr pour son roi et pour Dieu . . . On l'eût dit possédé du désir de mourir . .

—Le malheureux ! il oubliait sa mère !

Jeanne pressait son front à deux mains.

—C'est à en devenir folle, murmura-t-elle. Et dire que mon nom est mêlé à cette
iniquité et qu'à l'heure où les juges prononceront sa sentence de mort, il se souvien-
dra d'avoir vu mon nom au bas d'une dénonciation infâme

—Oui, infâme, répéta Robert ; vous affirmez votre innocence, avec plus d'obstination
que de chance d'être crue. J'ai vu la dénonciation, et je me serais trompé à votre écriture.

—Si j'étais coupable viendrais-je ici affronter la douleur de la comtesse ? m'exposer à
voir tomber sur mon front la malédiction d'une mère, qui m'avait confié son fils ? La cré-
ature la plus éhontée, la plus vile, ne ferait pas cela. Et je le ferais, moi, qui fut comblée
des bienfaits de Mme de Civray . . Vous-même ne pouvez pas le croire, et vous ne le
croyez pas

—Certes, je ne demande pas mieux que d'ajouter foi à vos paroles

—Merci, vous êtes convaincu Voilà déjà un cœur gagné à ma cause

—Oui, mais je ne vous conseille pas de tenter de persuader les autres, vous n'y par-
viendriez point aussi facilement

—Vous vous trompez ! la pureté de la conscience communique aux paroles un accent
de vérité qu'il est impossible de méconnaître.

—On est si souvent trompé par cet accent-là qu'on s'en défie Songez-y, d'ailleurs,
tout vous accuse : l'argent reçu

—Ah ! il n'a pas souillé mes mains, je vous le jure Quant au billet c'est l'œuvre
d'un ennemi, d'un faussaire, qui, pour satisfaire je ne sais quel besoin de vengeance, a
voulu en même temps perdre le comte Henri et me flétrir à ses yeux

—L'intérêt d'un semblable calcul est d'autant plus difficile à comprendre, que vos
soupçons ne tombent sur personne.

—Vous avez raison, le nom de cet infâme, je l'ignore ; l'intérêt qui l'a porté à commet-
tre cette lâcheté, je ne me l'explique pas Mais je crois à la Providence ; elle per-
mettra qu'un jour le faux soit prouvé et le faussaire puni,

—Ce sera justice ; mais ce n'est pas de cela sans doute que vous voulez entretenir
Mme de Civray

—Non, ce n'est pas seulement de cela J'ai passé ces deux jours à courir d'une
prison à l'autre, afin d'apprendre à ma bienfaitrice dans quelle prison le comte était ren-
fermé Puis j'ai vendu le magasin des *Trois Grâces*, j'ai réalisé tout ce que je pos-
sède, et je viens rejoindre ici celle qui m'a élevée, afin de protéger son sort quel qu'il soit.

—Jeanne, vous lui cacherez la vérité sur la destinée d'Henri, il le faut, je le veux

—Dans quel but ?

—Parce qu'une semblable nouvelle la tuerait

Jeanne regarda Robert, comme si elle ne comprenait pas bien ce qu'il lui voulait dire.
Avant que le fils de Comtois eut le temps de répondre, Cécile quittait le pavillon pour
reprendre sa place près de la petite table En entendant le nom de son cousin, elle
s'arrêta et prêta l'oreille. Son cœur était rempli d'une angoisse presque aussi grande que
celle de Mme de Civray, et elle avait hâte de savoir des nouvelles de celui qu'elle croyait
encore à l'abri dans l'asile que Jeanne lui avait offert.

—Mme de Civray n'a pu apprendre par personne notre arrestation, dit Robert, elle
doit l'ignorer toujours. Le comte Henri, résigné à subir le sort qui l'attend, mais épou-
vanté de la douleur réservée à sa mère, m'a fait jurer de la décider à quitter Paris aujour-
d'hui même . . . Il faut qu'elle soit loin, quand éclatera la fatale nouvelle.

Cécile s'appuya contre la petite table en murmurant :

—Pauvre mère ! perdu pour elle

Puis comprimant son cœur, la jeune fille ajouta :

—Perdu pour moi !

Jeanne répondit à Robert d'une voix que l'émotion étrangeait :

—Oui, il a raison de vouloir cela Mais quel prétexte donner à la comtesse de
Civray, pour lui faire croire à la nécessité d'un si prompt départ.

- Ne cherchez pas Jeanne, le prétexte est trouvé....
- Et c'est.....
- Une lettre du comte, écrite ce matin même dans la prison. Celui qui bientôt passera devant le tribunal révolutionnaire se suppose libre... Il annonce avoir profité d'une occasion rapide et sûre pour quitter Paris.... Et près de lui, il appelle sa mère.
- De sorte que.....
- En quittant aujourd'hui Paris, Mme de Civray croira rejoindre son fils bien-aimé à la frontière....
- Le noble cœur ! murmura Cécile....
- Quel généreux mensonge ! dit Jeanne....
- Vous m'aidez à le soutenir, n'est-ce pas, Jeanne ? On est plus fort à deux....
- Nous serons trois.... ajouta Cécile en rejoignant Jeanne et Robert..... Je me fais votre complice.
- Mademoiselle ! s'écria Jeanne.
- Et vous savez.... ajouta Robert.
- Tout.... Ecoutez-moi à votre tour, Mme de Civray m'a fiancée à Henri.... Sa dernière volonté me semble aussi sacrée que celle d'un époux.... Il veut que sa mère ignore son emprisonnement.... soit ! Je compterai sur vous, comme vous compterez tous deux sur moi.... Elle ne saura rien d'un malheur qui la tuerait.... Ta mère vivra, Henri ! je te jure, elle vivra....
- Ah ! la noble fille ! dit Jeanne en regardant Cécile, elle mériterait d'être heureuse. Mais soudain les trois interlocuteurs changèrent de visage, la comtesse de Civray paraissait sur le seuil du pavillon.

VIII

RÉVÉLATIONS

Mme de Civray descendit rapidement les marches du petit perron, et pressant les mains de Jeanne elle lui demanda :

— M'apportes-tu des nouvelles ?

Cécile se rapprocha vivement.

— Oui ma tante, des nouvelles excellentes.

— Je respire ! fit la comtesse, car, depuis deux jours, je n'ai pas eu de repos pendant un seul instant. Le moindre bruit dans la rue, la vue d'un visage se rapprochant de cette grille, le son de voix des crieurs vendant les journaux, tout semblait devoir m'apporter la certitude d'une angoisse nouvelle.... Ah ! chère Jeanne ! quel bien me fait ta présence. Que tu es bonne d'être venue rassurer une mère tremblante pour la vie de son fils.

Mme de Civray attira Jeanne vers un siège du jardin.

— Jeanne ! continua-t-elle en caressant de la main la chevelure de la jeune fille, je t'aimais bien, jadis, pendant les années que tu as passées près de moi à Civray, mais mon affection pour toi s'est doublée.... Elle est aujourd'hui si grande, que j'ai besoin de te dire combien je regrette d'avoir brisé jadis....

— Madame ! madame ! dit Jeanne, taisez-vous, par pitié.

— J'ai cru remplir un devoir, Jeanne ; si je me suis trompée. Dieu me pardonnera. Mais toi même, mon amie, ma fille, chère sœur adoptive de mon Henri, dis moi que tu me pardonnes....

— Madame, murmura Jeanne, c'est vous qui tout à l'heure....

Cécile tremblant que la douleur de la jeune fille ne la trahit, vint en aide à l'infortunée.

— Ma tante, dit-elle, et vous chère Jeanne, songez que nous attendons.

— C'est vrai ! répondit Mme de Civray. Mais Jeanne n'a dit : les nouvelles sont bonnes ! et dans l'effusion de ma reconnaissance je retardais le moment de lui demander une explication et des détails. Parle maintenant, Jeanne, parle-moi d'Henri. Il se porte bien ? Il ne s'ennuie pas trop dans ta petite chambre ?

— Ma petite chambre !.... Madame, il ne l'occupe plus. Depuis deux jours.

—Oh le malheureux ! et tu me disais que les nouvelles étaient bonnes.

—Mais sans doute, ma tante, reprit Cécile ; mon cousin n'a abandonné la maison de Jeanne que parce qu'il a trouvé le moyen de quitter Paris.

—Il est parti ! s'écria Mme de Civray.

Robert s'avança :

—Je demande pardon à Mme la comtesse si j'ai agi contre son désir, mais connaissant les craintes fondées que lui inspirait le caractère malheureusement trop emporté de monsieur le comte, je lui ai aidé à s'éloigner brusquement de Paris. Un passeport, trouvé par moi fortuitement à la porte d'une section où il venait d'être visé, et portant un signalement pouvant parfaitement convenir à la personne de monsieur le comte, lui a été remis par moi, et sans permettre même qu'il vint ici vous faire ses adieux, je lui ai procuré un cheval et je l'ai accompagné à la barrière, qu'il a franchie sans embarras. Si nous avions retardé peut-être d'une heure, le propriétaire du passeport pouvait réclamer, la police eût été prévenue. . . . Maintenant M. Henri est à l'abri de tout danger.

—Pourquoi avoir tant tardé à me l'apprendre ? Pourquoi ne pas m'avoir crié en entrant : — "Henri est sauvé" — Jeanne, ne comprends-tu rien aux angoisses d'un cœur de mère :

Enfin apprends moi ce que j'ignore. . . . Henri a dû vous charger de me faire des recommandations. . . . Il a dû te prier de me transmettre ses adieux, ses baisers, ses dernières paroles. . . .

Jeanne regarda Robert et Cécile avec un redoublement de terreur. Elle n'en pouvait plus ; le misérable rôle qu'elle jouait lui semblait odieux. A chaque minute elle se sentait sur le point de se trahir, et de crier à Mme de Civray : — "Je mens, nous vous trompons tous. . . . Henri est arrêté, votre fils doit mourir. . . ." — Mais elle redoutait un second, un inévitable malheur. La santé de Mme de Civray, facilement ébranlée, ne survivrait point à cette révélation foudroyante. Elle devait obéir à Cécile, et sauver la mère, puisqu'elle n'avait pu empêcher la perte du fils. Heureusement Robert était là, il vint en aide à la malheureuse fille et s'écria :

—Mlle Jeanne a mieux que les paroles à transmettre à madame la comtesse. Elle a une lettre.

—Une lettre ! une lettre d'Henri. . . . une lettre dans laquelle il a mis ses adieux et ses baisers, que peut-être il a mouillée d'une larme. . . . mais à quoi songes-tu donc, Jeanne. . . .

—Pardonnez-moi, madame ! je n'ai pas bien ma tête à moi, je vous assure. . . . Depuis trois jours tant d'événements se sont passés, tant de douleurs m'ont meurtri l'âme que j'ai quelque fois peur de devenir folle. . . .

—Donne. . . . donne. . . . donne. . . .

Jeanne tira de son fichu la lettre que Robert lui avait remise, puis elle la tendit à Mme de Civray.

La voix de la comtesse tremblait bien fort quand elle lut :

"Quand vous lirez ces lignes, ma mère chérie, je serai hors de France. Toutes mes mesures sont prises, et je passerai sans danger la frontière. . . . Mais si je n'ai plus rien à craindre pour moi, je reste rempli d'inquiétude pour vous. . . . Vous avez témoigné le désir ardent de me voir partir dès que la Providence m'en fournirait le moyen, à mon tour je vous supplie de venir me rejoindre. . . . J'ai obéi à votre volonté, cédez à ma prière. . . . Si, trois jours après mon arrivée à Genève, Cécile et vous n'êtes pas venues me trouver, c'est que mes craintes à votre sujet se seront réalisées. . . . Alors, moi qui ne consentais à m'exiler que pour vous, je rentrerai en France, afin de vous sauver avec moi ou de mourir près de vous. . . . Partez aussitôt que vous aurez reçu cette lettre. . . . Robert vous accompagnera. Il sait où nous devons nous réunir. . . . Moi, je vais vous attendre. . . ."

La comtesse de Civray porta vivement à ses lèvres la lettre de son fils.

—Madame, dit Jeanne, madame, vous ne pouvez refuser de partir aujourd'hui même.

—Partir ! répéta la comtesse, nous sommes sans papiers.

—J'ai ma carte de civisme. . . . dit Jeanne en frissonnant, elle m'a coûté cher. . . . la voilà. . . . grâce à elle vous vous procurerez aisément un passeport. . . .

—Tu n'oublies rien, Jeanne.

—Donnez-moi cette carte, reprit Robert, je sors, et, dans deux heures, j'espère être de retour avec les passeports. . . . Pendant ce temps, madame, mettez en sûreté vos papiers,

vosre or, vos diamants.... que tout cela prenne le moins de place possible.... Si par aventure on devait vous fouiller, dissimulez les bijoux, s'il le faut, démontez en les pierres..... N'emportez que les bagages indispensables.... les bagages compromettent toujours.....

—Soyez tranquille, Robert ; ma chère Cécile va prendre ce soin.

—Je serai ici dans deux heures.

—Soit dans deux heures.... Prépare le sac de voyage, Cécile, pendant ce temps, Jeanne restera près de moi....

—Jeanne, dit la comtesse d'une voix tendre comme une caresse, ma Jeanne bien-aimée, avant de me séparer de toi, je veux te donner un souvenir, un souvenir qui, je le sais, te sera doublement cher.... Tu m'as aidée à sauver mon fils.... prends ce portrait d'Henri....

—À moi, madame ! à moi le portrait de monsieur le comte, oh ! non, madame, non, jamais....

Puis, tout, bas, elle ajouta :

—Peut-être as-tu raison.... Si l'on trouvait chez toi le portrait de ce jeune gentilhomme en habit de cour, tu serais compromise.....

—Oui, madame, c'est pour cette raison.... je ne peux, je ne dois pas le garder.

Mme de Civray fixa les yeux sur la miniature et la pressa longuement sur ses lèvres. En ce moment on entendit la voix enrouée d'un homme du peuple crier dans la rue :

—Arrestation du ci-devant comte de Civray.... curieux détails....

La comtesse se leva d'un bond, et, saisissant le bras de Jeanne :

—Entends tu, dit-elle, entends-tu.... Arrestation du comte de Civray.... Henri est le dernier nom.... c'est de mon fils que parle cet homme....

Jeanne s'accrocha des deux mains à la robe de la comtesse.

—N'allez pas ! ne demandez rien, madame au nom du ciel....

Le crieur poursuivit :

—Bel exemple de patriotisme donné par la citoyenne Jeanne Raimbaut, lingère au faubourg Honoré....

Mme de Civray secoua Jeanne par les poignets.

—Ton nom ! dit elle, ton nom mêlé à cette nouvelle ! Mon fils arrêté et l'on vante le patriotisme de Jeanne Raimbaut.... Mais réponds donc ! Il me semble que cet homme t'accuse.....

—Mon Dieu ! mon Dieu ! fit Jeanne en tombant sur les genoux.

D'un brusque mouvement Mme de Civray la repoussa, courut à la grille et tendit une pièce de monnaie au crieur :

—La liste dit-elle la liste des arrestations.

—Voilà, citoyenne, répondit l'homme.... un sol.... Bel exemple de patriotisme de la jeune lingère du faubourg Honoré..... liste des suspects.... chiffre des récompenses....

La comtesse saisit des deux mains le papier, et le parcourut du regard. Le premier mot qu'elle lut fut le nom de son fils. La tête perdue, le cœur broyé, elle tomba sur un siège.... On lui avait menti, tout le monde l'avait trompée : Robert, jusqu'à Cécile.. Mais ce qu'elle savait ne suffisait pas.... Elle voulait apprendre ce qui concernait Jeanne. Elle avait hâte de connaître comment cette fille, qu'elle regarda longtemps comme la sienne, venait de prouver son civisme et son dévouement à la nation. Aveuglée par les pleurs, elle chercha dans la feuille qui lui semblait écrite en caractères sanglants... oui..... c'était là..... Elle lut. Le rédacteur de cette note était bien informé.... Rien ne manquait des détails de la scène qui s'était passée, rue St-Honoré, dans l'arrière boutique de la lingère, ni le festin donné pour l'anniversaire de sa fête, ni l'arrivée du commissaire, ni la somme remise à Jeanne pour lui payer le sang du comte de Civray.

Quand elle eût achevé, elle demeura un moment immobile, pâle comme une trépassée. Les battements de son cœur s'arrêtèrent. Elle cessa même de penser. La vie s'arrêtait subitement en eile.

Tout à coup, cependant, un éclair d'espérance traversa sa pensée.

La lettre d'Henri lui revint à la mémoire.... Tout ce qu'elle avait entendu une heure auparavant, et ce que le crieur venait de lui apprendre, ne pouvait-il se concilier ?

La lettre d'Henri existait. Elle l'avait là, sur sa poitrine. On avait arrêté Henri, cela n'était pas, Jeanne l'avait vendu.... Mais en même temps la lettre du comte pouvait

rester vraie. Si Jeanne avait trahi le jeune homme, rien n'empêchait Robert de l'avoir sauvé ! Par dévouement on cachait à Mme de Civray le drame de ces deux mortelles journées. Mais Henri vivait, Henri l'attendait à Genève.

Elle se baissa vers Jeanne, et la relevant avec un geste rapide :

— Réponds, dit-elle, réponds . . . Il faut que je sache la vérité, toute la vérité, maintenant . . . Où est Henri ?

Les yeux de Jeanne se fixèrent pleins de désespoir et d'épouvante sur la comtesse. Elle fut sur le point d'implorer sa pitié, mais elle ne lut sur le visage de Mme de Civray qu'une angoisse affolée, une rancune terrible, et elle se contenta de répondre :

— A la prison Saint Lazare.

— Et la lettre, la lettre, est-elle de lui ? . . .

— Je le crois . . . je ne sais . . . vraiment non, je ne sais pas . . . Depuis qu'on m'a montré, à moi, une page ressemblant tellement à mon écriture que j'aurais juré l'avoir écrite, si elle n'eut renfermé une infamie, je ne puis rien nier, rien affirmer . . .

— Qui te l'a remise ?

— Robert . . . Arrêté en même temps que le comte, on l'a mis en liberté le lendemain.

Mme de Civray ajouta d'une voix plus basse :

— Ah ! misérable ! misérable ! il t'a fallu ta revanche de ton départ de Civray . . . Tu t'es dit que tu te vengerais, sur le fils, de la dureté, de l'orgueil de la mère ; ou plutôt tu savais bien qu'en frappant Henri, tu m'atteignais moi-même au cœur . . . De loin tu gardais ta jalousie et ta haine, Cécile et moi nous devons succomber sous les mêmes coups . . . Oh ! songer que la main qui me frappe est celle d'une créature que j'ai élevée, adoptée, aimée . . . Voir siffler et mordre le serpent qu'on a rechauffé dans son sein ! . . . Mais tu ne crois donc pas en Dieu, Jeanne ? Tu ne redoutes donc pas la justice divine, cette justice qui te brisera quelque jour comme un vase d'argile . . . Je suis chrétienne, eh bien ! je ne me sens pas le courage de te pardonner . . . Je garde contre toi un désir de vengeance absolue, terrible . . . Et ne pouvant l'assouvir, je m'en remets à la Providence pour te châtier . . . Sois maudite, Jeanne ! Jeanne ! sois maudite par une mère désespérée.

La voix de Mme de Civray s'était élevée. De la pièce où elle s'occupait à ranger les bijoux que la comtesse devait emporter, Cécile en entendit les éclats. Redoutant une imprudence de Jeanne, elle accourut haletante, et n'entendit que la malédiction de la comtesse.

— Madame ! madame ! répétait Jeanne au milieu de ses sanglots, vous regretterez un jour ces terribles paroles, cette accusation injuste . . . ; je suis encore plus à plaindre que vous.

— Mais qu'a-t-elle donc fait demanda Cécile.

— Elle a livré le fils . . . elle vient de tuer la mère . . . répondit Mme de Civray en se renversant sur son siège . . . Cécile, ne lui pardonne jamais !

La jeune fille épouvantée se pencha vers sa tante.

— Mon Dieu, murmura Jeanne, faites la vivre afin qu'elle apprenne un jour que je suis innocente !

IX

LE CITOYEN COCLÈS

Cécile désespérée, s'empressait auprès de Mme de Civray, multipliant les plus tendres efforts afin de la ramener à la vie. La jeune fille redoutait que le premier mot prononcé par sa tante fût compromettant, et révélât quelques-uns de ses secrets.

Jeanne, prosternée, sanglotant, n'osait offrir son concours.

Où pendant à l'instant où il lui sembla que la comtesse allait retrouver avec le sentiment de la vie celui d'une horrible douleur, elle se redressa, et levant vers Cécile des mains suppliantes :

— Mademoiselle, lui dit-elle, au nom du sauveur injustement accusé, écoutez-moi . . . Je ne me défends pas, car il me serait impossible de prouver que je ne suis pas la délatrice de M. Henri . . . Mais un temps viendra où la vérité sera découverte, alors, oui alors, mademoiselle, vous regretterez amèrement ce qui se passe aujourd'hui . . . Vous avez été

trahies Par qui, Dieu le sait, et sous le coup de l'horrible accusation qui pèse sur moi, je ne me sens le courage de dénoncer personne que prouverais-je, d'ailleurs ? Rien. Je déplore mon impuissance, elle m'écrase, et près de vous, comme près de la comtesse, j'en suis réduite à la protestation que présente toute ma vie, et à l'éloquence de mes larmes Mademoiselle, l'amour d'une mère garde les emportements de la passion. Madame de Civray n'entendra, n'écouterà, ne comprendra rien Mais vous, faites un effort généreux. Essayez d'oublier que M. Henri est le fiancé que vous réservez votre mère, afin de me croire à cette heure suprême Il vous faut du sang-froid, de la résolution, du courage pour quitter cette maison sans regarder derrière vous, sans attendre personne

Cécile fit un mouvement comme si elle voulait répondre.

— Vous pensez à Robert A Robert sorti pour chercher des passeports. Eh bien ! n'attendez pas qu'il revienne Le comte est prisonnier, vous ne partirez plus Je vous connais trop pour ne pas savoir que vous resterez à Paris, surveillant les abords de la prison, lui faisant tenir vos lettres, l'entourant de cette tendresse adroite, qui lui fera oublier sa captivité et ses dangers Je ne sais pas mademoiselle, je n'accuse pas. Mais enfin Robert emprisonné en même temps que monsieur le comte, est libre à cette heure Peut être serait-il bien embarrassé de raconter à quelle protection ou à quelle garantie de son civisme il doit la faculté de circuler librement dans Paris, tandis que M. de Civray reste sous les verrous Vous portez avec vous une fortune Songez donc ! j'ai été accusée de trahison pour cinq cents livres ! Qui vous affirme que vous ne serez pas trahie pour un million Robert ne reviendra pas avant deux heures quand il rentrera ici, il doit trouver la maison vide Allez où vous voudrez, cachez-vous où vous pourrez, tout asile me semblera sûr, hors celui où il lui serait possible de vous retrouver Vous ne croyez point de le laisser dans l'embarras, il a cent louis sur lui, et peut, grâce à cette somme, passer la frontière, à moins qu'il tienne à demeurer à Paris pour des raisons que je devine sans les préciser Quant à moi, mademoiselle, je demande à Dieu une seule grâce, celle de me fournir le moyen de vous prouver à quel point j'étais attachée à la noble femme à qui je dois tout, et qui vient de me maudire Adieu, mademoiselle, la comtesse renaît lentement à la vie, elle ne doit point me revoir

— Suivez mes conseils, si vous tenez à votre salut et au sien.

Jeanne porta à ses lèvres le bas de la robe de Mme de Civray.

— Jeanne, dit Cécile, je demanderai tous les jours au ciel qu'il nous fournisse la preuve que vous n'avez pas vendu le sang de mon fiancé !

Les paupières de la comtesse battirent, elle agita faiblement les mains.

Quand elle ouvrit les yeux, Jeanne avait disparu.

— Ma fille dit Mme de Civray en passant sa main sur la tête de Cécile, j'ai fait un rêve horrible, n'est-ce pas Il me semble que je reviens d'un sommeil écrasant Henri ! parle donc, Henri

— Chère tante ma mère dit Cécile en entourant la comtesse de ses bras.

— Ainsi tout est vrai ?

— Tout.

— Henri est prisonnier.

— A Saint-Lazare.

— Et cette misérable Jeanne

— Dieu seul sait la vérité, murmura Cécile.

— Ma fille, reprit la comtesse en se redressant et en rappelant à elle toute son énergie, tu ne songes plus au départ, n'est-ce pas ? Ne nous devons nous pas à Henri !

— Jusqu'à la mort, ma tante.

— Alors, nous restons ?

— A Paris, oui, mais non pas dans cette maison, si vous n'en croyez.

— Tu as raison, notre retraite est connue.

— Dès que vous vous sentirez des forces suffisantes, nous quitterons cette demeure, que la police envahirait, peut être, cette nuit. Le loyer est payé d'avance, j'ai remis ce matin à la vieille femme qui nous sert une somme supérieure à celle que nous lui devons, rien ne nous retient donc

— Rien, et aussitôt le retour de Robert

— Ne l'attendons pas, dit Cécile. La démarche qu'il tente à cette heure, peut attirer

sur lui l'attention. On peut le suivre ; si on nous trouve, nous sommes perdues, et alors qui conseillera Henri, qui s'efforcera de le sauver.

— Tu as raison, dit la comtesse. . . . Ecris seulement à Robert pour lui indiquer dans quel endroit il lui sera possible de nous rencontrer demain.

— Eh bien non ! dit Cécile, je ne ferai pas cela. Défions-nous de tous, à cette heure, et ne nous en remettons qu'à nous-mêmes de nous défendre et de protéger ceux qui nous sont chers. Fuyons sans regarder derrière nous. . . . sans même prononcer dans cette maison le nom de ceux à qui nous demanderons asile. Dieu nous enverra une inspiration de salut.

— Je m'abandonnerai à toi, répondit madame de Civray ; aussi bien la force me manque pour toute chose, hors pour ce qui m'aidera à me rapprocher de mon fils.

X

LA CITOYENNE ROSE-THÉ

C'était un logis bien modeste que celui dans lequel s'était réfugiée Jeanne Raimbaud, après avoir quitté sa boutique de lingerie. Nantie du profit de cette vente, et Dieu sait ce que représentaient en or les assignants remis par Réséda, la malheureuse fille n'eut plus qu'un souhait : se dérober aux regards de ceux qui l'avaient connue ; qu'un but, sauver le comte de Civray et prouver son innocence à Henri comme à sa mère.

Pendant deux jours elle erra aux alentours de la prison ; mais elle ne tarla pas à comprendre que cette place se trouvait activement surveillée. Une rencontre qu'elle y fit de Robert, rencontre qui pouvait amener pour elle non moins de trouble que de dangers, la dissuada de s'établir aux environs de St-Lazare.

Elle se croyait obligée de laisser la place libre à la mère, qui cherchait à voir son fils à travers les barreaux de la fenêtre donnant sur la rue Paradis.

Cependant Mme de Civray se trouvait impuissante à sauver Henri. Elle possédait de l'or, des diamants, et loin de s'en servir, elle devait cacher ses richesses à tous les yeux, car elles eussent constitué un danger, tandis que Jeanne, vivant de son travail, n'inspirerait ce dédain à personne.

Elle fuyait donc les abords de St-Lazare, quand au tournant d'une rue, deux chevaux effrayés, ruant dans leurs brancards, fit subitement reculer le véhicule, et arrachèrent un cri d'épouvante à une jeune et jolie blonde, qui se trouva brusquement prise entre la charrette et la muraille.

Le léger pomier, qu'elle portait au bras, roula sur le pavé, et son inquiétude personnelle se doubla de la pensée du dommage qu'allait lui causer la négligence du charretier, qui venait de s'éloigner de ses chevaux.

Jeanne comprit à la fois et le danger et la crainte de la jeune fille. D'un bras plus vigoureux qu'on n'aurait pu l'attendre d'une personne délicate, élégante comme elle, Jeanne repoussa la charrette, saisit le bras de la jeune fille épouvantée, et la soutint jusqu'à ce qu'elle se sentit en sûreté. Relevant ensuite avec prestesse le linge qui venait de rouler dans le ruisseau, elle en remplit le panier, tandis que la blanchisseuse la regardait faire machinalement, tremblant de tous ses membres, et rendue incapable de faire un mouvement.

Jeanne revint auprès d'elle.

— Voici, lui dit-elle, je ne dirai pas le malheur réparé, mais votre esprit plus tranquille.

— Tranquille ! fit la jeune fille, je reportais ce linge à une pratique, et le voici dans un bel état. Tout est à recommencer par la faute de ce charretier brutal. Mais cela ne se passera pas ainsi. Je suis une brave citoyenne, vivant de mon travail. Je réclamerai devant l'autorité. Il faudra bien qu'on me paie le dommage. Si je ne cherche querelle à personne, je ne souffre pas davantage qu'on me nuise. Vous témoignerez pour moi ! Voyez, comme je tremble. Je ne me soutiens pas encore sur mes jambes.

— Appuyez-vous sur moi, dit Jeanne en offrant son bras à la petite blanchisseuse.

Celle-ci accepta l'offre de Jeanne, qui prit le panier.

— Vous voulez bien m'accompagner chez moi ? demanda Rose-Thé à Jeanne Raimbaud.

— Certes, répondit celle-ci.

—Ce n'est pas loin, d'ailleurs Il me faudra deux jours pour me remettre d'une terreur pareille Maudit homme ! Vous êtes vraiment bien bonne pour moi

Jeanne et Rose-Thé parlèrent peu durant le trajet. La petite blanchisseuse gagna la maison qu'elle habitait, gravit un escalier sombre et ouvrit la porte d'une chambre meublée avec assez de goût.

—C'est gentil chez moi, n'est ce pas ? dit Rose-Thé ! Je savonne et je repasse dans les deux autres pièces. Je veux que mes pratiques me trouve coquettement installée, cela leur donne confiance.

Jeanne s'occupait à tirer du panier le linge maculé.

—Il ne s'agit pas seulement de laver tout cela, reprit Rose-Thé, les rubans de la citoyenne Duplay ne peuvent plus servir, et je ne saurai pas refaire les nœuds de son bonnet.

—Qu'à cela ne tienne, répondit vivement Jeanne, je suis lingère.

—Vous ! cela se trouve joliment bien ! Alors vous consentez à m'aider ? La plupart des ouvrières à qui j'aurais pu demander ce service sont au Champ de-Mars, où l'on fait je ne sais quelle cérémonie.

—Nous n'en aurons pas pour longtemps, dit Jeanne avec un sourire.

La pauvre fille voyait dans l'accident dont Rose-Thé venait d'être victime un moyen de trouver de suite un abri et peut être une amie.

Avec une bonne grâce charmante et une rapidité tenant du prodige, Jeanne trouva dans le logis de Rose-Thé les objets dont elle avait besoin pour son travail. A mesure que la blanchisseuse réparait le désordre des bonnets de la citoyenne Duplay, fille du menuisier chez qui logeait Robespierre, Jeanne attachait des rubans, chiffonnait des cocardes.

On entendait à la fois dans la petite chambre le bruit mat du fer heurtant la table et le son plus léger des ciseaux de Jeanne.

En même temps que les outils s'agitaient, les jeunes filles jasaient. Rose-Thé, jeune et jolie blonde aux cheveux frisottés, rebelles au peigne, et formant une couronne légère sous son bonnet, coiffant plutôt le chignon que le dessus de la tête, avait des yeux gris, rians et doux une taille ronde, la voix gaie comme celle d'un oiseau, la démarche alerte. Son caractère était aimable et bon. Jamais Rose-Thé n'avait nui à quelqu'un. La Duplay avait été l'amie de sa mère, c'est à ce souvenir qu'elle devait la pratique et la protection de Robespierre.

—Si vous voulez, dit Rose-Thé à Jeanne, nous irons ensemble reporter mon ouvrage. Vous verrez Robespierre. On assure qu'il est un grand homme ; tout ce que je sais, moi, c'est qu'il est joliment difficile à satisfaire. Jamais ses gilets ne sont assez blancs, et ses jabots assez finement plissés. C'est le plus coquet des membres du gouvernement. Pouvez-vous m'expliquer cette minutie dans les choses de la toilette, cet amour des couleurs tendres, des fleurs, de tout ce qui est gai, joli, brillant, et ce besoin de condamner à mort de pauvres gens coupables de ne pas, aimer ce gouvernement-ci ?

—Vous ne l'aimez donc pas, vous ? demanda Jeanne tout en nouant un ruban au bonnet de la fille du menuisier.

—Oh ! voyez vous, je suis patriote parce que la citoyenne Duplay m'a répété que c'était mon devoir, mais jamais je ne dénoncerai un aristocrate, jamais je n'aid-rai à emprisonner un grand seigneur.

—Vous avez bon cœur, dit Jeanne.

—Il me semble que vous ne l'avez pas mauvais non plus, répliqua Rose-Thé ! C'est très courageux ce que vous avez fait pour moi. Un seul mouvement de roue de la charrette et vous étiez morte . . . Vous ne me connaissez pas, cependant . . .

—Je remplissais mon devoir, dit Jeanne.

—Oh ! je ne crois pas que l'on soit obligé de risquer sa vie pour la salut d'autrui.

—Vous vous trompez, Rose-Thé, on le doit.

—Eh bien ! franchement, je n'en aurais pas le courage.

—Qu'en savez-vous ? demanda Jeanne. Vous êtes-vous jamais trouvée assez malheureuse, assez abandonnée pour souhaiter que Dieu vous permit de mourir en accomplissant une action louable ? Avez-vous assez souffert pour ne plus tenir à la vie ? D'ailleurs, dans les instants dont vous parlez, on ne s'appartient plus. Un souffle de générosité nous pousse, et nous cédon à un sublime instinct.

Rose-Thé parut songeuse.

—Personne ne m'a jamais parlé comme vous, dit-elle. Je n'éprouve pas tout ce que vous sentez, je ne saurais donc aussi bien le dire, mais il me semble que vous avez raison.

— Vos bonnets sont finis, dit Jeanne en se levant.

— Vous partez ? demanda Rose-Thé avec une sorte d'effroi !

— Mais, dit Jeanne, n'êtes-vous pas complètement remise ? La maladesse du charretier n'est-elle pas réparée d'une façon complète ?

— Sans doute, mais enfin, je ne puis avoir reçu de vous tant de preuves de bonté, d'obligeance, sans vous en remercier.

— Vous m'avez déjà remerciée, mon enfant.

— Alors vous êtes pressée de me quitter ?

— Moi ! personne ne m'attend.

— Votre mère ?

— Je suis orpheline.

— Vos parents, vos amis ?

— J'ai perdu les derniers êtres qui m'aimaient et dont jadis j'étais aimée.

— Et vous restez toute seule au monde ?

— Toute seule.

— Comment viviez vous, il y a quelques jours ?

— Je vous l'ai dit, j'étais lingère, mais la boutique a été vendue. Je vais chercher une place dans un magasin, j'entrerais volontiers dans une maison en qualité de servante.

— Ecoutez, dit Rose-Thé, je vous dois la vie, et je ne me consolerais jamais de ne pas faire quelque chose pour vous. Moi aussi, je suis orpheline. . . . Si, jusqu'au moment où vous aurez trouvé une situation convenable, vous voulez demeurer ici, nous nous associerons, et peut-être augmenterons-nous nos profits. Vous ajouterez les cocardes aux bonnets et des nœuds aux fichus.

Jeanne se leva et tendit les deux mains à la blanchisseuse.

— Est-ce sincère ce que vous me dites là ?

— Oui, répondit Rose-Thé, et je vous assure que vous me ferez grand plaisir en acceptant.

— Eh bien ! fit Jeanne, j'accepte. Jusqu'à ce que vous ayez trouvé pour moi une situation lucrative chez un des membres du comité de salut public, gardez moi. Je me dévouerai à vous, et je vous aimerai. . . . Que direz-vous à vos amis pour leur expliquer ma présence ?

Rose-Thé regarda Jeanne avec plus d'attention qu'elle n'avait fait jusque-là :

— Je répondrai de vous, dit-elle, et, s'il le faut, je vous conduirai chez la citoyenne Duplay en disant que vous êtes ma cousine et mon ouvrière.

Une heure plus tard, un petit lit était dressé pour Jeanne dans la chambre de repassage. Elle sortit avec son amie pour faire les provisions, remonta avec elle, échangea quelques mots avec des voisins, et passa le reste de la journée dans une tranquillité relative.

Elle possédait un asile ; une créature, jeune comme elle, semblait prête à l'aimer. Il lui deviendrait possible d'approcher les hommes du pouvoir.

— En ce moment elle ne pouvait rien désirer de plus.

Ce soir-là, Jeanne se coucha donc en remerciant Dieu avec affusion.

Partagée entre la crainte d'affliger Jeanne, et celle de se compromettre aux yeux des Duplay, la petite Rose-Thé se trouvait souvent embarrassée. Mais la générosité spontanée de son cœur l'emportait.

Elle comprenait que Jeanne lui tenait chaque jour des discours séditieux, et cependant elle se plaisait à les entendre. Jeanne lui parlait de choses que jamais personne ne lui avait dites. Jusqu'alors Rose-Thé avait vécu sans interroger sa conscience. Pour la première fois elle en écoutait la voix secrète.

Elle sortait avec Jeanne, la conduisait chez ses clients, et se forçait de la rendre populaire dans son quartier. Ce ne fut pas difficile. Si Jeanne avait trop de beauté et de distinction pour ne point exciter le soupçon et la jalousie, elle se montrait si douce avec les enfants, elle parlait d'eux si amicalement aux mère que l'on s'accoutuma vite à la cousine de Rose-Thé ! Il vint même un moment où Jeanne ne craignit plus de faire les courses de sa compagne. Son amie à qui elle dit avoir perdu sa carte de civisme lui en fit donner une parfaitement en règle, et il devint possible à Jeanne de rôder dans tous les quartiers avoisinant la prison. Elle eût même un jour la pensée d'aller voir une de ses anciennes pratiques, Mme Roucher, qui prenait chez elle sa lingerie avant que l'arrestation du comte de Civray l'eût obligée à vendre sa boutique. Elle savait que le

poète se trouvait en prison à St-Lazare, que le comte Henri était son compagnon de captivité, peut être, en causant avec Mme Roucher ou sa fille, apprendrait-elle quelque chose.

Elle faisait une belle soirée, et Jeanne se glissa dans les rues comme une ombre.

Elle venait d'entrer dans la rue des Noyers, quand elle vit sortir de la maison de Mme Roucher deux femmes dont la tournure la frappa, bien qu'elles fussent enveloppées dans des mantes cachant à la fois leur taille et leur visage.

Un soupçon traversa l'esprit de la jeune fille ; elle le repoussa tant l'idée qui venait de l'assaillir lui parut étrange et impossible.

Jeanne monta l'escalier de Mme Roucher.

Celle-ci avait toujours fait grand cas de Jeanne. Ignorant quelle cause l'avait déçelée à fermer sa boutique de lingère, elle crut que la tempête révolutionnaire avait perdu la clientèle des *Trois Grâces* et causé la ruine de la jolie marchande.

Eulalie manifesta surtout une grande joie, en revoyant Jeanne. Depuis qu'elle connaissait cette jeune fille, elle appréciait en elle des qualités de cœur et d'esprit que l'on trouve rarement réunies. Il ne lui avait pas fallu de fréquentes stations au magasin des *Trois Grâces*, pour s'apercevoir que l'instruction et l'éducation de la lingère se trouvaient bien au-dessus de sa condition présente. Le nuage de tristesse qui donnait un charme pénétrant au visage de la jeune fille, contribua à lui attirer la sympathie de Mlle Roucher. Elle devina une souffrance persistante dans le cœur de Jeanne, et, quand elle entendit un jour Réséda et les autres demoiselles de magasin parler des fiançailles possibles de la lingère, elle comprit que, si le mariage de Jeanne avec l'ébéniste Germain s'accomplissait, c'en serait fait des dernières espérances de cette enfant dont la pâleur trahissait les regrets.

Plus d'une fois, d'ailleurs, elle avait rencontré Jeanne à l'église, elle la savait pieuse ; et, par ce temps d'orage, où la vertu poursuivie se cachait devant le crime audacieux, les âmes qui fraternissaient dans la foi se reconnaissaient vite et s'aimaient.

— Comment, c'est vous, Jeanne ! s'écria Eulalie, je vous croyais loin de Paris, pis que cela même, peut être incarcérée. Lorsque je me suis présentée au magasin des *Trois Grâces* j'y ai trouvé Réséda, petite personne assez suffisante qui, d'un air pincé, m'a répondu qu'elle manquait absolument de vos nouvelles.

— En effet, répondit Jeanne, qui poussa un soupir de soulagement, en voyant que Mlle Roucher ignorait comment elle était partie de son magasin, chassée en quelque sorte par la vindicte publique, j'ai cédé ma boutique, mais je travaille toujours, et je viens vous demander de me conserver votre clientèle. . . . Je partage mon logement avec une jeune blanchisseuse qui fréquente bien un peu les puissants du jour, et vous savez, mademoiselle, ce que sont les puissants ; mais elle est bonne fille, j' lui ai rendu un faible service dont elle me garde une profonde reconnaissance, et près d'elle, je me trouve en sûreté.

Jeanne ajouta d'une voix moins assurée :

— Et votre père, mademoiselle ? . . .

— Mon père conserve le calme qui fait le fond de son caractère. Comme il est innocent, il ne peut croire qu'on le condamnera. Nous lui avons envoyé Emile qui se fait chérir de tous les prisonniers. Quant à moi, j'écris de longues lettres à mon père, je lui expédie les traductions qu'il m'encourage à faire. Souvent je lui sers d'intermédiaire, afin de rendre des services à ses compagnons d'infortunes. Nous avons malheureusement perdu le meilleur de nos complices : Sainville qui, sous le nom d'Hannibal, tenait un cabaret fréquenté par le gardien et les guichetiers de la prison Saint-Lazare Naudot, par bonté, ses camarades par intérêt, se prêtaient à mes échanges de lettres. La suspicion vient de l'atteindre, au moment même où s'accroissent les rigueurs du Comité du salut public. Cependant je suis assez favorisée par le sort : ma correspondance avec mon père demeure régulière. Je procure aux peintres, qui sont ses amis, des crayons et des toiles. Robert, Restout, Leroy, travaillent dans le couloir de St-Lazare comme ils faisaient dans leurs ateliers. . . . Mais quelle différence dans les scènes qu'ils représentent ! Avec une grâce charmante ils s'adonnent à faire le portrait de leurs compagnons. Plus d'une fois le dessin commencé est resté inachevé ; on prononce le nom du modèle, une charrette attend en bas, il part pour la Conciergerie, et on ne le revoit plus.

— Oh ! cela est horrible, mademoiselle ! . . . Dites-moi, poursuit Jeanne dont la voix faiblit encore davantage, je fournissais jadis toute la lingerie de Mme de Loizerolles. . . . Elle aussi. . . .

—Mme de Loizerolles, son mari, son fils, ont été arrêtés ensemble. . . . Nous connaissons cette famille depuis longtemps. Les goûts littéraires du lieutenant du baillage, et de son fils François, les rapprochaient de mon père. Quelles charmantes soirées nous avons passées ici, tandis qu'André Chénier nous lisait ses vers. . . . Les Loizerolles, me dit mon père, ont trouvé beaucoup d'amis à St-Lazare : Mme de Bruisant, Mlle de Coigny, le comte de Civray. . . .

Le cœur de Jeanne se mit à battre avec violence, mais elle le contint à deux mains, et garda le courage de ne pas lever les yeux.

—Tandis que mon père, François, André Chénier font des vers, que chaque gentilhomme s'efforce d'oublier le lieu qu'il habite et le destin qui le menace, M. de Civray s'enfonce, paraît-il, dans une tristesse croissante. Ce n'est point la peur de la mort qui le bouleverse, car il paraît au contraire que chaque jour, à l'heure de l'appel des prisonniers, il s'élançait vers l'homme chargé de lire la liste fatale, et ne s'éloigne qu'après avoir entendu prononcer le dernier nom. On dirait qu'il éprouve une déception en ne s'entendant pas nommer. Il fuit plutôt qu'il ne recherche ses compagnons d'infortune ; le seul dont il aime la compagnie est un prêtre vieilli dans le sacerdoce. . . . Mon père semble regretter beaucoup de ne pas connaître davantage M. de Civray, il se sentait pour lui une véritable sympathie.

Jeanne garda le silence, elle se sentait étouffer. Henri vivait. Il regrettait de vivre, et appelait la mort comme une délivrance, mais il vivait ! Rien n'était perdu, tant qu'il resterait à la malheureuse fille l'espoir de le délivrer.

Elle resta quelque temps avec Eulalie, se fit remettre différents objets, et elle se leva pour partir quand la porte du salon dans lequel Jeanne se trouvait avec Mlle Roucher ouvrit subitement, et Mme de Civray entra.

Le bruit de la porte avait fait retourner les deux jeunes filles, qui se trouvaient en pleine lumière, tandis que Mme de Civray et sa nièce restaient dans l'ombre.

La comtesse laissa échapper un cri d'épouvante :

—Vous ici ! malheureuse ! fit elle en s'avancant vers Jeanne, vous ici ? Y a-t-il encore de l'argent à gagner et des émigrés à vendre. Mademoiselle, poursuivit la comtesse, en s'adressant cette fois à Eulalie, j'ai traité cette créature comme ma fille, en récompense de mes bienfaits elle a détruit l'avenir et le bonheur de ma famille. . . . Je l'ai aimée jadis presque autant que je chéris Cécile, cette misérable a vendu le secret de la retraite de mon fils.

Eulalie se recula instinctivement. . . .

—Ne croyez pas cela, mademoiselle ! dit Jeanne en joignant les mains, ne le croyez pas ! Des circonstances terribles, fatales, m'accusent ; la vérité sera connue un jour. . . . Madame la comtesse, vous ne serez convaincue de mon innocence que le jour où je mourrai pour sauver monsieur Henri. Eh bien ! s'il vous faut cette preuve, vous l'aurez. . . . Vous l'aurez, je vous le jure ! . . .

Elle resta un moment les mains tendues vers Mme de Civray, mais la comtesse se recula contre la muraille. Cécile aurait voulu pouvoir interroger Jeanne ; elle se sentait portée à la croire innocente, mais la passion maternelle de Mme de Civray l'aveuglait assez à cette heure pour que toute tentative d'explication devint inutile.

Les yeux de Jeanne se tournèrent vers mademoiselle Roucher. Eulalie lut dans ce regard une incommensurable douleur, elle n'y trouva la trace d'aucune faute.

—Me chaissez-vous aussi, mademoiselle ? demanda Jeanne à la fille de Roucher.

—Lorsque tant d'innocents montent chaque jour sur l'échafaud, répondit Eulalie, qui oserait affirmer la culpabilité de quelqu'un ? . . .

—Mademoiselle, dit la comtesse de Civray il ne nous reste plus qu'à vous remercier de votre hospitalité, et à quitter ce toit où nous fûmes aimées, protégées ; notre secret ne vous appartient plus ; demain vous seriez compromise, et nous nous verrions arrêtés. . . . À l'heure où cette créature a franchi votre seuil, nous sommes condamnées à ne jamais vous revoir. Tant qu'Henri vivra, j'espère son salut et je me croirai obligée de me garder à lui. . . .

—Insultez-moi, foulez moi aux pieds, dit Jeanne qui se releva superbe d'indignation et rayonnante d'innocence. Moi aussi, je dois vivre, lutter et vaincre. Un jour, un jour qui est proche, madame la comtesse, vous serez à mes pieds comme tout à l'heure j'étais aux vôtres. Vous me supplierez de reprenre près de vous la place qui m'est ravie, vous offrirez davantage encore, et je refuserai tout ! Tout, entendez-vous ! À mon tour, je

me montrai implacable. De cette Jeanne qui se fut fait tuer à votre service, vous avez broyé le cœur sans pitié, sans remords. . . . Cette fois, vous avez oublié votre devoir de chrétienne. Je tâcherai, moi, de me souvenir du mien. Voulez vous connaître à cette heure pourquoi vous n'avez rien à craindre, et pourquoi je n'ai pas trahi votre fils ? Je vais vous le dire, car il faut bien que mon cœur crie avant de se briser. . . . Le comte de Civray a souhaité faire de moi sa femme, nous avons grandi ensemble et son amitié fraternelle se changea vite en un sentiment plus tendre. Le jour où vous le comprîtes, Mlle Cécile était là, et vous lui destiniez la place que j'avais conquise. . . . Alors vous me renvoyâtes de Civray. . . . renvoi adouci, pensiez-vous, par vos bienfaits. . . . Hélas ! vous vous êtes grandement trompée. . . . Ce ne fut pas votre volonté qui m'éloigna du château, mais ma conscience. . . . J'aurais pu entamer avec vous une lutte dont infailliblement je serais sortie victorieuse, et je ne l'entrepris pas. . . . Je masquai mon visage, j'éteignis le son de ma voix, je calmai les battements de mon cœur, et, quand votre fils me supplia de lui révéler ma pensée, de lui dire si ses vœux me trouvaient indifférente, je jouai une horrible comédie, je feignis une froideur mensongère, et me condamnai à un long martyre, je quittai Civray après lui avoir dit : — Je ne vous aime pas ! — Je mentais, madame, je mentais ! J'aurais consenti à rester au château en qualité de servante pour le voir encore. Je partis pour Paris et son souvenir me suivit dans mon exil ; cinq ans entiers se sont écoulés depuis que mes yeux, voilés de pleurs, virent disparaître les tourelles de Civray, et cette douleur persiste, elle me poursuit, elle me dévore. . . . Rappelez vous, rappelez vous mon trouble, lorsqu'à Paris vous êtes venue me prier de cacher M. Henri dans ma pauvre maison. . . . Ses sentiments trop longtemps refoulés menaçaient de s'éveiller avec une ardeur nouvelle, et je ne voulais pas, je ne pouvais pas accueillir à cette heure l'hommage que j'avais jadis repoussé. Ah ! madame ! en me soupçonnant d'avoir trahi le comte, vous n'avez fait autant de mal que j'avais tenté en le repoussant de vous prouver de reconnaissance. . . . Et ce n'est pas tout ! Non, madame, ce n'est pas tout. . . . Vous aviez voulu dans l'intérêt de votre fils le rapprocher de celle qui fut sa sœur d'adoption ; l'épreuve fut trop forte pour son cœur, les souvenirs du passé se réveillèrent. Menacé de tous côtés par la mort, il me supplia de devenir sa femme, et je refusai encore. . . . Je refusai ! Et, en acceptant son offre, si j'avais eu soif de vengeance comme vous le supposez, je triomphais dans mon orgueil et ma tendresse. . . . Mon devoir parla cette fois encore plus haut que la tentation. . . . Mais, madame, l'épreuve fut presque au-dessus de mes forces. . . . Et c'est à l'heure où je me sacrifiais, à l'heure où le comte Henri m'offrait son nom, sa fortune, que je l'aurais vendu pour cinq cents livres ! Allons donc ! est-ce possible ? Si vous doutez, interrogez votre fils. . . . Je sais bien qu'on a jeté quelques pièces d'or sur ma table, qu'on a produit une lettre dans laquelle ma signature se trouvait habilement contrefaite. . . . Qu'est-ce que cela, je vous prie, quand je pouvais d'un mot toucher au but de mon rêve. . . . Votre fils a cru que je l'avais trahi parce qu'il s'est vu repoussé mais qu'au prix de tout ce que je possède, de ma vie même, je pénètre dans sa prison, que je lui crie la vérité que le désespoir vient d'arracher du fond de mes entrailles, et vous verrez si un seul jour, une seule heure, il me soupçonne encore. . . . Le comte de Civray, dédaigné, a pu me soupçonner ; le comte Henri, certain de ma parole, me tendrait encore un anneau de mariage.

Jeanne n'attendit point l'effet produit par ses paroles ; elle redoutait trop que sa présence chassât Mme de Civray de l'hospitalière demeure de la femme de Roucher. Sa main convulsive pressa les doigts tremblants d'Eulalie, puis elle s'élança hors de la chambre.

— Mon Dieu ! s'écria la comtesse en soulevant le corps de Cécile, cette enfant vient de s'évanouir.

En effet, Cécile ne doutait plus, elle ; une terrible lumière s'était faite dans son esprit ; les paroles de Jeanne l'avaient convaincue ; mais en même temps elle acquérait une terrible certitude : son cousin ne l'aimait pas, il ne l'avait jamais aimée. Les projets de madame de Civray ne recevaient point d'accomplissement, même si le comte échappait à l'échafaud, et ses rêves de dix huit ans venaient de s'effeuiller sous un vent d'orage.

Madame de Civray se mit à sangloter près de Cécile.

— Je t'en prie, lui disait elle, reviens à toi ! ouvre les yeux ; tout ce qui aujourd'hui nous attriste, s'aplanira dans l'avenir.

Mais tout en couvrant de baisers le front de sa nièce, Mme de Civray ne pouvait s'empêcher de tressaillir en se rappelant les paroles de Jeanne. Car, cette pauvre fille disait

vrai : quand elle souffrait le martyre, en l'accusant d'un crime ; à l'heure où elle se dévouait, un odieux soupçon venait la flétrir.

Comment réparer maintenant un passé douloureux ? Que dire ? qu'entreprendre ! Mme de Civray aurait voulu avoir Jeanne près d'elle ; lui parler longuement cœur à cœur ; la remercier de la force qu'elle avait montrée, la supplier de garder le même courage, lui répéter qu'elle lui rendait à la fois sa confiance et sa tendresse. La pauvre femme eut pleuré dans les bras de celle qu'elle avait tant aimée, et ces baisers lui eussent fait du bien. Mais Jeanne était partie. Quand reviendrait-elle ? Mme de Civray la reverrait-elle même jamais ?

Lorsque Cécile, un peu remise de son émotion et honteuse de son trouble, se fut retirée dans sa chambre, la comtesse de Civray demanda à Eulalie :

— Jeanne ne vous a-t-elle point laissé son adresse ?

— Pardon, madame, la voici ; elle habite avec une jeune blanchisseuse, rue de la Loi ; voyez ce que Jeanne Raimbaud a écrit.

— Dieu merci, fit Mme de Civray, je pourrai la revoir.

Elle cacha l'adresse dans sa robe et entra dans la chambre de Cécile, qu'un violent accès de fièvre venait de saisir.

Pendant ce temps, Jeanne regagnait la rue de la Loi.

Une rougeur ardente colora ses joues ; son pouls battait avec force. Elle monta l'escalier en courant, et tomba sur un siège avant d'avoir la force de prononcer une parole.

— Comme tu as couru ! lui dit Rose-Thé.

— Oui, répondit Jeanne, j'ai couru.

— Quelqu'un t'a-t-il effrayée, que tu me sembles si émue !

— Non, dit Jeanne, le désir de rentrer me poussait, voilà tout.

— Aurais-tu donc flairé une bonne nouvelle ?

— Une bonne nouvelle pour moi ?

— Pourquoi pas ? J'ai la mémoire fidèle, ma bonne Jeanne, et je comprends qu'il faut aimer ses amis pour eux, et non pour soi. Nous gagnons ici le nécessaire, cela est vrai, mais plus la République monte, plus les affaires baissent. A force de devenir purs, les citoyens deviennent malpropres. Ses tricoteuses ne s'occupent guère d'avoir des cornettes soignées, et sous les carmagoles on ne voit pas souvent de linge blanc. Il y a des hauts et des bas dans le métier ; si l'on savait où cela s'arrêtera, ce ne serait rien. Mais on parle de couper cent mille têtes. . . . Plus tard on décimera toute la France, qui sait ! Avec la guillotine, en permanence on fait du chemin. Je me tirerai toujours d'affaire, grâce à Eléonore Duplay ; mais toi, ma petite Jeanne, tu pourrais bien ne plus avoir de nœuds de rubans à faire.

— Je le sais, dit Jeanne.

— Le jour où je manquai d'être écrasée rue Honoré, tu me témoignas le désir d'entrer en qualité d'officiouse dans une bonne maison. . . .

— Eh bien :

— Eh bien ! je t'ai trouvé une place. . . . J'ai reporté tantôt les gilets de Maximilien Robespierre, tandis que tu te rendais rue des Noyers. L'incorruptible n'y était pas, mais quelqu'un l'attendait avec Eléonore. . . . Ce personnage parlait de sa femme, de ses enfants, se plaignait de n'avoir plus d'officiouse, et pria la citoyenne de lui en trouver une.

Je me suis alors avancée.

— Citoyen, ai-je dit, j'ai ton affaire : une fille de vingt trois, active, adroite, qui saura soigner les enfants et habiller ta femme. Je ne crois pas qu'elle se montre exigeante pour la question d'argent. Quant à sa moralité, j'en réponds.

Le citoyen partit d'un grand éclat de rire :

— La caution de Rose-Thé, fit-il.

— Certes, repris-je, et elle vaut mieux que bien d'autres. J'ai figuré dans les fêtes de la Pudeur, et ma réputation est incorruptible comme celle de Robespierre. Au surplus, si mon amie ne te convient pas, c'est un cadeau que je ferai à quelqu'autre de mes pratiques.

— Au contraire, répondit-il, envoie-la-moi ce soir si tu peux." Et voilà pourquoi je t'ai dit : Tu as une bonne place.

— Et c'est ? demanda Jeanne anxieuse.

Rose-Thé lui tendit un petit papier sur lequel se trouvait une adresse.

- Là ! fit Jeanne. C'est là que tu m'envoies ?
 — As tu peur ? demanda Rose-Thé en regardant sa compagne.
 — Jeanne se jeta dans les bras de Rose-Thé :
 — Je t'ai sauvé la vie, dit elle, nous sommes quittes.
 — Non pas ! Je garde le droit de me montrer reconnaissante.
 — Faut il m'y rendre tout de suite dans cette maison ?
 — Avant ce soir, du moins.

— Je vais préparer mon paquet, dit Jeanne.

Jeanne plaça précipitamment le peu de linge et d'effets qu'elle possédait, car elle avait fui sa boutique y abandonnant la plus grande partie de son trousseau.

Quand tout fut prêt, elle s'assit sur une chaise, resta un moment silencieuse, puis elle serra Rose-Thé dans ses bras.

— Si nous ne devons pas nous revoir, lui dit-elle, je prie Dieu qu'il vous fasse heureuse. Dans tous les cas, croyez le, vous m'avez rendu le plus grand service qu'une pauvre créature, comme moi, pouvait recevoir en ce monde.

Elle prit son paquet à la main, descendit lentement l'escalier, et se dirigea vers l'adresse indiquée.

Le lendemain, dans la journée, une femme au visage pâle, trahissant une distinction parfaite, se présenta chez la petite blanchisseuse de la rue de la Loi et demanda la citoyenne Jeanne Raimbaud.

— Elle n'est plus ici, répondit Rose-Thé avec un sourire, Jeanne est maintenant officieuse chez le citoyen Fouquier-Tinville.

— Fouquier-Tinville ! répéta la femme en noir avec épouvante.

— Lui dirais-je que vous êtes venue la demander ? Vous plairait-il de m'apprendre votre nom, citoyenne.

— Rien ! rien ! Ne lui dites rien ! fit la dame en deuil.

Elle rabattit sur son visage le capuchon de sa mante, et descendit les escaliers en trébuchant.

— Mon fils est perdu ! murmura-t-elle, perdu par ma faute !

XI

L'OFFICIEUSE

Jeanne ne se dissimulait aucune des difficultés qu'elle allait rencontrer, afin de remplir convenablement l'emploi qu'elle acceptait. Sacrifier sa vie n'eut rien été en comparaison de la torture journalière à laquelle la pauvre fille allait être en proie. Il lui faudrait mentir à toute heure, masquer son visage, vivre au milieu d'hommes de sang, dont un mot, une signature, pouvaient envoyer le comte de Civray à l'échafaud. Réussirait-elle dans son projet, apprendrait-elle chez l'Accusateur public assez de secrets pour arriver à son but, ne se créait-elle point une illusion généreuse, Jeanne se demandait tout cela en se dirigeant vers la demeure de Fouquier-Tinville.

L'Accusateur public se trouvait au tribunal à l'heure où Jeanne y entra.

L'officieuse chargée de la cuisine fit entrer Jeanne dans une pièce richement décorée, où toutes les élégances du dix-huitième siècle se trouvaient réunies. La citoyenne Fouquier-Tinville, vêtue de blanc, coiffée d'un bonnet de dentelle orné d'une cocarde tricolore, enseignait à un de ses enfants une sorte de cathéchisme révolutionnaire. Elle était encore belle, et rien ne semblait plus effrayant que d'entendre sortir de cette bouche fraîche les plus terribles principes qu'elle s'efforçait d'enseigner à ses fils.

Le regard vif de la citoyenne Fouquier-Tinville inspecta rapidement toute la personne de Jeanne. Peut-être la trouva-t-elle un peu jeune et un peu trop jolie, mais la gravité du visage de la jeune fille corrigeait ce défaut.

— Ecoutez, lui dit Mme Fouquier, mon ancienne officieuse s'appelait Véronique, cela me dérangerait d'apprendre un autre nom, vous convient-il d'hériter de celui-là ?

— Parfaitement, citoyenne, reprit Jeanne.

Que savez-vous faire ? Rose-Thé, qui vous a recommandé, a grandement loué votre mérite.

— Il faudra peut-être en rabattre, citoyenne, mais vous serez contente de mon adresse. J'ai servi dans des maisons riches, je sais coudre, coiffer, je passe pour une lingère passable, et je ferai vos toilettes au besoin.

— Combien voulez-vous gagner ?

— Ce que gagnait Véronique.

— Fort bien, dit la citoyenne Fouquier-Tinville ; je reçois ce soir, vous trouverez une robe blanche dans un cabinet de toilette. Attachez-y des nœuds rouges. Vous me coifferez ensuite.

Jeanne salua et sortit. L'épreuve n'avait pas été aussi difficile qu'elle l'aurait pu craindre ; avec une rapidité de coup d'œil qui était une des qualités de cet esprit droit et sagace, Jeanne se rendit compte de la disposition des pièces composant l'appartement.

Le grand salon de réception communiquait avec la pièce servant de bureau à l'Accusateur public, et le cabinet. Une tenture dissimulait une porte qu'il devenait aisé d'entrouvrir sans crainte d'être vu, si l'on voulait écouter ce qui se disait dans le cabinet du magistrat.

Cette pièce renfermait une bibliothèque assez riche, occupant un des panneaux ; le second étage garni d'un immense cartonier d'acajou, dont les vingt-quatre tiroirs portaient des lettres rouges d'une dimensions énorme. Dans ces cartons s'entassaient les dossiers des prisonniers que devait examiner le sinistre fonctionnaire de la République. Non loin d'un bureau sacramentel réservé à Fouquier, il s'en trouvait un plus petit devant lequel travaillait un secrétaire.

Celui-ci s'appelait Marius. Il arrivait avec le jour, et ne sortait jamais avant dix heures du soir. Pendant quinze heures, il restait courbé sous sa triste besogne, dépouillant des correspondances, des dossiers, expédiant des lettres, dressant des listes de condamnés.

Jeanne l'aperçut au moment, où, feignant de se tromper, elle ouvrit rapidement la porte du cabinet de travail. Leurs regards se croisèrent.

Marius Siccard avait vingt-cinq ans, une haute taille, des membres musculeux. Ses cheveux foisonnaient et frisaient sur un front dénonçant de l'intelligence, tandis que le développement du bas du visage trahissait une obstination contre laquelle devaient disparaître tous les obstacles. Des regards ardents luisaient sous des sourcils sombres. La bouche épaisse, rouge et sensuelle était grande ; le nez fin et droit corrigeait une partie de ce que ce visage trahissait de violence.

Marius posa la plume sur son bureau, et regarda Jeanne obstinément.

Celle-ci passa tranquille, froide, et sortit par le grand salon.

— Voilà une officieuse qui me semble inquiétante, murmura Marius.

Il se replongea dans son travail, tandis que Jeanne rassemblait les rubans et les dentelles devant servir à l'ornementation de la robe de la citoyenne Fouquier. Au bout de deux heures, cette toilette était un chef-d'œuvre.

— En vérité, Véronique, dit la citoyenne Fouquier-Tinville, Rose-Thé ne m'avait point exagéré vos mérites. Si vous coiffez avec goût, et si vous m'habiliez de même, je ne pourrai en toute justice, vous donner le même prix qu'à la sotte fille que vous remplacez. Je doublerai la somme.

— La citoyenne a le temps de songer à ce détail, dit Jeanne, en dénouant les cheveux de sa maîtresse.

Elle les frisa, les étagea en boucles savantes, les couvrit d'un bonnet de dentelle de la forme de ceux que l'histoire prête à Charlotte Corday, et quand la femme de l'accusateur public se trouva prête, elle ne put retenir un sourire de contentement.

— Voilà qui est parfait ! dit-elle.

Quant à Jeanne, elle ne put s'empêcher de frissonner. Ces rubans rouges sur cette robe blanche, lui faisaient l'effet de taches de sang.

Jeanne ne tarda point à prendre dans toute la maison une sorte d'influence à laquelle chacun céda sans le savoir.

Minerve, la lourde cuisinière de Fouquier-Tinville, avait été jusqu'alors chargée de nettoyer le bureau de son maître. Elle s'acquittait peu ou mal de ce soin, dérangeait les papiers, ou, si on l'avait grondée pour ce fait, elle cessait de promener le plumeau sur les tables. Jeanne lui vint en aide un matin, et Minerve prit l'habitude de céder à Jeanne cette partie de sa tâche. D'abord celle-ci agit avec une grande circonspection. Elle par-

courut des yeux les feuilles éparses, les lettres commencées, les listes à demi complètes. Quiconque à cette heure matinale, l'aurait surprise dans le bureau de Fouquier-Tinville, eut sans doute été surpris de la voir prendre des notes rapides. Le soir, à son tour, Jeanne écrivait. Tantôt elle revenait par un billet laconique une famille devenue suspecte, de chercher un nouveau gîte : tantôt elle indiquait dans quel prison se trouvaient un père, une sœur, une mère. Elle confiait ces lettres à des commissionnaires qu'elle avait l'art de découvrir, et joignait une pièce d'argent à sa lettre.

Jamais aucun de ceux qu'elle savait de la sorte ne se douta de qui lui venait un avertissement salutaire. Sa conscience et Dieu lui suffisaient.

Le cabinet de la citoyenne Fouquier était devenu l'atelier de Jeanne, elle y passait une partie de ses journées. L'oreille au guet, elle connaissait chaque bruit de la maison. Quand elle se croyait certaine de ne point être dérangée, elle quittait sa place, se rapprochait de la porte, et s'efforçait d'entendre ce qui se disait dans le cabinet de l'Accusateur public.

Un matin il lui sembla vaguement reconnaître la voix de l'interlocuteur de Fouquier-Tinville. Celui-ci parlait haut, d'un accent méprisant et courroucé ; le second personnage répondait humblement. On devinait, en l'écoutant, qu'il courbait l'échine et se faisait petit devant le terrible fonctionnaire.

— Pourquoi m'avez-vous demandé une place d'Observateur de l'Esprit public, si vous ne savez la remplir. Je vous ai enlôlé parce que vous avez promis de remettre entre les mains de la justice du peuple deux femmes, deux ci devant, dont la fortune pourrait aider au soulagement de familles patriotes tombées dans la misère. Sans cela, avions-nous besoin de vous ? Votre titre vous protège jusqu'à cette heure ; mais souvenez-vous-en, si, d'ici à trois jours, vous ne nous avez pas livré un certain nombre d'ennemis de la nation, je me souviendrai que vous avez été au service des ci-devant Civray, et je vous enverrai rejoindre à la prison Lazare l'héritier de cette famille.

— Citoyen, répondit l'homme que Fouquier menaçait. j'ai tout lieu de croire que la mère et la cousine du prisonnier, dont vous parlez, habitent la rue des Noyers ; par deux fois je les ai rencontrées dans ce quartier. Le matin du jour où le peuple, suspectant Hannibal, brisa les volets de son cabaret, je venais de reconnaître ces deux femmes dans les pauvres servantes du marchand de vin. Le tapage des patriotes les effraya, elles se sauvèrent, et depuis.

— Depuis, tu n'as rien trouvé.

— Paris est si grand.

— Je t'ai donné trois jours, ajouta Fouquier-Tinville.

— Je vous répons, d'ici là, d'avoir fourni des preuves de mon zèle. Je suis sur la piste d'un prêtre, logé dans les combles d'une maison que je soupçonne de servir d'asile à des fanatiques venant pour y assister à la messe. Si d'un seul coup je faisais arrêter le curé et ses fidèles, cette capture-là vaudrait bien celle de deux femmes.

— Sans nul doute.

— Me vaudrait elle de l'avancement ?

— Un avancement immédiat.

— Citoyen, je vais le mériter.

Jeanne, avec des précautions infinies, réussit à entrebâiller la porte, et au moment où l'Observateur de l'Esprit public allait sortir, elle aperçut son visage.

— Robert ! murmura-t-elle, je m'en doutais.

La porte fut refermée, et Jeanne regagna sa place en chancelant.

— Ainsi, dit-elle, je le trouverai sans fin sur ma route, poursuivait de sa haine celles que je m'efforce de sauvegarder, celui dont j'ai entrepris de racheter la vie, même au prix de la mienne. Mme de Civray n'est plus en sûreté dans la maison de sa nouvelle amie ; elle en doit sortir au plus vite, aujourd'hui, avant ce soir s'il est possible. Mais Robert, qui soupçonne déjà la présence de la mère d'Henri dans la rue des Noyers, va surveiller tout le quartier ; s'il m'y rencontre par hasard, je suis perdue. Il me suivra, me dénoncera, et le but que je poursuis ne sera jamais atteint. Il faut les prévenir, cependant, comment m'y prendre ?

Jeanne réfléchit un moment, puis son visage s'éclaira.

— Rose ! me servira d'intermédiaire, dit-elle ; Rose-Thé n'est pas suspecte, elle est bonne fille, et le culte qu'elle professe pour la République ne la pousserait jamais à dénoncer des femmes. Pourvu que je puisse la rejoindre.

L'officieuse de la citoyenne Fouquier-Tinville se mit à fourrager dans les rubans, les linons et les tulles renfermés dans les tiroirs d'un chiffonnier, puis prenant un amas de fichus et de bonnets légèrement défrachis :

— Il me semble, dit-elle, que tout ceci aurait grand besoin des soins de la blanchisseuse. Si la citoyenne le permet, je lui porterai ce petit paquet ; en revenant je passerai chez la fleuriste, afin de commander des bouquets pour ce soir.

— Vous pensez à tout, Véronique. Tenez, prenez ce bijou, et faites-moi le plaisir de le garder....

La jeune fille le regarda, et laissa échapper un cri.

C'était une toute petite guillotine en or, qu'à cette époque il était à la mode de porter en guise de médaillon. On la glissait dans un ruban rouge qui, lié autour du cou, imitait la ligne sanglante du couperet.....

— Merci, dit Jeanne, je m'en parerai ce soir.

— Je serais bien aise en même temps de te voir quitter cette robe sombre.... Rien n'attriste une maison comme les vêtements de deuil des serviteurs.

— J'ai perdu mes parents.... balbutia Jeanne.

— A ce compte, dit la citoyenne Fouquier avec un sourire, tout Paris serait en deuil, et cependant, tandis que mon mari et ses amis protègent la République contre ceux qui la veulent abattre, et suppriment les ennemis de la révolution, les femmes vraiment patriotes respirent d'autant plus que la nation triomphe et que l'on supprime ceux qui s'élevaient contre elle.

— Je ne possède pas d'autres robes, reprit Jeanne.

— Qu'à cela ne tienne, je te fais cadeau de ma robe bleue.

Jeanne remercia, salua et sortit. Sans doute elle souffrirait de quitter le deuil qu'elle portait depuis le jour où elle s'éloigna de Civray, mais il s'agissait d'accomplir un nouveau sacrifice, et elle se trouvait prête. Pour le moment il suffisait qu'elle jetât une mante sur ses épaules. Elle trouva Rose-Thé très songeuse.

— Qu'as-tu ? demanda Jeanne à la jeune blonde.

— Je me trouve malheureuse aujour d'hui, parce que l'ambition m'est venue.

— Il n'y a point de mal à cela.

— Sans doute, si on peut la satisfaire ; mais voilà, je ne peux pas.

— Qui s'y oppose ?....

— Le manque d'argent.

— En faut-il beaucoup.

— Bien plus que je n'en ai du moins.

— Tu en gagnes cependant beaucoup.

— Oui, mais j'achète beaucoup trop de colifichets.

— Cela ne m'apprend pas ce que tu souhaites ?.....

— Descendre cinq étages, et m'installer dans la boutique du rez-de-chaussée

— Combien faudrait-il pour cela ?

— Vingt-cinq mille francs en assignats.

— Cela ne ferait pas beaucoup de louis.

— C'est égal ! je ne les trouverai jamais.

— Emprunte-les.....

— A qui ?....

— A tes amis.....

— Elles font comme moi, elles dépensent tout.

— A tes clientes....

— Elles me croiraient gênée, je les perdrais.

Jeanne prit les mains de Rose-Thé.

— Ecoute-moi, lui dit elle, je te procurerai ce qu'il te faut à la condition que tu prendras deux ouvrières que je t'indiquerai....

— Habiles ?.....

— Non, tu leur apprendras ton état. Je réponds seulement de leur bonne volonté.

— Jeanne, dit la jeune fille, réponds-moi franchement ; qui sont ces femmes ?.....

L'officieuse de la citoyenne Fouquier-Tinville pâlit subitement.

— Si tu m'interroges, fit-elle, je n'ai plus rien à dire, rien : Je n'ai point demandé ton nom à l'heure où tu faillis être écrasée.

Rose-Thé secoua la tête.

— Jeanne ! Jeanne ! dit-elle, plus d'une fois il m'est venu à la pensée, en te regardant, et en t'écoutant, que tu n'étais point ce que tu paraissais être. Toutes tes habitudes sont d'une grande dame Et cependant tu sais travailler Tu parles trop bien pour être une fille du peuple.

— Tu te trompes, Rose-Thé, fit Jeanne, oui, sous ce rapport, tu te trompes Mon père était valet de chambre, ma mère une pauvre fille qu'il avait épousée pour sa beauté. Je suis vraiment ta sœur par ma naissance ; et si j'en ai appris plus que toi, c'est que ceux qui m'élevèrent crurent faire mon bonheur en m'instruisant

— Oh ! je ne te suspecte pas ! dit la blanchisseuse.

— Et quand ce serait ! Est-ce qu'aujourd'hui les fils ne sont pas tenus de dénoncer leur père, les femmes de délivrer les secrets de leur mari. Va ! le danger est à chaque pas si près de nous, que je comprends qu'on demande de quel côté il souffle.

— Alors, dit Rose-Thé, nous nous associons pour les bénéfices, et je prendrai les deux femmes que tu me recommandes.

— Elles t'apporteront un billet sur lequel sera écrit : " Nous sommes celles que vous attendez."

— Si l'on m'interroge sur leur compte.

— L'une est la veuve, l'autre est la nièce d'un ébéniste nommé Germain.

— Voilà qui suffit, dit Rose-Thé.

Jeanne revint en courant chez elle.

Un grand point était gagné ; elle avait un asile pour Mme de Civray et pour Cécile. Il ne lui restait plus qu'à prévenir la famille Roucher. Mais Jeanne cette fois n'aurait pu recourir à un commissionnaire . . . Ce qu'elle avait à dire était trop grave. Il fallait qu'elle vit Mme Roucher et Eulalie . . .

Ce soir là on donnait un grand dîner chez Fouquier Tinville, et tandis que les maîtres seraient à table, Jeanne pensa qu'il lui serait possible de s'esquiver.

En effet, sans rejoindre à l'office les autres officieux, elle quitta la demeure de l'Accusateur public et prit le chemin de la rue de Noyers. Une grande déception l'attendait.

Ni Mme Roucher ni Eulalie n'étaient chez elles, et sans nul doute la comtesse et Cécile ne s'y trouvaient pas davantage . . .

Où les chercher ? Que faire ? Le temps pressait. Les espions de Robert guettaient peut-être dans la rue. Il lui restait quelques heures à peine pour sauver, malgré elles, celles qui l'avaient accusée, et à qui elle pardonnait avec une abnégation si parfaite.

La pauvre fille attendit quelques temps, tapie dans l'ombre que projetait une porte cochère, mais des ouvriers attardés passèrent en chantant des couplets bachiques, des jeunes gens s'avancèrent vers elle, et lui adressèrent des compliments dont elle s'effraya. Sous peine de courir elle-même un danger grave qui la laisserait peut-être plus tard dans l'impossibilité de veiller sur la mère d'Henri, elle dut se résigner à quitter la rue des Noyers. Tout à coup une pensée rapide lui traversa l'esprit.

— C'est une inspiration de Dieu ! murmura-t-elle.

Alors, s'enveloppant plus étroitement dans sa mante, elle s'achemina du côté de la rue St-Honoré. Elle se trouvait faiblement éclairée, mais les quelques reverbères que l'on y trouvait suffisaient pour en trouver les ténèbres de place en place. D'ailleurs, elle y avait habité assez longtemps pour en connaître chaque enseigne, chaque maison.

Elle avait souvent monté l'escalier de la plus humble de toutes et ce fut encore vers celle-là qu'elle se dirigea en hâtant sa marche.

La maison vers laquelle se dirigeait Jeanne servait depuis longtemps de retraite à un vieux prêtre, que le dévouement d'une pauvre femme avait réussi jusque-là à soustraire aux recherches les plus actives. Il vivait non pas dans un cabinet, dans un trou, mais dans l'énorme boîte d'une horloge à poids, fabriquée jadis en Allemagne, et dont la taille dépassait celle de tous les meubles de ce genre. L'horloge se trouvait tellement en vue ses poids montaient et descendaient si régulièrement, le coucou articulé sortait si gentiment de sa cage à toutes les heures, battant des ailes, et ouvrant son bec, que les plus habiles limiers envoyés dans le logis de Suzette, n'avaient pas eu l'idée de se demander si l'on n'avait pu faire de la boîte de cette horloge un réduit suffisant pour cacher pendant quelques heures un homme que l'on recherchait activement . . . Une étroite sellette permettait de s'y asseoir ; et l'air y pénétrait à travers une rosace découpée, placée au-dessous du petit chalet habité par l'oiseau.

Lorsque la vieille Suzette ne redoutait rien, le vieux prêtre, vêtu d'un costume d'ou

vrier, pouvait rester dans la mansarde ; au moindre bruit alarmant, il se dissimulait à tous les regards.

Près de la mansarde s'étendait un vaste grenier dont l'hôtesse du vieux prêtre avait la jouissance absolue. Elle y avait placé plusieurs caisses dans un apparent désordre ; mais plusieurs fois par semaine, ces caisses s'arrangeaient avec symétrie, se couvraient de linge blanc, de chandeliers, de vases de fleurs. L'autel, un pauvre autel, se trouvait préparé pour le saint Sacrifice.

Quant aux fidèles, ils accouraient de loin, souvent, empressés, le cœur ému, l'âme pleine d'une ardente foi et d'une espérance ineffable.

C'était vers la maison de Suzette que Jeanne se rendait à ce moment.

Mme Roucher et sa fille connaissaient le secret des saintes cérémonies qui s'accomplissaient dans ce grenier. Le prêtre proserit y avait béni plus d'un jeune couple, baptisé des petits enfants, donné la communion à des fidèles menacés qui demandaient le pain de vie afin d'avoir la force d'achever un difficile voyage dont le terme serait peut-être le seuil même de la chapelle.

Combien de fois, Jeanne dont le cœur saignait par tant de blessures cachées, était-elle venue dans le grenier de Suzette chercher la force de souffrir sans se plaindre. . . . Sans doute alors elle courait un danger, mais mille fois moindre cependant que celui qui la menaçait. En cherchant à surprendre la comtesse de Civray, Robert pouvait l'avoir reconnue, suivie. Ce n'était point pour elle qu'elle tremblait à cette heure, elle consentait à mourir, mais auparavant elle voulait achever son œuvre.

Avant de pénétrer dans le couloir de Suzette, elle s'arrêta, le corps caché dans l'ombre, la tête penchée en avant, explorant la rue silencieuse. Mais, si perçant que fut le regard d'un homme, il ne pouvait pas la découvrir là. Un quart d'heure se passa de la sorte ; quand elle crut qu'elle pouvait se rassurer d'une façon absolue, elle gravit les quatre étages de la maison, puis s'arrêtant devant une porte étroite, dont la peinture brune s'écaillait par plaques, elle frappa doucement.

Une vieille femme lui ouvrit.

—Me reconnaissez-vous, Suzette, lui demanda l'ancienne lingère.

—Oui, Jeanne Raimbaut, oui, je vous reconnais, entrez.

—Y a-t-il beaucoup de monde ? . . .

—La chapelle est presque pleine, et le prêtre revêt ses habits sacerdotaux.

—J'assisterai à la messe, Suzette, après je remettrai une lettre à Mme Roucher si elle est au nombre des fidèles.

—Elle s'y trouve avec deux autres dames. . . .

—Dieu soit béni ! Je remplirai ma mission.

Jeanne entra dans le grenier. Sauf le point lumineux de l'autel, cette pièce énorme se trouvait dans l'ombre. Les charpentes de la toiture semblaient s'enfoncer dans un vague sans fin. Tout le monde était agenouillé sur le sol raboteux. . . . La plupart des femmes voilaient leur visage de leurs mains, sans doute afin de cacher leurs larmes. Les hommes, debouts, graves, avaient cette attitude humble et forte à la fois qui caractérise ceux qui se tiennent prêts à affronter un péril quand leur conscience l'ordonne.

Le prêtre ayant achevé de passer sa chasuble s'approcha de l'autel.

Quand le saint sacrifice fut achevé, le prêtre baptisa quelques petits enfants, nés au sein de cette horrible tourmente révolutionnaire qui dressait l'échafaud du père à côté du berceau de l'enfant.

Jeanne n'attendit point que les pieuses cérémonies furent terminées, elle quitta sa place, puis gagnant la porte du grenier, soigneusement enveloppée dans une mante dont les plis cachaient sa taille, et dont le capuchon rabattu déroba ses traits, elle laissa l'un près l'autre sortir les fidèles, jusqu'à ce qu'elle reconnut Eulalie Roucher. Alors, glissant le billet qu'elle avait préparé dans les mains de la jeune fille, elle lui fit signe de garder le silence, et se glissant dans la foule elle disparut.

En se trouvant dans la rue elle se sentit sauvée. Il lui fallut peu de peine pour reconnaître Mme et Mlle Roucher, la comtesse de Civray et sa nièce. . . . Toutes quatre semblaient se concerter et causaient avec animation.

—Si c'était un piège ? murmura Mme de Civray restée défiante.

—Celui ou celle qui nous voudrait trahir aurait envoyé des policiers arrêter le prêtre et ses fidèles.

—Adieu donc ! dit la comtesse à Mme Roucher, et puisse Dieu vous rendre l'admirable mari que vous pleurez.

—Je demanderai qu'il protège votre fils ! ajouta la femme du poète.

Un moment après deux des femmes prirent le chemin de la rue de la Loi, qui s'appelle aujourd'hui la rue Richelieu. Jeanne les suivit à distance.

Quand elles eurent franchi le seuil de la maison habitée par Rose-Thé, l'officieuse de la citoyenne Fouquier-Tinville respira :

—Encore une fois elles sont à l'abri ! murmura t-elle.

Jeanne ne songea plus qu'à regagner la demeure de sa maîtresse.

Quand elle revint, les fleurs se fanaient dans les vases, les bougies presque consumées gagnaient la collerette de cristal des bobèches, et les invités se préparaient à partir. Les femmes avaient les joues roses, le regard animé, les hommes parlaient haut, une harpe faisait entendre ses dernières arpèges. Tout respirait la joie, une joie expansive, touchant à diverses sortes d'excès, et rappelant ces débauches romaines dont les poètes de la décadence nous ont légué les tableaux.

Jeanne, assise devant une petite table dans le cabinet de toilette de sa maîtresse, attendait que celle-ci eut reçu les adieux de ses invités. Elle passait subitement du recueillement auguste de la chapelle de la rue St-Honoré au bruit de la fête de Fouquier-Tinville. Elle entendit des rires de femmes, des refrains de chansons, puis, au milieu de ces bruits éclatants de verve, de jeunesse, sonnant le plaisir par tous leurs grelots, elle saisissait un mot lugubre prononcé le sourire aux lèvres, elle entendait le nom de pros crits qui se trouveraient sur la liste des condamnés du lendemain. Des sanglots gonflaient sa poitrine, et cependant elle devait sourire. Encore une minute, et Jeanne se trouverait en face de sa maîtresse.

Un coup de sonnette la rappela à son devoir d'officieuse. La citoyenne Fouquier-Tinville venait de rentrer dans sa chambre. Debout devant une glace, elle enlevait ses boucles d'oreilles, et continuait à haute voix une conversation avec son mari qui venait d'entrer dans son cabinet.

—Ma chère, dit l'Accusateur public à sa femme, à cette heure même a lieu à la prison Lazare, une petite scène capable de faire mourir de peur tous les oiseaux que nous y gardons en cage. Figure toi que pour me créer une nouvelle prison, j'ai imaginé d'envoyer à Naudot tous les scélérats de Bicêtre.

Un éclat de rire de Mme Fouquier-Tinville accueillit la nouvelle que lui apprenait son mari.

—Eh bien ! franchement, dit-elle d'une voix musicale comme une corde de harpe, j'aimerais cher pour voir ce spectacle après notre soirée. . . . C'est impossible, n'est-ce pas ? N'en parlons plus. . . . Demain j'irai à la séance du tribunal. . . . Décidément, Fouquier j'aime mieux les émotions du tribunal que celles du théâtre. . . . Les pièces du citoyen Marie-Joseph Chénier sont bien froides à côté de ce qui se passe quand tu présides.

Jeanne parut sur le seuil de la chambre ; elle prenait sa poitrine à deux mains et semblait prête à défaillir.

—J'étais vraiment charmante ce soir, dit la citoyenne Fouquier-Tinville à son officieuse ; décidément Rose-Thé ne vous avait pas trop vantée.

XII

MARIUS

Fouquier-Tinville n'était pas encore sorti afin de reprendre ses fonctions de magistrat coupeur de têtes. Le tigre rentrait un moment ses griffes. Il se reposait des fatigues d'une longue veille passée dans la " petite maison " d'un des membres du tribunal révolutionnaire.

Fouquier se trouvait donc en belle humeur, et causait gaiement avec son secrétaire quand Jeanne lui vint demander s'il pouvait recevoir un groupe de jeunes filles.

—Certainement, répondit-il.

—Je vais les introduire, citoyen.

Jeanne sortit, et ne tarda pas à paraître suivie d'une dizaine de jeunes filles, toutes différentes de taille, de chevelure et de visage. Un seul trait les caractérisait d'une façon uniforme : l'effronterie de leur regard. Il faut le dire, cependant, toutes étaient belles d'une beauté commune parfois, mais incontestable. Si la distinction leur manquait, la plupart gardaient une fraîcheur éclatante.

—Que voulez-vous, citoyenne ? leur demanda Fouquier-Tinville.

La plus âgée du groupe s'avança :

—Je me nomme Eglé, lui dit-elle, je vends des fleurs, et l'on me connaît pour mon patriotisme. Nous habitons toutes le même quartier, proche des Halles, et l'ambition nous est venue. Dame ! citoyen Accusateur, tu comprends, maintenant que la République a mis les jolies filles à la mode, on est bien aise d'être dans les honneurs. Nos amies quand elles sont prises du désir de briller en public, manœuvrent mystérieusement. Nous, au contraire, nous nous sommes réunies, et il a été convenu que nous viendrions en corps te demander de nous faire figurer dans les fêtes de la République.

—En quelle qualité ? reprit Fouquier-Tinville.

—Dame ! je ne sais pas, répondit Eglé, pourvu qu'on nous mette de beaux costumes. Habille nous en déesse Raison, en Pudeur, en Nymphes, en tout ce que tu voudras. Nous voulons monter dans des chars, nous asseoir sur des autels, avoir place dans des cortèges, jeter des fleurs aux patriotes, et nous faire donner par le choix que tu feras de nous un brevet de beauté qui ne saurait nous nuire.

Fouquier-Tinville se mit à rire.

—Vraiment oui, Eglé, tu es ambitieuse : je t'approuve fort, et je regrette seulement de ne pouvoir faire droit à ta requête : tu t'es trompée de porte, ma jolie fille, c'est chez l'Incorruptible Robespierre qu'il fallait te rendre.

Eglé fit une moue significative.

—J'aime mieux m'adresser à toi, citoyen accusateur ?

—Sur quoi se fonde ta préférence ?

—Nous savions que tu ne nous ferais pas interdire ta porte.

—Et tu crains que Robespierre.....

—Oh ! s'il n'y avait que lui, reprit Eglé avec un sourire, il l'ouvrirait au contraire à deux battants. Il inventerait une cérémonie pour y placer les plus belles personnes, et il se tiendrait au milieu d'elles, portant un bouquet à la main, et pontifiant devant la foule.... Mais Robespierre n'est pas le maître.....

—Bah ! fit en souriant Fouquier-Tinville, qui s'amusait toujours beaucoup quand on lui racontait les nouvelles de l'intérieur de Maximilien.

—Vois-tu, citoyen, la fille de Duplay le menuisier, la belle Eléonore, car elle est très belle, ne permet pas aux femmes d'entrer chez Robespierre. C'est une louve, une hyène que cette créature-là. Elle est jalouse de l'Incorruptible, à lui planter un couteau dans le cœur. Maximilien commande à Paris, mais Eléonore lui fait peur.

—Tu me fournis une excellente idée, ma jolie Eglé.

—Laquelle, citoyen ?

—Je vais te remettre une lettre de recommandation.... Le messager ou la messagère de Fouquier-Tinville entre partout. Tu seras témoin de la rage de cette belle lionne qu'on appelle Eléonore Duplay. Si par hasard, Maximilien ne te rendait pas justice, reviens ici, et compte sur moi.

—Merci, citoyen accusateur, dit Eglé.

La troupe coquette qu'elle conduisait sourit, salua et quitta le bureau. Fouquier-Tinville poussa un grand éclat de rire.

—Marius, dit-il à son secrétaire, le feu va prendre aux copeaux du menuisier Duplay. Ce sera bien fait ! Pourquoi prétend-il être plus sage que les républicains ses collègues ? Il n'en a pas le droit, et nous devons y mettre bon ordre.... Pendant mon absence, commence le dépouillement des dossiers que t'a remis Robert... Ce garçon qui promettait beaucoup, baisse d'une façon singulière.... Sa ci-devant comtesse et sa nièce, qui portaient sur elles des valeurs considérables ont échappé à toutes les recherches.... Il faudra surveiller ce Robert Comtois, je le crois capable de s'approprier ce qui revient de droit à la République.

L'accusateur public prit un grand portefeuille et quitta son bureau. Un moment après Jeanne y entra, tenant dans ses bras une gerbe de fleurs.

Fouquier-Tinville aimait les fleurs autant que Robespierre. Avec une lenteur de mouvements qui semblait due à une excessive fatigue morale plutôt qu'à la lassitude physique, Jeanne remplit les grands vases, et rangea les roses avec le goût particulier à cette créature charmante.

Tout à coup elle se recula et son visage se couvrit de rougeur.

Dans la glace placée en face d'elle, Jeanne avait vu se refléter la figure du secrétaire

de Fouquier-Tinville. L'expression en était si violente, elle trahissait une admiration si passionnée, que la pauvre Jeanne se sentit plus effrayée à la pensée d'avoir fait naître un sentiment violent dans l'âme de Marius, qu'elle ne l'eût été d'une menace de son maître.

Cependant, comme elle était douée d'une grande force d'âme, elle feignit de n'avoir ni surpris le regard de Marius, ni deviné ce qui se passait dans son âme. Son beau visage conserva sa placidité, et sans s'occuper du jeune homme, elle continua à ranger ses fleurs.

Afin de prouver qu'elle ne comprenait et ne redoutait rien, Jeanne mit une lenteur affectée à remplir les jardinières, et ne parut point s'apercevoir que Marius quittait son bureau afin de se rapprocher d'elle. Elle acheva sa besogne, et elle se disposait à sortir du cabinet de Fouquier-Tinville, quand Marius lui dit d'une voix agitée :

—Mademoiselle . . .

A cette époque et dans la situation qu'occupait Jeanne chez le magistrat de la Révolution, ce titre pouvait cacher un piège, et se changer plus tard en condamnation. La jeune fille le comprit, et levant sur Marius un regard un peu railleur.

—Que voulez vous, citoyen ?

A son tour elle souligna le mot par l'intonation. Marius devina qu'il faisait fausse route. Il venait d'obéir à son instinct qui lui conseillait le respect à l'égard de l'officieuse de Fouquier qu'il soupçonnait d'appartenir à une classe élevée ; Jeanne se mettait sur la défensive, et ajouta donc rapidement :

—Citoyenne, pourquoi ne vous placez-vous pas sur les rangs, afin d'être saluée déesse, vous seriez certaine de l'emporter sur Eglé et ses compagnes.

—Certaine ! fit Jeanne, oh ! non, citoyen, je n'en serais pas sûre, Ces jeunes filles sont charmantes, elles comptent des amis puissants qui les protègent ; laissez-leur le triomphe de marcher en costume grec au milieu d'une foule païenne ; j'ai trop peu de temps pour remplir ici tous mes devoirs.

—Vous êtes si belle ! murmura Marius.

—Assez, citoyen, dit Jeanne, je ne suis point accoutumée aux compliments, je ne les aime pas.

—Dites plutôt que vous dédaignez celui qui vous les adresse.

—Du dédain, moi ! Et pour vous ! Qui suis-je donc, sinon l'officieuse, la servante de la citoyenne Fouquier Tinville. Je n'ai pas besoin de me payer de mots. Ce n'est point le titre de valet qui doit humilier, mais la situation. Pauvre, je suis servante, c'est-à-dire la dernière de cette maison, tandis que vous êtes le secrétaire intime d'un homme qui tient entre ses mains la vie des dix mille prisonniers dispersés dans les prisons de Paris.

—Officieuse, servante ! vous . . . s'écria Marius, allons donc. Oui, vous recevez un salaire, vous habillez la femme de l'accusateur public, pour tous vous semblez une fille intelligente, sachant chiffonner des rubans et lier les cheveux d'une bandelette dorée ; on vous regarde comme plus droite que les autres, voilà tout. Si la belle Thérèse Cabarus vous connaissait, elle chercherait à vous enlever à votre maîtresse actuelle. Il est permis peut être à tous ceux qui vous approchent et qui vous voient, de se méprendre sur ce que vous êtes véritablement, mais moi ! moi qui sens pour vous un entraînement irrésistible, je ne m'y trompe pas !

—Citoyen !

—Et tenez, à cette minute même vous vous trahissez. Le mépris dont s'empreint votre regard, l'intonation de votre voix sont d'une femme qui a vécu au milieu d'un monde que vous affectez de ne pas connaître.

Jeanne secoua la tête.

—Vous vous trompez, dit-elle, j'appartiens au peuple et j'en suis sortie.

—Qui donc vous a appris cette fierté d'attitude, cette correction de langage ? Où vous a-t-on enseigné ce qui ne s'acquiert que par le frottement continu d'une société choisie ? Est-ce en vous livrant à de durs travaux que vous auriez gardé ces mains blanches ? Non ! non ! vous trompez ceux qui vous entourent et qui vous emploient ; vous mentez à votre passé, à votre éducation pour une raison que j'ignore. En entrant chez Fouquier-Tinville, vous avez un but que vous poursuivez avec l'obstination tranquille qui fait le fond de votre caractère. Oh ! tenez ! depuis deux ans, je me suis jeté à corps perdu dans une révolution que vous devez haïr, j'ai touché à la hache, j'ai les mains rouges. Et cependant, je vous le jure, si vous avez un secret, vous pouvez me le confier . . .

— Je n'ai point de secrets, répondit Jeanne, dont le visage garda sa pâleur de marbre.

— Vous me repoussez ?

— Je n'ai ni à vous accueillir ni à vous repousser.

— Mais je vous aime ! vous le voyez bien.

— Vous avez tort, citoyen Marius.

— Et vous me répondez : — “ Vous avez tort ” — de cette voix sans timbre avec laquelle vous transmettriez un ordre. Votre front ne rougit pas sous mon regard, tant vous vous sentez forte de votre froideur. Je vous avoue que j'ai fait de votre tendresse le but de ma vie, et vous n'êtes pas même saisie d'un frisson de terreur.

— J'ignore la crainte, répondit Jeanne.

— Je puis cependant devenir redoutable.

— Alors vous êtes à plaindre.

— Me défendez-vous d'espérer ?

— Absolument.

Ce fut au tour de Marius de pâlir.

— Mais, reprit-il, si je disais à Fouquier-Tinville ce que je soupçonne, ce que je sais, car il est des intentions qui sont des révélations. Si je lui apprenais que vous êtes une aristocrate déguisée, poursuivant ici quelque but mystérieux.

— Vous le surprendriez fort, répondit Jeanne. Je suis entrée chez lui munie d'une carte de civisme parfaitement en règle, et présentée par mon amie Rose-Thé, blanchisseuse de l'incorruptible Maximilien. Voilà des titres et des preuves, j'espère... Mais vous étonneriez bien davantage la citoyenne Fouquier-Tinville, dont je prépare les parures et qui n'a jamais rencontré une semblable officieuse... Vous avez, ce me semble, peu de suite dans les idées, citoyen Marius... Vous affirmez m'aimer, et cependant vous me menacez... Dois-je donc désormais vous craindre ?

— Il faudrait me prendre en pitié, dit Marius. En ce moment, je suis sincère, je vous aime, je me donne à vous, si vous le voulez, ce que vous exigerez sera sacré... Je ferai ce que vous m'ordonnerez de faire...

— Je n'ai qu'une prière à vous adresser.

— Laquelle ?

— Oubliez ce que vous venez de me dire, comme j'essaierai de le faire moi-même.

— Ah ! s'écria Marius, vous m'obligerez à vous haïr.

Le regard de Jeanne se posa sur le regard de Marius. Pendant une seconde, tous deux parurent mesurer leurs forces, lui pour l'attaque, elle pour la défense, puis avec sa belle et calme vaillance habituelle, Jeanne lui répliqua :

— Quel mal vous ai je fait pour que vous me haïssez ?

— Vous me repoussez.

— Les sentiments se commandent-ils ?

— Parlez, dites, croyez-vous que jamais je puisse vous plaire ?

— Jamais, dit Jeanne en secouant la tête.

— Et je serai condamné à cette torture de vous voir tous les jours ?

— J'éviterai de me trouver sur votre passage.

Marius saisit son front à deux mains :

— Implacable ! vous resterez implacable !

La jeune fille le regarda de nouveau, puis elle releva les dernières fleurs et, avec le calme qui, rendait plus irrésistible encore le charme de sa beauté, elle quitta le cabinet de Fouquier-Tinville. Mais quand elle se retrouva seule dans la petite chambre où elle avait coutume de travailler, la sérénité dont elle s'était fait un masque tomba subitement.

Jeanne comprit que l'amour de Marius la chasserait d'une maison où elle était entrée afin de tenter de sauver le comte de Civray. Tant que le jeune secrétaire avait gardé le silence, il était possible à ces deux êtres si dissemblables de goûts et de croyances, de vivre en paix sous le toit du sanglant magistrat de la République. Mais de cette heure la situation allait devenir périlleuse. Sans doute la femme de l'accusateur public tenait à Jeanne, mais Fouquier-Tinville attachait peut-être plus de prix encore aux services de son secrétaire.

Ce que Jeanne avait résolu de faire, elle devait se hâter de l'accomplir, sans se dissimuler les difficultés contre lesquelles se heurtaient son ignorance des choses et des lieux.

Le temps lui manquait pour étudier, pour surveiller. Cependant elle n'hésita pas, et résolut de tout préparer pour un départ prochain.

A tout hasard, elle songea à mettre la citoyenne Fouquier dans ses intérêts. Rien n'était plus facile. Belle et coquette, la femme de l'accusateur public aimait la louange et la toilette. Tout lui devenait prétexte à parure. Comme elle avait formé le projet d'assister à une des prochaines séances du tribunal, elle souhaitait une toilette d'un caractère à part, et Jeanne possédait assez de goût pour réaliser les rêves d'élégance de sa maîtresse. Avant d'entrer chez elle, Jeanne masqua son visage d'un sourire.

—Voici, dit-elle à sa maîtresse, ce que j'ai trouvé de mieux comme étoffe pour votre toilette de séance : Pas trop de gaieté dans les couleurs, rien de triste non plus. Un bonnet à haute forme, modelant bien la tête, à ce bonnet un nœud tricolore flottant, et une ceinture plus large relevant le ton brun de la jupe. Sur la poitrine, un fichu de gaze bouffante, agrafé par un bouquet de roses couleur souffre ; je m'en suis procuré de superbes.

—Tu es certainement la perle des officieuses, dit la citoyenne Fouquier, aussi, je tiens à toi comme je n'ai jamais tenu à personne, j'espère bien que tu ne me quitteras jamais.

—De mon plein gré sans nul doute, citoyenne, mais qui peut prévoir les événements ?

—Si tu te mariais, par exemple. . . .

—Je n'y songe guère, répondit Jeanne, en souriant, mais il pourrait advenir que quelqu'un y pensât trop, et que ses poursuites me forçassent à quitter cette maison.

—Quoi, demanda la citoyenne Fouquier, l'homme dont tu parlas habite ici ?

Jeanne fit un signe affirmatif.

—Marius ? ajouta la jeune femme en regardant Jeanne en face.

—Le citoyen Marius, vous avez deviné.

—Comment peut-il ne pas te plaire ?

—Je ne compte pas me marier.

—C'est bien ! reprit la femme de l'accusateur public, je te défendrai contre lui. Je ne puis te promettre de le faire renvoyer, car mon mari attache je ne sais pourquoi, un grand prix à ses services, mais du moins je ferai en sorte de te délivrer de ses importunités. . . .

—Ce sera difficile. . . .

—Oh ! ce que je veux, je le veux bien.

Lui aussi, murmura Jeanne, Je vous remercie cependant de votre promesse, citoyenne, et j'espère que Marius se lassera. . . . Cette place me semble douce et facile à remplir, j'y resterai tant qu'il me sera possible d'y vivre.

Jeanne venait d'obtenir un résultat important. Sa maîtresse prévenue ne manquerait point de prendre son parti, même contre Fouquier-Tinville, et si par hasard elle se trouvait forcée de quitter subitement la maison de l'accusateur public, son départ passerait pour une conséquence de l'irritation que ne pouvaient manquer de faire naître en son esprit les importunités de Marius. Enfin, si celui-ci, poussé par la jalousie et le désir de la vengeance, l'accusait d'avoir joué un rôle, dissimulé son véritable rang et tramé des complots contre la République, Jeanne opposait à cette accusation la révélation qu'elle venait de faire à sa maîtresse des sentiments de Marius.

Le reste du jour elle se sentit donc rassurée, mais elle n'en résolut pas moins de tenter le soir même ce qu'elle avait projeté pour le salut du comte Henri de Civray.

XIII

L'OBSERVATEUR DE L'ESPRIT PUBLIC

Robert Comtois, loin de renoncer à son œuvre, la poursuivait avec une patience aiguë par l'importance que devait avoir le succès. Il savait que sa fortune dépendait de la capture de la comtesse de Civray et de Cécile de Saint-Rieul : mais chaque fois qu'il s'était placé sur le passage des deux femmes, ou qu'il avait cru trouver leur trace, quelqu'un s'était mis entre lui et sa proie, faisant échouer les plans les mieux combinés, et dérouter l'espion dans sa marche tortueuse.

Cependant il devenait indispensable qu'il réussît, non-seulement pour s'emparer de la fortune que les deux femmes conservaient, mais encore afin de détourner les soupçons de Fouquier, qui commençait à croire que Robert, loin de poursuivre les ci-devant, s'entendait avec eux, afin de les protéger et de leur aider à passer la frontière. On était bien près de considérer Robert comme suspect : et celui-ci devait se hâter de réussir s'il

voulait échapper à un emprisonnement dont Fouquier et Marius l'avaient à la fois menacé

Afin d'inspirer confiance à l'Accusateur public, Robert avait fait miroiter devant lui l'or et les diamants de la comtesse de Civray. Or les chefs du parti républicain semaient l'or autour d'eux, en échange de fastueux plaisirs. Les spoliations quotidiennes suffisaient à peine à leurs prodigalités, et Fouquier tenait aux pierreries de Mme de Civray, autant que Robert lui-même.

Celui-ci après avoir perdu la trace de la comtesse qu'il avait trois fois rencontrée rue des Noyers, revint à son premier plan, consistant à guetter autour de la prison Saint-Lazare ; la tendresse de la comtesse de Civray pour son fils ne devait-elle pas fatalement la pousser de ce côté.

Depuis le jour où la prévoyante Jeanne lui ménagea un asile chez Rose-Thé, la comtesse et Cécile avaient par prudence adopté le même costume que leur hôtesse. Elles l'aidaient dans une partie de son labeur, pour éviter la suspicion du quartier. Les seules heures de consolation qu'elles éprouvassent, étaient celles durant lesquelles il leur était possible d'assister aux offices nocturnes dans le grenier de la rue Saint-Honoré, ou de se rencontrer avec Mme Roucher et sa fille, aux abords de la prison.

Durant plusieurs mois, Mme de Civray fut presque à l'abri du danger. Mme Roucher et Eulalie jouissaient d'immunités et de facilités dont profitaient ses amies. Roucher était si évidemment innocent que l'on semblait tolérer ce qui pouvait adoucir ses souffrances. Il fallut l'arrivée du convoi de Bicêtre, la tentative d'incendie des forçats, et les déclamations d'Henriot à propos d'un prétendue complot liberticide, pour changer les règlements faciles de la prison, introduire les rapiotages, inventer la table commune, et diminuer, sinon supprimer, toute correspondance entre l'extérieur et les détenus. Avec la persécution s'augmenta la violence du désir des prisonniers et de leurs familles de se voir, de s'entendre. La douleur, la tendresse redoublèrent d'ingéniosité. Les déguisements se multiplièrent, et les Observateurs eurent à lutter contre la persévérance et l'adresse des victimes.

Robert ne fut pas le moins actif des agents de la république. Ses maladresses, ses défaites, loin de le décourager lui inspirèrent une âpreté croissante pour suivre la piste d'une chasse monstrueuse. Lui aussi, multiplia les travestissements, et après avoir perdu plusieurs semaines dans l'attente d'une rencontre qui mit entre ses mains Mme de Civray et Cécile de Saint-Rieul, il s'attacha un jour à deux marchandes de fleurs portant un éventaire richement garni de bouquets. Il s'était grîmé en ouvrier avec une perfection si parfaite, que la comtesse ne se douta nullement de la surveillance dont elle était l'objet. Certain de ne point se tromper, et résolu à réparer ses premiers échecs, Robert suivit à distance la comtesse de Civray, et la vit entrer dans la maison de la rue de la Loi qu'habitait Rose-Thé.

Il marcha derrière elles, et sans s'adresser au citoyen remplissant l'office de portier, il gravit l'escalier, et vit Mme de Civray et sa nièce heurter à une porte sur laquelle se trouvait écrit à la craie :

ROSE-THÉ, *Blanchisseuse de fin.*

Au même moment, la porte faisant face à celle de Rose s'ouvrit sur le carré, et une tête de mégère hideuse, hagarde, coiffée de cheveux semblables à une couvée de reptiles noués, apparut dans la baie noire, d'une petite chambre.

Cette femme suait le vice et la méchanceté.

On la devinait à la fois avare et cruelle.

Robert comprit qu'il venait de trouver un complice.

— Citoyenne, lui demanda-t-il, pourriez-vous me dire s'il re-te une chambre à louer dans cette maison ?

— Le portier le sait mieux que moi, répondit-elle d'une voix rogue.

— Sans doute, mais le portier est absent.

— C'est juste, il est appelé en témoignage contre un aristocrate qui a demeuré dans cet immeuble, et qui a failli nous compromettre tous. Heureusement ce soir l'affaire sera dans le sac ; jugé à midi, exécuté à quatre heures, c'est dans l'ordre.

— Vous n'aimez pas les aristocrates ? demanda Robert en souriant.

—Moi ! je voudrais les voir égorgés jusqu'au dernier. Tenez, une fois, je suis allée à la place du Trône-Renversé, et tandis que Samson achevait sa besogne, je me suis donné le plaisir de prendre dans le panier des têtes toutes chaudes encore, toutes vivantes ; les yeux regardaient, et l'on eut dit que les bouches voulaient parler. . . . Je leur ai craché à la face, et je les ai tenues suspendues par les cheveux. . . . Il y avait une tête de jeune fille, surtout. . . . Je crois toujours la voir. . . . Ses cheveux étaient longs d'une aune, et pareils à un écheveau d'or filé. Elle était encore belle, plus belle qu'on ne peut rêver une beauté semblable ; dans ses yeux bleus semblaient rouler des larmes, je perçai les paupières avec de longues épingles noires. . . . Tiens ! pourquoi ai-je toujours été laide, moi ?

—Voilà les sentiments d'une bonne patriote.

—Ceux qui ne pensent pas comme moi méritent la guillotine autant que les ci-devant.

—De sorte que, si vous pouviez rendre service à la république.

—Elle peut me demander mon vieux sang la république, parlez. Vous avez l'air de traquer un gibier. . . .

—C'est possible, mais pour le surprendre il faut un affût.

—Et l'affût est une chambre sur le palier.

—Vous l'avez deviné.

Les yeux de la mégère flamboyèrent.

—Il y a donc des aristocrates ici ? demanda la hideuse vieille, des aristocrates ! Vous pouvez compter sur moi pour vous aider à les prendre. Où se cachent elles ces damnées ? Allez-vous les dénoncer tout de suite ?

—Quarante livres en or pour vous si vous m'aidez, reprit Robert.

—Quarante livres !

Robert crut que la misérable trouvait la somme trop modique.

—Et le double si je réussis,

—Vous réussirez, dit la mégère, vous réussirez.

—Entrons chez vous d'abord.

La vieille femme s'élança devant Robert qui, après avoir fait deux pas dans la chambre ouverte devant lui, fut tenté de reculer, pris à la gorge par l'odeur nauséabonde qui s'échappait de ce taudis. Cependant il dompta ce premier mouvement, et se résigna à partager le galetas de la furie, en réfléchissant qu'il n'y resterait pas longtemps.

Il commença par s'inquiéter des habitudes de Rose-Thé, et de ses opinions.

Sa première pensée avait été de la dénoncer en même temps que la comtesse de Civray, mais quand il apprit qu'elle était protégée par Robespierre, à qui elle aurait recours dans un pressant danger, il renonça à compromettre la blanchisseuse, et résolut de faire arrêter Mme de Civray et sa nièce, quand elles entreraient chez leur hôtesse. En apostant des agents, on les prendrait ensemble et le soir même elles coucheraient en prison.

Mais Robert n'était point certain de ne pas se tromper.

Il avait vu la comtesse et Cécile entrer chez Rose-Thé, mais elles pouvaient y venir pour lui confier du travail. Il voulait être sûr qu'elles y habitaient, et pour cela il devait les étudier d'une façon assidue.

Il laissa entre-baillée la porte de la vieille femme, et tout en surveillant les allées et venues des pauvres gens ayant des logements voisins, il questionna la mégère sur les habitants. Robert avait appris à se défier. Il pouvait venir à l'esprit de son hôtesse la pensée de livrer elle-même les aristocrates et de recevoir non plus quarante livres mais une somme autrement élevée. Robert ne voulait donc pas confier son secret.

—Pour sûr, dit la vieille, celles que vous cherchez ne peuvent être que deux femmes en grand deuil ; blanches comme la cire, qui s'usent les doigts à travailler, bien qu'elles n'aient point été élevées à faire usage de leurs mains. C'est pauvre et fier. Jamais elles n'adressent la parole à personne. On dirait qu'elles se regardent comme faisant parti d'un autre monde que nous. Cependant, elles ont veillé Violette quand elle est tombée malade. Elles brodent comme des fées, et livrent leurs ouvrages à des marchands qui les vendent à des élégantes citoyennes. Je ne sais point leurs noms, mais quelles femmes autres que des aristocrates auraient cette dignité froide, ce courage dans la misère. Je les flairer, je les devine, moi, en attendant que je m'en venge !

—De quoi te vengeras tu, la mère !

—De quoi ?

—De ma laideur, de ma vieillesse, du désespoir et de la haine qui m'emplissent le

cœur. Sans doute elles ne possèdent plus d'hôtel, elles ne s'asseyent plus à table, et ne montent plus dans les carrosses du Roi, mais il leur reste une chose que ni vous ni moi nous ne pouvons leur enlever ; ce qu'elles appellent le calme de la conscience. Ce qui fait qu'elles endurent paisiblement les privations, qu'elles relèveront la tête devant les juges, qu'elles ne baisseront point les yeux en s'entendant condamner à mort, et que dans la charrette même on les verra sourire en regardant le ciel. Je les hais pour leur tranquillité, pour leur grandeur, pour leurs espérances, et je compte que tu m'aideras à les perdre.

—J'aviseraï, répondit Robert.

En effet la misérable pouvait faire coup double. Il attendit en vain que Mme de Civray et Cécile quittassent le logis de Rose Thé, elles y restèrent, et la conviction de Robert fut faite, c'était bien là qu'elles habitaient. Dès le lendemain matin, avant l'heure des séances du tribunal, il se rendit chez Fouquier-Tinville. L'accusateur public était sorti, Marius seul se trouvait dans son bureau. Jeanne cousait dans le cabinet voisin dont elle avait fait son poste d'observation.

Le son de voix de Robert arrivant jusqu'à elle l'avertit de se tenir sur ses gardes. Ce n'était pas assez de ce qui venait de se passer entre elle et Marius, elle devinait une complication nouvelle. Une révélation pouvait l'obliger à changer ses plans et peut-être rendre nécessaire le changement de domicile de la comtesse de Civray. L'oreille collée à la porte elle écouta avidement les paroles échangées entre Marius et l'Observateur de l'esprit public.

Celui-ci paraissait fort contrarié de ne point être reçu par le magistrat.

Marius lui dit d'une voix qui n'était pas exempte de raillerie :

—Peut-être vaut-il mieux pour toi, citoyen Robert, que tu ne le rencontres pas. Le maître me semble de méchante humeur à ton endroit, et au nombre des nouveaux dossiers que j'ai classés dernièrement j'ai le regret de t'apprendre que j'ai trouvé le tien.

—Le mien ! s'écria Robert. je suis considéré comme suspect ?

—Et à juste titre. Qui ne sert point la révolution la trahit. Or, après avoir juré de mettre entre les mains de Fouquier-Tinville deux femmes, dont la fortune pouvait rendre de réels services à la patrie, tu es accusé de les avoir sauvegardées, moyennant un large à-compte sur cette même fortune,

—Et ce dossier ? demanda Robert la gorge serrée.

—Doit être placé demain matin sur le bureau du citoyen Fouquier.

—C'est bien, fit Robert, avant son départ pour le tribunal, la ci-devant comtesse de Civray et sa nièce seront dans les mains de votre maître.

—Tu en es certain ?

—Comme de ma vie.

—Oh ! sur ta vie, je ne parierais pas grand'chose.

—Tu aurais tort. Cette nuit même je les ferai arrêter.

—C'est bien, fit Marius, dans tous les cas tu es averti. Fournis une preuve de dévouement à la république, ou expie ton indifférence, sinon ta trahison.

—A demain, dit Robert.

Marius ouvrit un dossier gonflé de papiers, et répéta :

—A demain.

Quand Robert fut sorti, Marius haussa les épaules en murmurant :

—Je ne donnerais pas un assignat d'un écu de la tête de cet homme.

Jeanne avait tout entendu. Cette fois, elle n'en pouvait pas douter, Robert connaissait la retraite de Mme de Civray,

Robert surveillait ou faisait surveiller le logis de la rue de la Loi, elle ne pouvait s'y présenter sans courir le risque d'être reconnue, livrée, et, si elle jouait sa liberté avant d'avoir sauvé la comtesse et son fils, tous deux seraient bien perdus. Elle se demanda si elle ne courrait point rue des Noyers, chez Mme Roucher, mais elle renonça encore à cette idée. En dépit d'un passé qui aurait dû le protéger, Roucher demeurerait suspect, et Jeanne était convaincue qu'il échapperait difficilement à la haine de ses ennemis. La pauvre et généreuse fille demandait à Dieu une inspiration, quand la femme de l'Accusateur public rentra de la séance du tribunal pour laquelle Jeanne lui avait coupé une parure de si haut goût.

—Citoyenne, dit Jeanne d'une voix qu'elle s'efforça d'affermir, la robe de linon a quelques faux plis et réclame le coup de fer de la repasseuse.

—Tu as encore le temps de la porter chez Rose-Thé. Tu l'attendras, va vite et reviens de même.

—Oui, citoyenne, répondit Jeanne.

Elle quitta la chambre de sa maîtresse, et entra dans le cabinet qui lui servait d'atelier de travail, mais presque au même instant elle poussa un cri d'angoisse si vibrant que la femme de Fouquier, et l'officieuse occupée à la cuisine accoururent en même temps :

—Qu'y a-t-il, demanda la citoyenne Fouquier.

—J'ai voulu marcher trop vite, un faux mouvement m'a fait tourner le pied . . . Je souffre cruellement . . .

—Pauvre fille ! soigne toi, on va t'apporter des compresses d'eau froide . . .

—Ah ! et votre robe de linon ?

—La cuisinière la portera, donne tes indications pour Rose Thé.

Jeanne traça quelques lignes à l'adresse de la jeune fille, et remit le billet à sa compagne. Celle-ci partit immédiatement. Quand elle arriva chez la blanchisseuse, elle trouva la jeune fille occupée à donner le dernier coup de fer à un gilet de piqué, garni de franges, gilet que devait mettre l'homme auquel la révolution donna le titre d'Incorruptible. Rose Thé déplia la lettre, la lut lentement et parut réfléchir . . .

—Eh bien ! lui demanda l'officieuse de la cuisine, es-tu contrariée d'avoir à repasser la robe de la citoyenne Fouquier-Tinville.

—Moi, répondit Rose-Thé en se remettant, ce m'est au contraire un grand honneur. En trois minutes j'aurai fini.

—C'est que, je n'ai guère le temps d'attendre . . .

—Crois-tu que ta maîtresse l'ait davantage. Mes ouvrières sont sorties en ce moment, tu remporteras la robe.

L'officieuse parla entre ses dents de rôti brûlé, de ragoût mal cuit, mais déjà Rose-Thé étalait la robe sur la table, et à grands coups de fer, en effaçait les légers plis.

—Voilà, citoyenne, dit-elle au bout d'un moment.

Elle plia la robe, la plaça dans un panier dont elle chargea la cuisinière, puis, après avoir refermé la porte sur la vieille femme, elle reprit la lettre de Jeanne afin de la mieux comprendre.

« Ma petite Rose, je t'avais demandé asile pour deux femmes que leurs malheurs rendent dignes de tous les respects . . . Un misérable a découvert leur retraite ; si elles ne partent pas sur l'heure, elles sont perdues . . . Je t'ai sauvé la vie, m'as-tu dit plus d'une fois, sauve moi l'honneur en leur procurant un nouvel asile. »

—J'avais bien lu ! dit Rose-Thé ! Et d'ailleurs cette lettre ne m'apprend rien. N'avais-je pas deviné dès le premier jour que ces prétendues ouvrières sont des ci devant. Qui m'eût pré-lit que j'accueillerais des ennemis de la Liberté, que j'en arriverais à aimer des aristocrates, eût été taxé par moi de mensonge. Car enfin, je suis républicain moi ! Je blanchis les gilets de Robespierres, et les bonnets d'Éléonore Duplay, J'ai figuré dans les fêtes de la Patrie, on m'a offert de passer déesse, et j'ai partagé tous les honneurs des décades . . . Et cependant j'en suis venue là. D'abord je les ai accueillies pour payer la dette contractée à l'égard de Jeanne, mais ensuite je les ai aimées pour elles-mêmes, si belles, si douces, si patientes, si différentes des portraits que l'on me faisait des aristocrates. Mon cœur s'est pris tout doucement. J'ai fait plus que de les aimer, j'ai été heureuse de les croire. Il me semble qu'elles ont fait éclore une âme en moi. Je les ai écoutées parler de Dieu avec curiosité, puis avec plaisir. Je me refusais encore à les croire, et néanmoins j'éprouvais de la joie à les entendre. Cela me reposait des propos des patriotes, des vœux de la nation, du civisme des clubs. Elles ne parlaient guère que de mourir, mais on était tenté d'envier leurs dangers, leurs larmes, et le supplice auquel il ne semblait pas qu'il leur fut possible d'échapper, quand on voyait le calme de leur visage. Si toute autre que Jeanne m'avait dit :—Chasses-les ! j'aurais pris cet ordre pour un piège, mais Jeanne les aime, et je sais qu'elle verserait son sang pour racheter leur vie. C'est dur, oui, c'est dur, d'aller dire à ces infortunées : Vous n'avez plus de toit, partez, allez devant vous, dans la rue, sur les places, dans les carrefours où des bandes de patriotes ivres vous ramasseront ce soir.

Rose Thé essaya avec une sorte de violence deux larmes qui roulaient sur ses joues.

—Il faut agir, cependant, Jeanne me prévient que ce soir elles seront arrêtées.

La jeune fille se leva et poussa la porte de la petite chambre occupée par Mme de Cibray.

En voyant entrer Rose-Thé, Cécile leva le front et sourit.

—Entrez, lui dit-elle, j'ai du plaisir de vous voir. A une époque ou tout semble vérial cruel et mauvais, cela fait du bien de regarder un visage de bonne fille, si dévouée qu'elle nous garde et nous aime... allez, Rose, ma tante et moi nous vous chérissons sincèrement.

—Je fais si peu de chose ! Vous savez bien ce que vous risquez en nous gardant. Nous n'avons point de cartes de civisme, et vous ne nous avez demandé que ce qu'il nous a plus de vous dire. Au moment où nous vivons, c'est exposer sa vie que d'accueillir des étrangers.

—Mademoiselle.....

—Vous voyez que vous savez.....

—Je sais que vous et votre tante vous m'inspirez un respect profond, que j'ai cessé de trembler pour moi à force de trembler pour vous.

—Bonne Rose ! sans vous l'une des prisons de Paris se serait ouverte pour nous.

—Ne me dites pas cela !

—C'est la vérité, que serions nous devenues ? Quel hôte nous eut accueillies ? On eut flairé en nous des ci-devant, et nous aurions été perdues. Vous ne nous avez rien dit, mais vous compreniez que vous jouiez votre tête en nous sauvant.

—J'avais moi même contracté une dette de reconnaissance.

—Vous ne nous avez jamais dit envers qui ?

—A quoi bon ! la personne qui vous envoyait vers moi ne voulait pas être connue.

—Dieu la bénira, dit Cécile avec ardeur.

—Je l'espère, mademoiselle... Elle a beaucoup souffert, elle souffre encore beaucoup.

—Les larmes qu'elle essuie devraient lui être comptées.

—Elle en versera encore.

—Sur elle ?

—Sur les autres, surtout.

—Ne pouvons-nous rien pour elle ?

—La croire, lui obéir.

—La croire... Que veux-tu dire ?

—Supposez que l'asile qu'elle vous avait choisi ait cessé d'être sûr.

—Quoi ! s'écria Mme de Civray, tu nous renverrais de cette maison ?

—Moi ! Dieu m'en garde, madame ; vous avez fait de moi une créature nouvelle. Depuis que je vous connais et que je vous aime, il se passe dans le fond de mon cœur des choses que je ne puis définir. Je commence à me repentir de fautes dont j'ignorais la gravité ; à haïr ce que l'on m'avait dit être bon ; à souhaiter la fin de ce que j'appelais par ignorance l'ère de la liberté, quand c'est le règne de l'injustice et de la guillotine. J'en suis venue à me mépriser et à vous vénérer à genoux. Voyez, madame, j'ai le frisson de la douleur et de la fièvre..... Regardez mademoiselle, je pleure... Ne doutez pas de moi, je vous en conjure. En vous suppliant de me quitter, je vous sauve la vie.

—Ainsi notre retraite est découverte.

—Vous devez être arrêtées cette nuit.

—Où nous cacher, où fuir ? demanda Mme de Civray. S'il ne s'agissait que de moi, je me résignerais, mais je ne suis pas seule au monde. Je dois vivre pour mon fils, vivre pour Cécile qui deviendra ma fille, et dont la piété filiale sera récompensée. Rose ! Rose ! sauvez-nous, comme vous nous avez sauvés déjà.

—Je ne puis rien ! dit la blanchisseuse avec abattement, rien ! Mais une personne qui vous honore et vous aime, celle qui vous avait envoyée ici me dit de vous prier de ne point manquer de me faire parvenir demain votre nouvelle adresse, peut être aura-t-elle de graves et heureuses nouvelles à vous communiquer.

—Nous partirons, dit Mme de Civray, nous partirons sans attendre davantage. Ceux qui compte nous livrer au comité révolutionnaire pourraient, s'ils nous trouvaient ici, vous confondre dans la même accusation, et qui sait ce qui adviendrait de vous.

—Je réclamerais l'appui de Robespierre.

—Non, dit Mme de Civray en fixant ses grands yeux tristes sur les yeux de Rose-Thé, vous ne le feriez plus pour les raisons que vous m'avez dites. Vous comprenez trop que la vie sans Dieu, une nation sans morale, un peuple sans maître sont impossibles. Je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous même, vous vous perdriez en nous défendant.

—Oh ! madame ! madame ! fit la jeune blanchisseuse, se peut-il que vous pensiez tant de bien de moi.

—Et pourquoi non, mon enfant ? Personne ne vous a donné une éducation chrétienne, et cependant, au milieu des scènes de fureur et de débauche furieuse dont vous avez été témoin, vous avez gardé un cœur bon, un esprit juste. La reconnaissance que vous conservez vous a rendue pitoyable pour moi. Je vous aime et je vous estime, mon enfant, et je vais vous en donner la plus grande des preuves.

Oh ! merci ! merci, madame.

—Je veux vous apprendre mon nom, vous l'avez deviné, l'habit de la petite Bourgeoise travestissait mal la grande dame. Je suis la comtesse de Civray, et Cécile est ma nièce. Mon fils se trouve en ce moment à Saint-Lazare, et je ne quitterai point Paris sans lui. Je ne suis pas pauvre, Rose, et je vais déposer chez vous tout ce qui me reste de ma fortune. Je ne veux prendre que quelques louis, quant au reste, vous me l'apporterez en proportion de mes besoins, car vous saurez toujours ce que je suis devenue.

—Un tel dépôt, madame ! je ne l'accepte pas.

—Vous l'accepterez, mon enfant, et je sais que vous n'en détournerez pas un obole.

Mme de Civray prit le petit sac de cuir dans lequel elle enfermait ses diamants, et les fit jouer entre ses doigts sous les yeux de Rose-Thé, émerveillée par ce ruissellement d'étoiles.

—Serrez ceci, dit en souriant la comtesse, je vous le demanderai un jour. Si par la volonté de la Providence, je succombais ainsi que Cécile, informez-vous de mon fils. . . . Henri de Civray, et remettez-lui ces diamants. . . . Vous y joindrez cet or, mon enfant ; mais je vous ordonne de disposer d'une partie de cette somme si elle était nécessaire pour assurer votre liberté.

Rose-Thé sanglotait aux genoux de la comtesse.

Quand elle fut un peu plus calme, elle chercha avec celle-ci le moyen de mettre le trésor en sûreté. Une cachette fut subitement ménagée dans l'angle d'une poutrelle, puis Mme de Civray, munie seulement de quelques louis, quitta le logis de la blanchisseuse après l'avoir serrée dans ses bras.

—J'aurai de vos nouvelles ? demanda Rose-Thé en se penchant au-dessus de la rampe de l'escalier.

—Demain, répondit la comtesse de Civray.

Cécile et sa tante descendaient l'escalier, et se croisèrent au troisième étage avec les deux femmes en deuil que la ménagère de la mansarde affirmait à Robert devoir être des aristocrates.

Elles échangèrent un regard, se reconnurent, puis se saluèrent d'un triste sourire.

Un moment après Mme de Civray et Mlle de Saint Rieul se trouvaient dans la rue de la Loi.

Elles songèrent tout d'abord à s'éloigner du quartier devenu dangereux pour elle. La comtesse restait pensive Cécile n'osait parler la première. Cependant elle s'appuya affectueusement sur le bras de sa tante et lui demanda :

—Devines-tu qui nous a fait prévenir que l'on devait nous arrêter ?

—Non, répondit la comtesse.

—Je le sais, moi.

—Tu le sais !

—Oui, une seule créature peut encore se préoccuper de notre sort, et cette créature est la même qui nous procura un asile chez Rose-Thé !

—Quoi ! tu penseras. . . .

—Ma tante, répondit Cécile, je suis parvenue à dompter mon cœur, et à voir clair dans les actes d'autrui. J'ai pu souffrir par le fait d'une personne dont le nom seul vous cause un tressaillement, mais je lui rends aujourd'hui justice. Le jour où chez Mme Roucher elle trouva des accents qui me brisèrent le cœur, elle me laissa convaincue. Jeune Raimbaut nous protége, Jeanne Raimbaut nous sauve. . . .

—Ne sais-tu point quelle maison elle habite ?

—Si ma tante, et c'est pour cela que je crois à son dévouement. J'ai bien réfléchi et bien pleuré, la douleur m'a éclairée. Jeanne n'a jamais ni trahi ni vendu personne, Jeanne aime trop profondément Henri pour ne pas nous sauver par tendresse pour lui.

—Tais-toi, Cécile, tais-toi ! si cela était. . . .

—Jeanne serait plus grande que vous qui l'avez méconnue, que moi qui l'ai haïe.

—Oh ! fit la comtesse, ce serait horrible de lui avoir infligé un pareil tourment. . . .

—Elle nous l'a pardonné, puisqu'elle ne nous abandonne pas. Je suis sûre qu'elle n'oublie pas Henri, et que l'œuvre entreprise par elle réussira au delà de ce que vous attendez.

- Alors, Cécile, combien nous aurons à réparer.
 — Oh ! la réparation sera bien simple, ma tante, vous marierez Jeanne à Henri.
 — Et toi ? demanda la comtesse de Civray.
 — Je me réjouirai du bonheur de mon cousin, qui ne m'a jamais aimée.
 — Et mon beau rêve ? demanda la comtesse.
 — Vous ne deviez point en avoir de plus cher que d'envier la félicité d'Henri.
 — Ah ! toi aussi tu as un grand cœur !
 — Dieu m'en tiendra compte ! répondit Cécile avec un soupir.

Mme de Civray et sa nièce avaient marché devant sans se préoccuper beaucoup du chemin qu'elles faisaient. Elles fuyaient par peur. Un pont se présenta devant elles, elles le passèrent, puis elles se trouvèrent en face d'un monument lugubre, et bientôt se perdirent au milieu d'une foule grouillante. . . . Elles se trouvaient en face de la Conciergerie.

XIV

LA VOLEUSE DE DOSSIERS

Jeanne se trouvait seule enfin dans la petite pièce où elle avait coutume de se tenir lorsqu'elle travaillait aux costumes et aux toilettes de sa maîtresse.

Quand la citoyenne Fouquier-Tinville rentra dans son appartement, Jeanne alla sans bruit surveiller le sommeil des enfants. Ils reposaient souriants et tranquilles.

Jeanne s'agenouilla un moment près de leurs berceaux.

Elle pria pour les fils de l'Accusateur public, afin que les crimes du père ne retombassent pas sur leurs têtes ; elle demanda ardemment au ciel le courage qui lui était nécessaire pour l'accomplissement de son œuvre. . . Enfin elle supplia de prendre en pitié un pays qu'elle aimait d'un ardent amour, et que des frères sanguinaires mettaient à cette heure au dernier rang des nations. Un nom vint mourir sur les lèvres de Jeanne, nom dont son cœur était plein, et qu'elle s'efforçait vainement de chasser de sa mémoire. . . En ce moment même elle tentait de se persuader que l'acte qu'elle allait accomplir n'avait d'autre but que d'assurer le bonheur de Mme de Civray. A force de multiplier des efforts pour refouler son amour, elle demeurait convaincue qu'elle était parvenue à le vaincre.

Forte des résolutions prises, soutenue par un sentiment enthousiaste, elle quitta la chambre des enfants et rentra dans la lingerie.

La vieille officieuse dormait depuis longtemps. Fouquier-Tinville, las d'un dîner terminé par une orgie, ne devait pas s'éveiller avant le jour. Jeanne se trouvait maîtresse de remplir la mission qu'elle s'était imposée en entrant dans la maison de Fouquier-Tinville.

Cependant, au moment de franchir la porte du bureau du sinistre magistrat de la République, elle sentit un dernier frisson l'agiter de la nuque à la plante des pieds.

Elle éprouva non de l'hésitation, mais le sentiment qu'elle livrait à cette heure une bataille suprême, et qu'une défaite coûterait la vie à trois innocents.

Enfin elle pénétra dans le cabinet de travail de Fouquier-Tinville, et posa sur la cheminée la lampe qu'elle tenait à la main.

La vaste pièce dans laquelle travaillait d'ordinaire le magistrat de la révolution, avait un aspect lugubre. Sur les deux bureaux de l'accusateur et de son secrétaire ; s'entassaient des liasses de dossiers. Les tapis tachés d'encre, les plumes tombées à terre attestaient la hâte du travail. . . Chacun venait d'achever une besogne dont le résultat était de faire tomber en plus grand nombre les têtes des suspects.

Jeanne commença par examiner les papiers couvrant le bureau de Fouquier-Tinville. En dépit de l'angoisse qui lui broyait le cœur, elle procéda méthodiquement, lentement, lisant les premières lignes de chaque pièce, parcourant des listes marquées de signes étranges équivalant à des coups de haches, ou des signes : F majuscules également significatifs. A cette heure où la fièvre brûlait ses membres et son cerveau, elle s'imposait un sang-froid indispensable à l'accomplissement de son œuvre. Une distraction pouvait lui faire oublier, négliger la page nécessaire, le dossier qu'elle venait prendre au péril de sa vie.

Elle achevait de fouiller dans les papiers de Fouquier-Tinville, quand un nom frappa subitement ses regards. . . . Ce nom elle le connaissait ; elle l'avait entendu acclamer comme celui d'un de ces poètes dont la renommée devient une part de la gloire même du pays. Elle se souvint que l'homme marqué pour l'échafaud par Fouquier Tinville lui-même avait une mère, des frères, qui le pleuraient, et que sa mort souillerait en les désespérant. Oh ! comme Jeanne se serait volontiers dévouée encore au salut de ce poète, de ce jeune homme ardent qui avait balbutié la langue d'Homère sur les genoux d'une mère charmante, et dont les vers gardaient la grâce et l'harmonie des chants antiques.

— André Chénier ! murmura Jeanne, André Chénier qui fut sur le point d'obtenir le périlleux honneur d'être le défenseur de Louis XVI. . . . l'ami de François de Loizerolles, le compagnon d'Henri. . . . Je préviendrai sa mère, elle ne le croit pas si près du péril. Je crierai à son frère Marie Joseph : — Sauvez-le ! — et peut-être son influence combattrait-elle celle de Fouquier Tinville.

Jeanne prit le brouillon de la liste sur laquelle se trouvait le nom d'André Chénier et le cacha dans son sein. Cela lui porterait bonheur de ne point se montrer égoïste dans son dévouement.

Mais en vain chercha-t-elle encore, elle ne trouva nulle part le dossier d'Henri de Civray. . . .

Après avoir inspecté le bureau de Fouquier, et s'être assurée qu'il ne renfermait aucune pièce relative à la famille de Civray, Jeanne se dirigea vers la seconde table, sur laquelle écrivait d'ordinaire le secrétaire Marius.

Elle recommença avec la même lenteur le classement des papiers qui l'encombraient. Le temps passait et Jeanne ne trouvait rien. La pendule sonna deux heures du matin. . . . Deux heures ! il fallait se hâter. . . . Fouquier se levait parfois la nuit afin de terminer sa moisson de têtes. Elle chercha vainement. Le nom des Civray ne figurait sur aucune des nombreuses pages que devait dépouiller Marius.

Il ne restait plus à Jeanne qu'à fouiller dans les tiroirs du cartonnier.

Les lettres rouges timbrant chaque casier, simplifiaient sa besogne.

Elle ouvrit le carton portant un C sanglant. . . . Une liasse de papiers entourés d'une ficelle, frappa tout d'abord ses yeux ; Jeanne jeta un cri de joie. Elle tenait le dossier du comte Henri, dont le nom écrit en lettres énormes, était accompagné du mot *suspect*, écrit à l'encre rouge.

La condamnation du comte était renfermée dans ce mot. . . .

Fouquier Tinville savait où trouver ce dossier, il le laissait dans ce tiroir en attendant l'exécution de la promesse de Robert, afin de faire juger à la fois Mme de Civray, Henri et Mlle de Saint-Rieul. Par une cruauté raffinée, l'accusateur public se plaisait à combiner des drames d'une réalité effrayante. Avant de les envoyer à l'échafaud, il rapprochait des êtres chers afin de boire leurs larmes et de s'enivrer de leurs angoisses. Mais Jeanne était là, la vaillante Jeanne, qui sacrifiait sa vie pour sauver ceux qu'elle aimait.

Elle tenait le précieux dossier serré sur sa poitrine, et repoussait de l'autre le casier C, quand une main nerveuse s'abattit sur son épaule.

— Voleuse ! dit une voix étouffée.

Jeanne se retourna hagarde, terrifiée.

Marius était là à ses côtés, Marius qui avait tout vu, tout compris.

Jeanne se recula en s'accolant au cartonnier. . . . Tout était perdu, perdu sans retour, elle le devina au regard de triomphe que jeta sur elle le secrétaire de Fouquier-Tinville.

— Ces papiers, dit-il les dents serrées, rendez-moi ces papiers.

— Jamais, répondit Jeanne.

Un éclair de férocité brilla dans les regards de Marius. . . .

Il éprouva une joie farouche à la pensée de faire souffrir à la fois dans son âme et dans son corps, celle qui l'avait repoussé avec dédain.

Ses doigts de fer saisirent les frêles poignets de Jeanne, et il les pressa avec une telle violence que la jeune fille devint aussi pâle que si on les eut broyés dans des tenailles.

— Ces papiers ! répéta Marius, rendez-moi ces papiers.

Jeanne ne répondit pas, elle secoua seulement la tête. Mais la pâleur de son visage devenait livide, et une ombre cerna brusquement ses paupières.

— Enfin ! lui dit Marius qui continuait à la tenir immobile, le voilà donc ce secret que tu croyais dérober à tous. Nieras-tu maintenant ma perspicacité. Tu pouvais tromper tout le monde, même Fouquier Tinville, ce fou sinistre qui boirait volontiers le sang qu'il

fait répandre, mais moi ! moi ! comment as-tu pu croire que je me laisserais prendre à tes pièges ? Est-ce que les yeux d'un homme qui aime, ne percent pas des mystères plus obscurs que ceux-là. Ne t'avais-je pas dit dans une heure de folie ; le nom dont tu t'affables est un mensonge, tes fonctions sont un jeu, tu as vécu dans un milieu que je hais, tu appartiens à une caste que j'abhorre.

Jeanne releva le front, en dépit de la souffrance qu'elle endurait, elle eut le courage de répondre :

— Eh bien ! oui, dit-elle, j'ai menti. Je suis entrée dans cette maison afin d'y perpétrer ce que vous appelez un vol. Après ? On me tuera, allez-vous dire. . . . que m'importe ! Puis-je regretter la vie ? Non, je ne pleure que mon impuissance, Dieu n'a pas permis que je réussisse dans mon projet, faites maintenant de moi tout ce que vous voudrez. Quand vous aurez achevé de me briser les poignets, vous reprendrez ces papiers, vous appellerez à l'aide. on me jettera dans une des prisons de Paris, ou plutôt, ce qui sera plus expéditif, on m'incarcérera tout de suite à la Conciergerie. Loin de nier mes actes, je m'en glorifierai. Le procès ne sera pas long, et je ne me défendrai pas. . . . Croyez-vous qu'il ne faille pas plus de courage à une jeune fille comme moi, pour jouer le rôle auquel tous ont été pris excepté vous qu'il n'en faut à un homme qui vous ressemble pour agir comme un tortionnaire.

Les doigts de Marius se desserrèrent.

Le regard de Jeanne se fixa sur le regard étincelant du jeune homme.

— Et vous disiez m'aimer ! reprit elle d'une voix faible comme un souffle.

— Oui, dit Marius, je t'aimais hier, aujourd'hui je te hais.

— Ce n'est pas vrai, dit Jeanne et continuant à le regarder en face, car l'amour rend capable de tous les héroïsmes, et celui que tu dis avoir n'aboutira qu'à m'envoyer à l'échafaud. Quelle misère et quelle honte si je t'avais écouté, si j'avais été assez aveugle et assez faible pour croire à ces yeux ardents, à cette parole hypocrite, à cette éloquence passionnée. Je sentais la griffe du tigre même, sous l'apparente douceur de ton geste. . . Tu as trop fait couler de sang pour n'en être pas ivre, et ne point vouer à la guillotine celles qui auraient la faiblesse d'y entendre. . . Si j'avais eu dans le cœur le sentiment dont tu parles sans le connaître, il m'aurait porté à braver tous les périls, à endurer toutes les souffrances pour la consolation et le salut d'êtres chers.

— Tu l'avoues, dit Marius les dents serrées, tu voulais sauver l'homme dont le nom est écrit sur ce dossier.

— Oui, fit Jeanne.

— C'est ton affection pour lui qui t'empêche de m'aimer ?

— Que vous importe ! répondit Jeanne.

— Ce qui m'importe ! tu oses le demander quand ta pensée me trouble jusqu'au fond de l'âme, quand je sacrifierais mes ambitions à tes vœux. . . . Oh ! tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir de quoi j'étais capable pour mériter un peu de cette tendresse que tu prodigues à cet Henri de Civray.

— Je sais une chose, dit Jeanne, c'est que vous me dénoncerez demain, et que mon nom s'ajoutera à l'une des listes que je viens de lire.

— Tu es jeune, tu es belle, la mort est horrible.

— La mienne ressemblera à une martyre.

— Ainsi, demanda Marius, tu braves ma haine après avoir repoussé ma tendresse.

— Je ne vous brave pas, répondit Jeanne, j'attends que vous élevez la voix pour me dénoncer à Fouquier-Tinville.

— Obstinée ! misérable obstinée ! répéta Marius, oui j'appellerai à l'aide, je te livrerai toute palpitante d'angoisse à l'accusateur public. Le dossier que tu viens de dérober me livre le nom de celui que tu aimes. Sois tranquille ! tu le reverras une fois, une seule, à la barre du tribunal. . . . Je m'enivrerais à mon tour de tes larmes ; hier je me sentais capable de tout pour te conquérir, à cette heure, je ne puis comprendre d'autre joie que celle de te perdre. . . . Mais défends toi donc ! dis-moi que je me trompe, que cet Henri de Civray ne te tenait pas au cœur. . . . explique-moi le motif qui te faisait agir.

— A quoi bon ! dit Jeanne, vous ne me comprendriez pas !

— Si ! je te comprendrai, parle. . . . parle. . . .

La jeune fille soupira longuement en tordant légèrement ses bras.

Les doigts de fer de Marius les serraient toujours. Le jeune homme lâcha les poignets de Jeanne, mais en même temps il s'empara des dossiers. Un dernier espoir venait de traverser l'âme de la jeune fille.

Si obscure que fut devenue l'âme de Marius, un sentiment violent l'animait à cette heure. Jeanne pouvait peut-être exiger au nom de la passion qu'elle avait inspiré ce qu'elle avait tenté d'accomplir. Qui sait s'il était impossible de faire maître dans le cœur du jeune homme, un sentiment assez noble pour l'arracher à la vie fangeuse qu'il avait suivie.

Il s'agissait de livrer un nouveau combat, de lutter contre un adversaire qui l'effrayait et lui répugnait tout ensemble. Elle accepta cette lutte suprême.

—Je ne vous ai point trompé comme vous m'en accusez, reprit la jeune fille, je me nomme Jeanne Raimbaud, et mon père était au service du feu comte de Civray. J'ai grandi dans cette famille. On m'a fait instruire, on m'a aimée, et j'y ai pris goût des belles et nobles choses. Plus tard je quittai le château, et je vins m'établir à Paris dans un magasin de lingerie. Des événements terribles m'en ont chassée. La comtesse de Civray, venue à Paris avec son fils, s'en est vue séparée. Le comte est à St Lazare, et Robert Comtois vous a promis de vous livrer ma bienfaitrice, ainsi que sa nièce Mlle de Saint-Rieul. Je formai un projet, un projet fou, car le cœur a ses folies, je résolus d'entrer en qualité de servante chez Fouquier-Tinville, afin de dérober le dossier du comte Henri, et par là de parvenir à retarder son jugement.... Gagner du temps, n'est-ce point gagner la vie, à une époque comme la nôtre.... Je savais que l'on pouvait me surprendre, et que je paierais cette tentative de ma tête, mais je ne me trouvais pas le droit de marchander le dévouement à qui m'avait prodigué la tendresse et les bienfaits.

—Oserais-tu dire que tu n'aimes pas cet Henri de Civray ?

—J'ose vous répondre que jamais sœur ne fut plus attachée à son frère, répondit Jeanne dont l'accent faiblit.

—Ainsi, tu sais ce qui t'attend ?

—La mort.

—Et tu ne regrettes rien ?

—Je regrette d'avoir échoué.

—Au lieu de venir la nuit dérober ce dossier, n'aurais-tu pas mieux fait de l'acheter.

—A qui ? demanda Jeanne.

—A moi.

—Je suis pauvre, fit Jeanne, les cartes de civisme et les passeports se veulent cher.

—Moins cher que la vie, cependant.

—Je vous l'ai dit, je ne possède rien.

—Eh ! qui te parle d'argent, Jeanne, ne te souviens-tu pas de mes paroles, ne vois-tu pas que ton mépris n'a pu parvenir à étouffer en moi les sentiments que tu y avais fais naître. Quand je t'ai retrouvée tout à l'heure froide, insolente, j'ai cru qu'il me serait facile de me venger, et de te perdre. Mais à mesure que je te regarde, que je t'entends, que je compare ton fier langage, ton visage calme, ton regard pur à tout ce que j'ai vu, entendu jusqu'à cette heure, je sens que pour toi je ferais l'impossible, que je renierais mon père, que je deviendrais ton complice pour être en même temps ton sauveur.

—Vous me sauveriez, vous !

—Oui, si tu le veux.

—Je ne veux pas être sauvée seule.

—La ci-devant comtesse de Civray ne sera pas arrêtée.

—Vous me le jurez ?

—Oui.

—Ce n'est pas tout, reprit Jeanne, il me faut la liberté de son fils.

—Ceci jamais, dit Marius, jamais.

—Que fait la vie à Mme de Civray si elle perd son fils unique, dit Jeanne. Mieux vaut la laisser partager son sort, et monter sur le même échafaud, que de lui faire grâce de la guillotine pour lui voir traîner une vie désespérée. Vous venez de prononcer des paroles qui vous engagent, monsieur Marius, vous m'avez répété que vous m'aimiez, vous m'avez offert de devenir mon sauveur, mon complice, que faut-il que je fasse pour mériter votre appui ?

Je dois tout à la famille de Civray. et je la sauverais au prix de mon sang.

—Jeanne, dit Marius d'une voix plus lente, comme s'il éprouvait une grande douceur à prononcer ce nom, Jeanne, vie pour vie.....

—Que voulez-vous dire ?

—Savez-vous bien quelle est ma position politique ?

—Oui, fit Jeanne, qui ne put s'empêcher de tressaillir, vous êtes l'aide, le confident de Fouquier-Tinville, vous préparez sa sinistre besogne, vous avez donné à la révolution des preuves sanglantes de votre dévouement ; vous appartenez à la horde de tous ceux qui ont renversé, puis guillotiné le Roi, massacré les Carates, et envoyé d'un trait de plume des milliers d'innocents à la barre d'un tribunal qui ne pardonne jamais à la vertu. Voilà ce que vous êtes.

—Et je dois rester ce que je suis, sous peine de me voir proscrit à mon tour, et de porter ma tête sur le même échafaud que Louis XVI. En te parlant de te sauver, je n'ai point voulu te promettre de changer d'opinions et de renier mes actes. Quand on a tracé un sillon sanglant comme le mien, on le suit jusqu'à l'abîme.....

—Mais alors ? demanda Jeanne.

—Je ne puis te faire dou de la vie de ceux que tu aimes, mais je puis te vendre ce que je refuse de te donner.... Ne parle point de ta pauvreté, tu es belle.... j'oublie que tu es royaliste, ennemie de la nation, alliée à ses ennemies.... Deviens ma femme, et je t'abandonne les dossiers que tu voulais voler.

—Moi ! fit Jeanne avec épouvante, moi votre femme !

—Tu aimes le comte de Civray plus qu'un frère ; mais je connais assez les créatures qui te ressemblent pour savoir que jamais elles ne faillissent à une promesse. Si tu deviens ma femme, tu me seras dévouée quand même, et tu rempliras tes devoirs. Consens et Fouquier-Tinville ne verra jamais ces pièces. Il les demandera peut-être au greffier, mais celui-ci ne les retrouvant pas, imaginera quelque mensonge, et fournira du reste assez de besogne à l'Accusateur public pour qu'il oublie un prisonnier dans le nombre de ceux que nous devons envoyer à l'échafaud.

—Et sa mère, et sa fiancée ? ajouta Jeanne.

—Je te remettrai des passeports pour elles.

—Quand cela ?

—Dans deux jours.

Jeanne était d'une pâleur mortelle, tout le sang de ses veines affluait à son cœur. Elle avait songé souvent que si elle échouait dans son entreprise, elle paierait son dévouement de sa vie, mais jamais elle n'avait pensé qu'un des agents les plus actifs de la révolution lui offrirait de l'épouser, et lui vendrait, à ce prix, le salut d'Henri de Civray et celui de sa mère. Elle crut un moment que ce sacrifice serait au-dessus de ses forces. En songeant à Henry de Civray, elle se répéta que lui même repousserait son salut à ce prix. Mais avait elle le droit de marchander son sacrifice ? Si dur que fût le moyen de sauver le fils et la mère, elle devait accepter.

—J'en mourrai, pensa t-elle.

Cependant elle reprit après un moment de silence :

—Monsieur Marius, vous me promettez les passeports de la Comtesse de Civray.

—A la condition que Robert ne l'ait pas déjà fait incarcérer.

—La comtesse est libre, dit Jeanne.

—Grâce à vous ?

—Oui.

—Ainsi Robert.....

—Ne trouvera personne dans la demeure où demain il croit prendre au piège celle qu'il a trahie.

—Et Robert cassé aux gages comme Observateur de l'esprit public, paiera sa maladresse de sa tête.

—Mais le comte Henri ?

—Tout ce que je puis en ce moment, c'est de le faire oublier. Ne demande pas plus, Jeanne ; mais qui gagne du temps gagne tout.... Je réponds de lui.

—Cela ne me suffit pas, dit Jeanne.

—Que faire ?

—Achetez les geôliers, payez les gardiens, faites évader le comte, je ne serai votre femme qu'au moment où je le saurai libre.

Marius parut réfléchir.

—Et ce jour-là tu me suivras....

—Oui je vous suivrai, dit Jeanne.

Marius se dirigea vers le bureau de Fouquier-Tinville, et y prit des passeports portant déjà un certain nombre d'estampilles et de signatures.

— Dans deux jours ces passeports seront en règle ; dans deux jours tu tiendras ta promesse.

— A la condition, ajouta Jeanne, qu'au moment même où vous me viendrez prendre pour me conduire devant l'officier municipal qui régularise aujourd'hui les mariages, le comte Henri de Civray, nanti des papiers que vous lui aurez procurés se trouvera à côté de sa mère.

— Il y sera, répondit Marius.

— Et maintenant, dit Jeanne, il ne me reste plus qu'à fuir cette maison,

— La fuir, tu veux donc te vendre toi-même ?

— Mais ces dossiers ancêtres ?

— Tout passera sur le compte d'une erreur du greffier. Il en a tant d'autres d'un autre genre à sa charge que celle-ci n'ajoutera pas grand-chose à son compte. L'affaire de Robert permettra d'oublier celle des Civray. Tu resteras dans cette maison, jusqu'à l'heure où j'apprendrai à Fouquier-Tinville que je te prends pour femme. Tu es assez belle pour que l'accusateur public me comprenne et m'approuve. Remets donc un masque sur ton visage, souris aux affronts, aide à la coquetterie de ta maîtresse ; notre tête à tous deux tomberait à la fois si nous devenions suspects, et ceux que tu aimes seraient irrévocablement perdus.

Des larmes montèrent aux paupières de Jeanne. Elle n'avait pas compté sur la torture nouvelle de demeurer dans cette maison odieuse.

Cependant elle comprit la justesse de l'observation de Marius, et quand elle se trouva près de la porte de la lingerie, elle lui dit d'une voix étouffée :

— Je resterai, monsieur Marius.

Rentrée dans sa chambre, Jeanne tomba sur son lit, en proie à une horrible crise de désespoir. Elle ne put fermer les yeux, et suivit l'un après l'autre les bruits divers annonçant l'éveil de la maison. D'abord Fouquier-Tinville se leva et rejoignit son secrétaire, puis les enfants firent entendre leurs rires. Jeanne dut alors songer à effacer la trace des pleurs de la veille, afin de remplir ses devoirs de chambrrière. Quand elle se regarda dans un miroir, elle se fit peur. Sa figure était si pâle, ses yeux si plombés, qu'entrant dans le cabinet de toilette de sa maîtresse, elle étendit un peu de rouge sur ses joues.

Pendant que Jeanne buvait le fond de son amer calice, une scène bien différente se passait rue de la Loi, dans la maison habitée par la blanchisseuse de Robespierre.

Robert, nanti des renseignements de la mégère, et certain de la présence de Mme de Civray et de Cécile, n'attendait plus que le moment de les livrer. Il savait qu'il leur arrivait fréquemment de se rendre dans le grenier de la rue Saint Honoré, où un vieux prêtre proscrit célébrait la messe. Il préféra guetter la sortie des deux femmes que de les arrêter chez Rose-Thé, dont il redoutait l'influence. Quatre hommes, munis de solides gourdins, furent chargés de faire le guet dans la rue, Robert se réservait la joie de les conduire à la section voisine, et d'annoncer le lendemain à Fouquier-Tinville qu'il avait enfin mis la main sur les trésors de la comtesse, et qu'elle pourrait être traduite devant le tribunal révolutionnaire, en même temps que son fils. Il sentait qu'il avait besoin de cette revanche pour convaincre Fouquier de son dévouement à la révolution. Vers onze heures du soir deux femmes, soigneusement enveloppées dans les plis et les capuchons de leurs mantes, sortirent de l'allée de la maison surveillée. Leur taille, leur démarche annonçaient que l'une était beaucoup plus jeune que l'autre. Mince, élégante, craintive, elle se serrait contre sa compagne et paraissait lui demander protection. Chacune d'elles tenait à la main un petit paquet.

Robert siffla d'une certaine façon ; ses quatre camarades sortirent de l'ombre, et en un instant les malheureuses femmes se virent cernées par les misérables.

— Messieurs ! citoyens ! dit la plus âgée d'une voix remplie d'épouvante, que nous voulez-vous, qu'avons-nous fait ?

— Ce que tu as fait ? tu es une aristocrate déguisée, une amie des émigrés, une correspondante de Pitt, une ennemie de la nation.

— Je ne suis qu'une malheureuse femme, une mère qui tremble pour sa fille... j'allais reporter le travail que me fournit un magasin de lingerie...

— Nous ouvrirons ceci tout à l'heure, dit Robert qui s'était emparé des petits sacs des deux femmes.

— Mère ! mère ! j'ai peur ! cria la jeune fille en se jetant dans les bras de sa compagne.

—Et de quoi aurais tu peur, mijaurée ? Est-ce de francs patriotes comme nous ? On recommencera ton éducation, la belle ! Tu apprendras à préférer les Jacolins aux ci-devant que tu rencontrais dans les galeries du palais de Capet, avant qu'il eut craché dans le sac.

En achevant ces mots un des misérables attira brutalement la jeune fille que maintint bientôt un second citoyen, et Robert prit avec sa petite troupe le chemin de la section voisine. Enfin il triomphait. Il tenait dans ses mains toute la fortune des Civray, la nation reconnaissante ne pourrait lui en refuser une partie, ce coup d'éclat le ferait entrer tout de suite dans les bonnes grâces de Fouquier Tinville, et il pourrait enfin prendre rang au milieu des sinistres magistrats de la révolution. Les deux femmes suivaient avec peine Robert et ses complices. La plus jeune pleurait ; la seconde s'efforçait de retenir ses larmes. Tremblant plus pour sa fille que pour elle, volontiers elle eut fait le sacrifice de sa vie pour racheter celle de son enfant, mais elle savait bien qu'elle était perdue, et s'efforçait de rassembler ses forces afin de supporter les douleurs qui se succéderaient pour elle jusqu'au jour de sa condamnation.

La salle des sections était tellement encombrée que Robert eut peine à s'y frayer un passage. Il posa la main sur l'épaule de la plus âgée de ses prisonnières, et dit à un homme coiffé d'un bonnet de laine brun, et ceint d'une écharpe rouge :

—Citoyen, je t'amène du gibier de guillotine.

L'homme à la ceinture rouge se frotta les mains :

—Des femmes ! dit-il, j'aime mieux ça, surtout si elles sont jolies. Nous n'avons depuis ce matin que des prêtres qui refusent le serment, et des ci-devant qui crient :— "Vive le roi"— Si les citoyennes que tu nous amènes veulent reconnaître leurs erreurs, nous serons prêts à leur délivrer des cartes de civisme.

—Je les connais, celles-là ! répondit Robert, tu n'en n'obtiendras pas grand-chose.

—Ça, les citoyennes, reprit l'homme à la ceinture, levez vos capuchons, et qu'on voie votre visage.

La jeune fille poussa un cri d'effroi, et crispa ses doigts dans les plis de sa mante.

—J'ai peur ! j'ai peur ! répéta-t-elle. Ma mère, défends-moi . . .

Mais la mère ne pouvait plus rien pour l'enfant ; des mains brutales venaient d'arracher sa mante de ses épaules, et son beau visage, ruisselant de pleurs, apparaissait sous les rayons des quinquets fumeux.

—Malédiction ! s'écria Robert, je me suis trompé.

Il bondit vers la prisonnière :

—Qui es-tu ? comment t'appelles-tu ? lui demanda-t-il.

—Je suis la baronne de Langeac, répondit la jeune femme, nous sommes vos prisonnières, conduisez-nous dans tel cachot que vous voudrez, mais ne nous insultez pas.

Robert saisit les deux sacs de cuir et les éventa d'un coup de couteau. Chacun d'eux renfermait quelques objets de lingerie, et une modeste somme de billon dont le poids avait trompé la rapacité de Robert.

L'interrogatoire de Mme de Langeac ne fut pas long, du reste Robert se souciait peu de ce qui allait lui advenir. Il ne songeait qu'à réparer son erreur, et à retourner rue de la Loi.

Abandonnant ses prisonnières aux hommes de la section, il revint à la maison habitée par Rose Thé, bien résolu, cette fois, à ne tenir aucun compte de la colère que pourrait manifester la jeune fille en voyant troubler son repos. Robert exhiba sa carte d'Observateur de l'esprit public, pour se faire ouvrir la porte de la maison, puis il monta sans bruit les escaliers. Quoique les quatre agents s'efforçassent d'étouffer le bruit de leurs pas, la mégère les entendit. Elle entr'ouvrit la porte de son logis immonde, et montra sa face hideuse :

—Vous venez les prendre ! dit-elle avec un rire de hyène, voilà leur porte En prison ! En prison ces damnées aristocrates.

—Prends garde que l'on t'acroche à une lanterne, fit Robert en secouant l'épaule de la vieille ; tu as menti, misérable sorcière ! ces deux femmes ne sont pas celles que je cherche.

—Ce sont des dames de la cour, des ci-devant . . . cela se voit à leur regard fier, à leurs petites mains, à leur peau blanche . . . Vous voulez des aristocrates, vous en avez, c'est tout ce qu'il vous faut !

Robert repoussa la vieille au fond de son bouge, et alla heurter à la porte de Rose-Thé.

Celle-ci resta longtemps sans répondre, elle crut d'abord qu'on se trompait. Ce fut seulement en entendant crier : — " Au nom de la loi ! " — et résonner sur sa porte de lourdes crosses de pistolets, qu'elle comprit qu'on allait opérer chez elle une visite domiciliaire.

La veille, cette perspective l'aurait grandement effrayée. Mais à cette heure, sûre de n'avoir chez elle rien de suspect, elle se fit un jeu de railler les citoyens trop zélés qui venaient chez elle faire une perquisition.

— Un peu de patience ! fit-elle en passant sa jupe avec une lenteur calculée, j'ouvrirai certainement, mais quand je serai en tenue convenable. Ah ! mes souliers. . . . ne vous impatientez pas, citoyens piquiers, je suis prête dans une minute. Si les femmes sont tenues de respecter la loi, la loi est obligée de respecter la pudeur des jeunes filles, surtout quand la loi est représentée par des Jacobins. . . . Ma cornette sur mes cheveux, et je suis à vous. . . .

Rose-Thé tira les verrous et apparut souriante, tenant son bougeoir à la main.

Robert la repoussa avec violence.

— Entrez, vous autres ! dit-il, et fouillez partout. . . . La comtesse de Civray est ici. . . Je l'ai vue franchir le seuil de cette porte.

Rose-Thé posa la lumière sur la table, puis mettant ses deux poings sur ses hanches dans une attitude de mutine insolence :

— Sais-tu bien à qui tu parles, citoyen Observateur ? A la blanchisseuse de Maximilien l'Incorruptible, rien que cela ! A l'amie d'Eléonore Duplay, dont ma mère fut la nourrice. Ah ! tu te permets de me soupçonner d'incivisme ? Tu violes mon domicile pour y chercher des ci-devant ! Et tu crois que je ne me plaindrai pas ? Mais je crierai comme une agasse, je demanderai vengeance à Maximilien, et il me la fera. Chez moi ces comtesses ! qu'y feraient-elles vraiment ! Repasseraient-elles les robes de la citoyenne Fouquier-Tinville, les gilets de Maximilien, et les bonnets d'Eléonore ? Tu fais trop de zèle, citoyen ! Je te préviens que tu y gagneras de devenir suspect.

— Citoyen Robert Comtois. . . dit un des compagnons de l'Observateur, cette petite citoyenne ne semble point avoir froid aux yeux.

— Merci de m'avoir appris le nom de votre camarade, j'ai bonne mémoire et je ne l'oublierai point. . . . Cherchez, fouillez, j'y tiens maintenant. . . . Voilà les clefs des armoires. . . . bouleversez le linge. . . . Il n'y a guère de meubles dans ce cabinet, et le lit n'a point été défait ! Je me promets de rire demain à tes dépens, citoyen Robert. Si tu tiens à ta place, je le regrette pour toi, ce que tu fais à cette heure suffira pour te la faire perdre.

— Ne parle pas tant, et ne ris pas si haut, ma jolie fille, dit Robert, dont le visage billicux trahissait une haine furieuse, tu n'exerces pas seule ton métier ; il y a deux jours tu avais des apprenties, des ouvrières ?

— Je ne m'en cache pas.

— Elles habitaient avec toi ?

— Naturellement.

— Où sont-elles, à cette heure ?

— Comme elles ne trouvaient point leur salaire suffisant, elles sont parties.

— Nous les interrogerons.

— Comme vous voudrez, répondit Rose-Thé.

— Tu sais leur adresse ?

— Je ne la leur ai pas demandée. Sans doute elles auront trouvé de l'ouvrage ailleurs. Après les avoir payées, je ne me suis pas cru le droit de les questionner.

Robert adressa à Rose-Thé un geste de menace.

Les piquiers, après avoir dérangé les meubles, bouleversé les paquets de linge, revinrent d'un air confus :

— Rien ! dirent-ils, rien !

— C'est égal, citoyen Robert, dit Rose-Thé, voilà une nuit blanche que tu me fais passer, prends garde qu'elle te coûte cher.

L'Observateur fit un signe à ses compagnons, et tous ensemble quittèrent à la fois le logis de la blanchisseuse. Quand ils eurent disparu Rose-Thé joignit les mains :

— Je ne sais guère prier, dit elle, mais c'est égal, mon Dieu, je vous remercie.

Quand fut venue pour Robert l'heure de se présenter chez Fouquier-Tinville, il s'y rendit l'esprit rempli d'une grosse inquiétude. Pour la seconde fois il manquait à sa parole de livrer Mme de Civray et Mlle de Saint-Rieul.

— Ah ! te voilà, citoyen Observateur, lui dit Fouquier. As tu mis la main sur la fortune des deux aristocrates ?

— Non, citoyen Accusateur, répondit Robert d'un air confus ; mais je prendrai ma revanche, je croyais avoir suivi une bonne piste, et je me trompais. Cependant, j'ai conduit à la section la ci-devant baronne de Langeac, et j'espère qu'en raison de cette capture, tu me laisseras du temps pour retrouver le gibier que je poursuis.

En ce moment le bruit d'une jeune voix se fit entendre, et un tourbillon d'étoffes passa devant le bureau de Fouquier-Tinville.

— Je viens me plaindre, citoyen ! dit Rose-Thé avec sa crânerie habituelle, Mon civisme est connu, je travaille pour ta femme, pour Éléonore Duplay, pour Robespierre, pour la belle Thérèse Cabarus, et cette nuit, le citoyen que voilà, se disant Observateur de l'esprit public, est entré chez moi, fouillant mon logis, m'accusant de loger des ci-devant. Je suis Rose-Thé, tu me connais, mais lui, qui est-il ! Que veut-il ? N'a-t-il pas été le premier à sauvegarder la liberté des femmes qu'il feint de poursuivre. Il parle de millions ! je n'ai que mon fer à repasser, mais, rien ne prouve qu'il ne garde pas les diamants des ci-devant dans quelque cachette, tandis qu'il t'amuse par de vagues promesses.

— Petite misérable ! s'écria Robert exaspéré.

— Tu l'entends, citoyen, reprit Rose-Thé. Et voilà un homme occupant un emploi dans la république ! Il m'a suspectée, je l'accuse. Il est venu violer mon domicile, je demande qu'on lui enlève le droit de commettre des vexations nouvelles. Je suis venue d'abord chez toi, si tu ne me rends pas justice, j'irai de ce pas chez Robespierre.

— Ta carte ? demanda Fouquier-Tinville à Robert.

Celui-ci la prit dans son carnet, et la tendit à l'Accusateur.

— Tu t'es rendu indigne par ton manque de zèle de remplir ces fonctions, je te casse ! J'ajoute ceci : si dans deux jours tu n'as pas fourni de preuves éclatantes de ton civisme, je te fais arrêter comme suspect.

— Merci, citoyen ! dit Rose-Thé, en souriant tour à tour à l'Accusateur et à Marius, et maintenant je vais rendre à ta femme les fichus qu'elle m'a confiés.

Rose-Thé sortit lentement, tandis que Fouquier chassait d'un geste Robert et ses compagnons !

— Arrêté dans trois jours, guillotiné dans quatre, répéta-t-il au moment où Robert quittait le cabinet.

XV

ARRACHÉ À L'ÉCHAFAUD

Durant la nuit qui sépara le 5 du 6 thermidor, personne ne dormit dans la prison Saint-Lazare.

Du reste, si quelque captif avait encore gardé un peu d'espoir après la scène de la veille, ce qui se passa dans le milieu de la journée aurait suffi pour enlever une dernière illusion. Vers deux heures on entendit un sinistre roulement, et ces voitures si bien nommées les bières roulantes, vinrent se ranger dans la cour. Qui amèneraient-elles ce soir-là ! Les heures qui suivirent l'arrivée des véhicules éclaboussés par le sang des victimes serra tous les cœurs. Les pères, les mères se rapprochèrent de leurs enfants. Les frères se jetèrent dans les bras de leurs frères.

Le géolier Verney parut, une liste à la main. Les derniers rayons du soleil jouaient sur les dalles, suprême ironie à la scène de deuil qui allait se passer.

Un frisson vite réprimé parcourut les groupes.

— Les Elus de Sainte-Guillotine, cria Verney.

Roucher devint pâle, seul il avait la certitude de son malheur. Robert et Chénier lui serrèrent silencieusement la main.

— Roucher, appela Verney.

Un murmure de pitié circula dans les groupes. Tous les prisonniers savaient que l'auteur des *Mois* payait de sa tête ses courageux articles au *Journal de Paris*. Il quitta sa place, et gagna l'endroit où se groupaient d'habitude ceux que Fouquier-Tinville appelait à sa barre.

—Sauvée, le ci-devant marquis de Roquelaure....

Ces captifs rejoignirent Roucher.

—Le ci-devant baron de Trenk, poursuivit Verney, Coigny, Montraud aîné, Chénier...

Un cri désespéré jaillit des lèvres d'une des prisonnières, et un corps sans vie s'affaissa sur le pavé.

—Madame ! madame ! dit André en s'adressant à une femme aux cheveux blancs, par pitié ! secourez-la, consolez-la.....

La voix rauque de Verney appela successivement, Monscrif, Brognard, Egalité, Bourdeille. André se jeta dans les bras des frères Trudaine :

—Adieu ! leur dit-il.

—Au revoir ! à demain ! répondirent-ils, des amis comme nous se retrouveront devant Dieu.

Chénier alla encore serrer les mains de Sauvée qui avait son portrait, de Ginguené poète aussi, et qui plus heureux, allait devoir à l'amitié d'un greffier d'échapper à l'échafaud.—Verney épuisa la liste des victimes : elle comprenait 27 noms ajoutés à la liste primitive par l'infâme Robinet, dans la chambre du guichetier Sane !

Des adieux s'échangèrent entre les victimes désignées, et les prisonniers épargnés pour ce jour-là.

—Les charettes attendent, ... dit Verney.

Mais Roucher avait quitté sa place au milieu des malheureux qui devaient comparaître, le lendemain, devant le tribunal révolutionnaire, afin de rejoindre Robert qui donnait à son portrait les derniers coups de crayon.

—Vous me retardez, dit Verney en posant sa lourde main sur l'épaule de l'auteur des *Mois*.

Le poète se recula vivement.

—Mon ami, dit celui-ci, une seconde, une seconde encore.... Robert, un dernier trait.... bien.... Maintenant, passe-moi ton crayon....

L'artiste le lui tendit, et Roucher écrivit d'une main ferme cette dédicace au bas du dessin de l'artiste :

A MA FEMME, A MES ENFANTS, A MES AMIS

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage !
Quand un crayon savant dessinait cette image,
On dressait l'échafaud, et je pensais à vous.

Après avoir signé il embrassa l'artiste, prit la main d'André, et lui dit :

—Viens.....

Les vingt-cinq prisonniers se dirigèrent vers l'escalier et commencèrent à descendre. En ce moment Verney déplia de nouveau la liste qu'il tenait encore à la main, puis comme s'il avait oublié un nom au milieu de ceux qu'il venait d'appeler, il dit d'une voix sonore ;

—Le ci-devant comte Henri de Civray.

Le jeune homme s'avança le front haut, et, voyant parmi les victimes désignées un prêtre aux cheveux blancs qui s'avavançait avec peine, il lui offrit l'appui de son bras.

La seconde charrette s'emplissait. Il aida le vieux prêtre qu'il soutenait à y prendre place, et lui-même allait monter à côté de lui, quand une main rude s'abattit sur son épaule, et le fit brusquement retourner. Alors la voix enrouée de Verney cria :

—En route !

La cour se vida rapidement, les curieux suivaient les charrettes. L'homme qui avait saisi Henri par le collet de son vêtement l'entraîna vivement dans un angle.

—Attendez un instant, lui dit-il.

—Je ne passe donc pas en jugement aujourd'hui.

—Non, répondit le geôlier.

—Dois-je rejoindre mes compagnons de captivité ?

—Je vous ai dit d'attendre.

— Qui dois-je attendre ? reprit Henri.

— Ne le savez-vous pas ?

— Je ne sais rien. Vous m'appellez comme si je devais passer en jugement, puis vous me retenez ici, je ne m'explique rien de ce qui se passe.

— Vous le comprendrez plus tard, reprit Verney. Cela fait trois de sauvés aujourd'hui. La petite citoyenne Aimée de Coigny a été rayée de la liste au prix de cent louis, de même que le ci-devant prince de Hesse. Quant à vous, personne ne vous avait désigné pour paraître demain au tribunal.

— Alors pourquoi m'avoir appelé ?

— J'obéissais au citoyen Marius.

— Je ne connais pas même ce nom.

— Vous allez voir l'homme, cela vaut mieux.

Henri n'eut pas le temps d'interroger davantage le guichetier. Le secrétaire de Fouquier-Tinville venait d'entrer dans la cour.

Il marcha rapidement vers Verney et lui glissa un rouleau d'assignats dans la main.

— C'est bien, fit-il, tu auras de l'avancement.

— Que ferez-vous donc de moi, demanda Verney ?

— Après avoir été porte-clefs au Luxembourg et guichetier de la prison Lazare, répondit-il, il ne reste plus qu'une seule place à prendre.....

— Laquelle ? demanda Verney.

— Celle de bourreau... répondit le secrétaire de Fouquier.

— Toujours aimable, citoyen Marius ! fit Verney en saluant.

Marius se rapprocha d'Henri.

— Vous vous appelez Henri de Civray ?....

— Oui, Monsieur, répondit le jeune homme.

— Un peu de prudence, fit Marius, appelez-moi citoyen.

— Qu'allez-vous faire de moi ? demanda Henri.

— Vous conduire près de votre mère.

— Ma mère ! ma mère est vivante ?

— Elle vous pleure, elle vous attend.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit Henri, vous avez donc eu pitié de nous.

Marius secoua la tête avec un sourire railleur.

— Ce n'est pas Dieu qui vous sauve, dit-il.

— Si, répondit Henri, je ne saurais voir que sa main dans tous les événements qui surviennent. Je comprends ce que je vous dois de reconnaissance, et, croyez-le, je ne me montrerai point ingrat.... Comment pourrais-je assez vous bénir pour un dévouement, une générosité que je n'ai en rien méritée.... Je ne vous connais pas, il me semble que jamais nous ne nous sommes rencontrés.... et vous éprouvez pour moi assez de sympathie, d'amitié, pour me sauver la vie....

— De l'amitié ! s'écria Marius dont la voix trembla de rage contenue, regardez-moi donc, et dites si mon visage est celui d'un ami.

— Vous paraissez me haïr, reprit Henri, et cependant....

— Je vous arrache à la prison, je vous sauve de l'échafaud.... Oui, je fais tout cela et j'ai la rage dans le cœur ; et je vous étranglerais volontiers des deux mains que voilà et qui vous ont enlevé à Verney.... Je cède à une volonté plus forte que la mienne..... Je suis ambitieux avec frénésie, eh bien ! je céderais mon avenir pour vous voir gravir les degrés de la guillotine.... Et vous me devez la vie, et grâce à moi vous rejoindrez votre mère !.....

— Qui que vous soyez, dit Henri vous avez tort de me haïr, car j'ai beaucoup souffert sans faire de mal à personne.

— Il faut vous hâter, dit Verney, venez....

Le secrétaire de Fouquier entraîna le jeune comte.

— Où allons-nous ? demanda celui-ci.

— Sur les quais près de la Conciergerie,

Tous deux quittèrent rapidement le quartier de la prison Saint-Lazare.

Henri de Civray, tout en marchant rapidement à côté de son guide, jetait autour de lui un regard curieux.... Si dans la cour de la prison, les derniers énergumènes de la révolution, les piquiers, les Jacobins et les Tricoteuses insultaient encore ceux qui allaient mourir, la masse du peuple paraissait révoltée par la vue du sang qui continuait à couler.

On en avait assez de la guillotine et du triumvirat... La fadeur du sang tiède qui détrempait les rues de Paris, révoltait à la fois les sens et le cœur. La foule appelait de tous ses vœux le renversement d'un gouvernement qui ne se faisait connaître que par des arrêts de mort. Les boutiques se fermaient dans un grand nombre de quartiers... L'épouvante glaçait toutes les âmes... On comprenait que le terrible niveau de la guillotine abattrait les têtes les plus humbles. Nul n'était sûr de se réveiller près des siens, dans sa maison. Les haines particulières multipliaient les victimes. Quelque chose s'agitait sourdement : crise nouvelle au milieu d'une crise épouvantable. On marchait la tête baissée, en rasant les murs. L'angoisse se peignait sur tous les visages... La contre-révolution allait éclater comme un coup de tonnerre, mais trop tard, hélas ! pour sauver tant de saintes, tant de nobles victimes.

Ni Marius ni Henri ne parlaient.

Lorsque tous deux se trouvèrent près du quai, le regard perçant de Marius fouilla les groupes d'hommes et de femmes venus là pour attendre le passage des prisonniers. Des sœurs, des mères, des fils pouvaient échanger un suprême regard avec des êtres chers.

Marius avait sans doute reconnu la personne qu'il cherchait, car il s'avança vers une femme vêtue de noir, enveloppée avec soin dans un mantelet dont le capuchon dérobait son visage. Un bouquet de pensées était fixé au côté droit de sa mante.

Elle aussi reconnut Marius, car tout en serrant de l'une de ses mains le capuchon qui la rendait invisible, elle éleva l'autre pour désigner à Marius deux femmes également en deuil.

L'une était grande, pâle de la pâleur de ceux qui vont mourir, l'autre frêle, petite et blonde semblait succomber sous le poids de chagrins trop lourds pour son âge.

Marius entraîna Henri vers ces deux femmes qui, en ce moment, attachaient un regard avide du côté où devaient arriver les charrettes cahotant les prisonniers qu', le lendemain, devaient s'asseoir à la barre.

Brusquement, sans que rien les eût prévenues, elles se sentirent enlever dans une seule étreinte. La plus âgée des deux femmes fixa des yeux agrandis par la joie sur le jeune homme qui la serrait sur son cœur, et ce nom passa sur ses lèvres comme un soufle :

— Henri ! mon Henri !...

La jeune fille s'appuya chancelante contre sa compagne.

— Pauvre Cécile ! dit le comte de Civray en lui prenant la main.

Il n'ajouta rien de plus, et l'expression du visage de la pâle jeune fille fut celle d'une tendresse humble et craintive.

Marius restait debout à côté de la jeune femme en mantelet noir.

— J'ai tenu ma parole dit-il, tiendrez-vous enfin la vôtre ?

— Soyez tranquille, je n'y manquerai pas.

Elle ajouta d'une voix plus brève :

— Les passeports ?...

— Les voici...

La jeune femme trembla de tous ses membres, puis elle s'avança vers Mme de Civry, qui venait de s'attacher au bras de son fils.

La femme au capuchon saisit la main de la comtesse, y plaça les passeports et une lettre, puis, approchant cette main de ses lèvres, elle y laissa tomber une larme.

Madame de Civray serra machinalement les passeports que Jeanne venait de lui remettre, au même instant Marius entraîna la jeune fille.

Mais si Mme de Civry n'avait point reconnu l'héroïque créature, le regard du comte venait de percer le voile qui la dérobait à ses regards, et il s'écria d'une voix brisée :

— Jeanne ! oh ! Jeanne.

Il allait s'élançer pour la suivre, mais un mouvement rapide qui s'opéra dans la foule repoussa Henri et sa famille du côté de la Seine ; quand le jeune homme fut parvenu à se dégager, Jeanne et Marius avaient disparu.

XVI

VIVE LE ROI !

Jeanne était seule dans sa chambre, debout près d'une table sur laquelle s'entassaient des rubans, des bijoux et des fleurs. Une robe blanche de linon, un ample fichu de dentelle, une baigneuse de malines encombraient un fauteuil. La pâleur de Jeanne était si grande, que si on l'avait vue immobile, étendue sur un lit funèbre, cette pâleur n'eût été ni plus mate ni plus effrayante. Ses lèvres tremblaient, agitées par une sorte de spasme intérieur, et dans ses grands yeux se lisait un désespoir si profond, que jamais visage humain n'en refléta un semblable.

Tout à coup l'horloge sonna . . . Ce timbre, faible, doux, argentin, galvanisa Jeanne que les bruits de la maison n'avaient pu arracher à sa rêverie. Elle fixa des yeux presque hagards sur ce cadran, et murmura d'une voix faible comme un soupir :

— Il le faut ! . . .

Alors raidissant sa volonté, elle releva la tête, fit quelques pas dans la chambre et commença lentement à se déshabiller. Un à un, avec une lenteur automatique elle enleva ses vêtements noirs, puis, avec la même lenteur, mais accompagnée de quelque chose de plus solennel dans les gestes, de plus désespéré dans l'expression de la physionomie, elle revêtit la robe blanche, noua autour de la taille ce fichu de linon, et posa, sur sa belle chevelure ondulée, le bonnet aux plis amples dont les dentelles vinrent accompagner son beau visage. Prenant ensuite un bouquet de fleurs d'oranger, elle l'agrafa à son corsage, le respira avec une joie mélancolique, puis elle effleura ses paupières de ses doigts tremblants. A ce moment, peut-être disait-elle adieu au dernier, au plus purs de ses rêves.

Jeanne était prête. Quand elle se regarda dans la glace, elle sourit, d'un sourire navrant, puis elle quitta sa chambre et traversant les deux pièces qui la séparaient du salon, elle y entra . . . La citoyenne Fouquier-Tinville, et ses enfants, s'y trouvaient et semblaient l'attendre. La femme de l'Accusateur public se leva et alla vers elle, les enfants l'embrassèrent.

Alors seulement Marius s'approcha,

Une violente émotion l'agitait. Des flammes jaillissaient de ses grands yeux noirs.

— Enfin ! dit-il . . .

— Suis-je donc en retard ? demanda Jeanne.

— Non ! non ! mais vous comprenez mon impatience.

— Je sais, dit Jeanne, je sais.

— Il se fait tard, reprit Marius ; venez, si nous tardions davantage, nous pourrions courir le risque de ne plus trouver l'officier municipal.

— Je vous suis, répondit Jeanne.

Elle se tourna vers son ancienne maîtresse, et lui dit avec une dignité dont celle-ci parut surprise :

— Adieu, madame, les événements suivent une marche si rapide que nous ne nous reverrons sans doute jamais. Vous avez été bonne pour moi, et je prierai pour vous . . .

— Mais Jeanne, ton mari reste le secrétaire de Fouquier . . . Au lieu d'être mon officieuse, tu deviendras mon amie, et je t'avoue que j'aimerais mieux cela ; je ne crois pas me tromper en affirmant que jamais tu n'as été faite pour servir. En veux-tu la raison ? Tu es trop parfaite pour ton état.

— J'ai rempli mon devoir, voilà tout, répondit la jeune fille, encore une fois, adieu.

— Jeanne, dit Marius, il manque quelque chose à notre parure.

— Quoi donc ? demanda la jeune fille ; les bijoux que vous m'avez envoyés . . . Je les réserve pour plus tard . . .

— Non, Jeanne, pas seulement cela, mais une ceinture tricolore sans laquelle pas une parure ne semble complète aujourd'hui.

— En effet, dit la citoyenne Fouquier, mais cet oubli est facile à réparer . . .

Elle dénoua le large ruban qui lui ceignait la taille, et voulut l'attacher à celle de Jeanne. Celle-ci se recula brusquement, avec une sorte d'effroi.

— Non ! non ! fit elle en avançant ses mains comme si elle eut eu peur que le contact

de ce ruban l'eut souillée, soyez tranquille, ce soir, il y aura du rouge sur ma robe.
Venez, Marius.

Le jeune homme tenta de saisir la main de sa fiancée, mais avec une sorte de hâte farouche, la jeune fille le précéda dans le couloir, descendit l'escalier, et se trouva dans la rue.

—Ne prenez-vous point mon bras ? demanda-t-il.

—Plus tard, répondit Jeanne Raimbaut.

—Plus tard ! plus tard ! répéta Marius d'une voix agitée, et m'apprendrez-vous aussi quand vous m'aimerez, Jeanne ?

La jeune fille fixa sur lui un regard clair :

—Ceci n'est point dans nos conventions, répondit-elle. Nous avons tous deux fait un marché, et pour mon compte, je l'exécute ponctuellement. Marius, vous avez acheté ma main au prix de la vie d'Henri de Civray et de sa famille ; je vous suis chez l'officier municipal chargé d'unir les époux ; vous dois-je davantage ? Non. Avez-vous espéré plus ? Je l'ignore, mais dans ce cas vous auriez eu tort.

Une crispation passa sur le visage de Marius, cependant il reprit avec douceur.

—Oui, j'ai tort de vous demander, aujourd'hui, ce que je dois seulement m'efforcer de conquérir. Quand je serai votre mari, je vous forcerai bien à m'aimer,

Un soupir fut l'unique réponse de Jeanne.

La foule était grande dans les quartiers traversés par les deux jeunes gens ; parfois elle les séparait avec violence ou les rapprochait subitement. Marius tremblait qu'un accident survint à celle qui allait devenir sa femme, mais il n'osait plus insister pour lui présenter son bras. Enfin, ils arrivèrent à la section où se tenait le magistrat qui devait les unir. C'était un de ces hommes comme cette époque en fit surgir et dont la face reflétait les sauvages passions qui s'agitaient au fond de leur âme. Vêtu d'une carmagnole, un bonnet à queue de renard sur l'oreille, la taille ceinte d'une guenille rouge, le nez bourgeonnant, l'œil cynique, la bouche ignoble, il attendait attablé en face de plusieurs bouteilles, que l'on vint réclamer de lui une attestation prouvant qu'un homme et une femme avaient témoigné devant lui la volonté de s'unir. Le regard qu'il jeta sur Jeanne eut fait reculer celle-ci de dégoût, si elle avait pu à cette heure redouter quelque chose. La résolution immuable qu'elle sentait au fond de son âme suffisait pour lui donner le calme solennel qu'on lisait sur son visage. . . . Jamais un bouquet de fleurs d'oranger n'avait tremblé sur un cœur rempli d'une telle angoisse, et d'une résolution que de temps à autre Marius paraissait pressentir.

L'officier municipal adressa de brèves questions à Marius et à Jeanne ; tous deux y répondirent, signèrent sur un registre, et le Jacobin poussant un éclat de rire, avança les deux mains comme s'il faisait le geste de les bénir.

—Venez, dit Jeanne à Marius, j'étouffe.

Cette fois, soit lassitude, soit parce qu'elle comprenait qu'elle serait inévitablement séparée de lui par la foule, elle prit son bras.

—Où allons-nous ? lui demanda-t-il.

Elle répondit :

—Aux Tuileries.

Il faisait une admirable journée d'été, chaude et brillante. Les arbres avaient encore toutes leurs feuilles, l'eau murmurait dans les bassins. Des enfants jouaient aux places même où l'on avait dressé les échafaudages destinés à des fêtes patriotiques, ses fêtes que présidait Robespierre avec une solennité orgueilleuse.

—Enfin, lui dit Marius, vous êtes bien à moi, vous voilà ma femme.

—Votre femme ! répéta Jeanne d'une voix étrange.

—Rien ne saurait plus nous séparer. . . .

—Rien que la mort. . . . répondit Jeanne.

—La mort ! pourquoi l'évoquer à cette heure ? pourquoi prononcer ce nom maudit ? La mort pour vous, si jeune, si pure, si belle !

—La princesse de Lamballe était plus belle que moi, les vierges de Verdun aussi pures et aussi jeunes.

—Taisez-vous par pitié, Jeanne.

—Il n'y a plus de pitié, Marius, vous le savez bien. . . .

Elle ajouta d'une voix plus âpre :

—Combien de malheureux seront guillotins ce soir ?

—Laissez les mourants, les morts, les condamnés, Jeanne ; vous ne dites ces choses comme si vous me reprochiez les accusations, les jugements et les exécutions qui se succèdent. Tenez, je puis bien vous le dire maintenant, vous ne me trahirez pas, et peut-être me détesterez-vous moins quand je vous aurai avoué ce que je pense. . . .

—Je crus à un idéal de république, et quand je vis qu'elle roulait dans le sang, il était trop tard. . . . Je devais ou consentir à devenir victime ou me jeter plus avant dans la révolution. J'ai des ambitions et des appétits. Je me sentais une soif ardente de plaisir, et j'acceptai les fonctions que je remplis, ces fonctions qui vous font horreur, et qui cependant m'ont permis de sauver ceux que vous aimez. Je les ai sauvés, ils sont partis, maintenant. . . . J'ai trahi pour vous des devoirs qui, jusqu'à cette heure me paraissaient sacrés. Si mon crime était connu, car c'est un crime de favoriser le salut des suspects, je monterais sur l'échafaud dont vous avez préservé le ci-devant comte Henri. Vous pouvez bien me l'avouer, maintenant que vous êtes ma femme, pour que vous vous soyez dévouée de la sorte à cette famille, il faut que vous ayez songé. . . .

—A devez-vous la femme du comte Henri ? Vous avez raison, oui Marius, il fût question de mariage entre nous, et c'est moi qui refusai le comte.

—Alors, vous ne l'aimez pas ?

—Je l'aimais de toute mon âme. . . .

—Et vous m'apprenez cela, à moi ?

—Vous m'interrogez, je réponds.

—Qu'importe ! qu'avez-vous besoin de me répéter qu'en me donnant votre main vous avez conclu un marché !

—Marius, demanda Jeanne en fixant ses grands yeux sur le secrétaire de Fouquier, j'ai pour jamais, pour jamais, entendez-vous, renoncé aux espérances de ce monde. Ne vous plaignez point que je ne vous aie point voué un sentiment que vous ne vous êtes point attaché à faire naître. Si vous aviez voulu exciter en moi cet enthousiasme qu'inspirent aux grands cœurs les actions généreuses, vous m'eussiez dit, le jour où je vous suppliai de sauver ma famille adoptive : — Je ne vends pas une grâce, je l'accorde ! et je vous le jure, Marius, je vous aurais voué dans le fond de mon âme un sentiment si grand et si complet que jamais vous n'auriez eu le droit d'être jaloux.

—Vous demandez trop à un homme subjugué par votre beauté, Jeanne, et qui sait si au fond de votre âme, vous n'auriez point raillé votre générosité que vous exaltez maintenant ? Oubliez que mes opinions froissent les vôtres, que nous appartenons à deux partis divers. . . . Ne voyez en moi qu'un homme dont toute la vie sera employée à vous plaire. . . .

—Je connais mon devoir, répondit Jeanne. Je vous ai promis de vous suivre devant l'officier municipal, et je vous ai suivi ; je ne vous dois plus rien, n'est-ce pas ? Ne demandez pas plus que je ne vous ai promis, mais souvenez-vous que si par amitié, par tendresse pour moi vous aviez changé d'existence, j'aurais pu vivre. . . . Marius ! Marius ! dit-elle en saisissant les deux mains du jeune homme, n'entendez-vous pas ces voix qui hurlent ? On chante l'hymne des Marseillais. . . . le sang coule autour de nous, et sous nos pieds le sol tremble. Ne voyez-vous rien ? Ne comprenez-vous rien ? Faut-il que moi, une femme, je vous avertisse et je tente de vous éclairer. . . . Encore quelques jours, un seul jour, peut-être, et il n'y aura plus ni Montagne ni Jacobins. . . . La tête de Robespierre aura roulé à son tour sous le couperet, avec celles de Couthon et de Saint-Just. . . . Fouquier Tinville, votre sinistre maître s'assiera à son tour à la barre, et vous, vous. . . . Oh ! ne détournez pas la tête, ne me croyez pas en proie à une exaltation romanesque. . . . Je devine, je sais, je crois. . . . Tout à l'heure une sinistre charrette entraînera encore des condamnés sur la place du Trône-Renversé, mais Dieu sait si ce n'est pas la dernière. . . .

Marius n'avait pu s'empêcher de tressaillir et de trembler en écoutant les paroles de Jeanne. Aussi, saisissant ses mains avec une sorte de brusquerie, lui dit il :

—Venez, je vous en prie.

—Soit, fit-elle.

—Où voulez-vous aller ? ajouta Marius plus doucement.

—Fouquier-Tinville se trouve en ce moment sur son tribunal ; dans un moment les condamnés vont sortir, je veux les voir monter en charrette.

—Vous ! s'écria Marius avec stupeur.

—Moi, répondit Jeanne d'une voix calme.

Rien ne pouvait surprendre davantage Marius que la prière de la jeune femme, il savait que rien au monde ne pouvait lui paraître plus odieux, plus terrifiant que le spectacle auquel elle demandait d'assister. Et cependant, lorsque Marius s'interrogeait, il comprenait bien que l'âme de Jeanne n'avait pas changé. Elle ne tentait point d'ailleurs de le faire croire. Liée par sa parole elle tenait un engagement qui lui devait faire horreur. Et cependant ses grands yeux conservaient leur limpidité, son visage cette expression de pureté tranquille qui était son plus grand charme. Quel mystère se dérobait sous cette placidité, quel était le secret de cette jeune femme qui suivait le chemin conduisant dès Tuileries au sinistre tribunal ? Marius cherchait vainement à le deviner : Dieu et Jeanne le savaient seuls.

Une animation plus grande que de coutume régnait dans les rues.

Marius était trop intelligent pour ne pas comprendre le travail qui se faisait dans les masses, la dissidence qui se mettait entre les députés. Les paroles de Jeanne, bien qu'elles s'accordassent mal avec sa joie et ses projets, lui semblaient renfermer le germe de la vérité. Aussi, à mesure qu'il approchait de la Conciergerie, éprouvait il une répugnance plus grande à donner en spectacle à la jeune femme, les victimes qui allaient mourir.

Il y en avait vingt cinq ce jour-là : les vingt-cinq appelées à la Conciergerie. La liste dressée était de 27, mais un prince et une enfant avaient été rachetés à prix d'or. Sans la générosité avec laquelle des amis de Mlle Aimée de Coigny payèrent cent louis pour que son nom fut rayé de la liste fatale, la jeune captive serait morte au même temps qu'Anaré Chénier.

Quand on prévint les prisonniers qu'ils devaient se rendre au tribunal, ils se levèrent tranquillement, se serrèrent la main et se mirent en route. Ils gagnèrent les gradins destinés aux accusés, tournèrent sur une foule plus morne que d'habitude des regards tranquilles, et se tinrent prêts à répondre à Fouquier-Tinville. Dumas présidait la séance. Il fallut relativement peu de temps pour juger ces vingt cinq innocents. La sentence fut la même pour tous. La charrette qui attendait tout attelée à la porte allait, au sortir du tribunal, les conduire à l'échafaud.

La foule entourant la sinistre cour paraissait émue de pitié. Quelques Jacobins et des Tricoteuses crièrent bien comme de coutume : "À la lanterne" et vomirent des injures contre les condamnés ; ce ne fut pas avec le débordement de colère des anciens jours qu'on vit les victimes monter dans la sinistre charrette.

Tout à coup, au milieu de cette foule, il fut possible à Chénier, et à Roucher de distinguer un homme jeune, au visage pâle, qui levait avec lenteur son chapeau. Le geste fut si simple, si noble et si grand à la fois, il exprimait tant de douleur et de respect que les prisonniers en furent émus.

L'homme qui leur adressait ce suprême hommage était jeune. Son costume grossier était évidemment un travestissement. Chénier se pencha à l'oreille de Roucher :

—C'est Henri de Civrav, dit-il.

—Béni soit Dieu qui l'a sauvé et le garde à l'amour de sa mère ! répondit le père d'Eulalie.

Mais le calme, mêlé de douleur et de respect, avec lequel le peuple accueillait les condamnés ne pouvait permettre à ces martyrs de quitter le monde entourés d'une sympathie mêlée de regrets. Une bande de forçés, à la solde de Robespierre, se répandit soudainement aux abords de la Conciergerie, et leurs invectives, leurs menaces, leurs ignobles outrages se croisèrent autour des malheureux. Les furies de la guillotine vinrent à la rescousse, et bientôt s'éleva autour de la charrette, dans laquelle achevaient de monter les condamnés, un chaos de vociférations furieuses.

Les victimes ne parvenaient pas les entendre. Leur âme, en ce moment, planait bien au dessus de cette tombe sanglante ; si près de l'Éternité, ils achevaient de se détacher de la terre.

Presque au même moment où Henri de Civrav, car c'était bien lui, salua ses anciens compagnons de captivité, une jeune femme, vêtue de blanc, et portant à son corsage un bouquet de mariée se rapprocha de la charrette.

Son regard se fixa rapidement sur le jeune gentilhomme qui, bien qu'ayant le moyen de fuir avait voulu adresser un suprême adieu à ses anciens compagnons ; une larme rieuse colora son beau visage ; et l'expression d'une reconnaissance indicible rayonna dans ses prunelles.

Elle dégagea son bras de celui de l'homme qui lui servait de soutien et de guide, puis, arrachant le bouquet de fleur d'oranger qui paraît son corsage, elle le lança dans la charrette comme le suprême hommage de sa pitié, et de sa voix douce rendue plus vibrante par l'enthousiasme d'un sentiment profond :

—Vive le roi ! cria-t-elle.

XVII

LA REVANCHE DE JEANNE

Une double exclamation de terreur et d'angoisse fut à la fois poussée par Henri et par Marius qui s'élançèrent ensemble vers Jeanne, mus tous deux par l'impérieux besoin de la protéger. Henri de Civray saisit le premier la main droite de Jeanne, cette main qui venait de lancer dans la charrette des condamnés son bouquet de mariage, et fixant sur elle un regard fou de désespoir :

—Vous venez de vous perdre, malheureuse, ne le savez-vous pas ?

—Monsieur Henri, répondit-elle de sa voix harmonieuse dont le calme se fondait à peine dans la tendresse, ne fallait-il pas que je fusse perdue pour vous prouver que je ne vous ai pas trahi ?

Marius enveloppa Jeanne de ses bras en jetant un regard de défi à la foule.

—C'est ma femme ! dit-il, ma femme ! entendez-vous, et je tue le premier qui l'approche.

—Nous serons deux à la défendre, ajouta Henri.

En ce moment chacun de ces jeunes gens s'oubliait lui-même pour ne songer qu'au salut d'une femme diversement, mais profondément aimée. Cependant cette scène rapide soulevait des mouvements houleux dans la foule.

Les modérés, ceux que l'écœurement prenait à la gorge en présence des massacres, se révoltaient à l'idée de voir emprisonner, puis guillotiner cette ravissante jeune fille ; mais les jacobins, sortis de la salle du tribunal en même temps que les condamnés, ceux qui disaient que l'hydre révolutionnaire buvait peut-être sa dernière gorgée de sang, éprouvaient le besoin d'en voir couler encore, et d'y tremper leurs bras jusqu'au coude.

Deux partis furent bientôt en présence ; celui qui prétendait sauver Jeanne, et celui qui voulait la perdre. Malheureusement il n'était pas possible d'engager une lutte violente : le parti des piquiers, des partisans de Robespierre et de Couthon, se trouvait plus nombreux que celui des hommes qui attendaient de Tallien une délivrance trop longtemps retardée.

Les Jacobins, les Cordeliers les hommes à carmagnoles brunes, à bonnets phrygiens et à ceintures rouges, pour la plupart armés de pistolet ou de coutelas cachés dans leurs vêtements. Il ne restait aux autres que leurs poings. Toute manifestation violente amènerait une boucherie, et, au milieu des scènes qui ne pouvaient manquer de s'y multiplier, Jeanne pouvait tomber subitement frappée. La seule tactique que pussent se permettre ceux qui, avec Henri et Marius, avaient résolu de la protéger consistait à l'entourer d'un groupe compact, et à l'isoler de ses ennemis ; il serait ensuite de protéger sa fuite. Mais ce qui aurait dû faire le salut de Jeanne pouvait aussi devenir sa perte. En reconnaissant Henri de Civray un sentiment de jalousie terrible traversa l'âme du jeune révolutionnaire. Il comprit l'unique but dont vainement il avait jusque-là cherché la solution. Jeanne avait tenu la parole qu'elle lui avait donné de devenir sa femme, mais seulement parce qu'elle était résolue à mourir. Elle le dédaignait assez pour que l'idée du trépas lui parût moins horrible que celle de la vie commune. En le suivant en présence de l'officier municipal, elle avait obéi à la lettre à son serment, mais plutôt que de subir le joug d'une union qu'aucun prêtre de sa foi n'avait sanctionnée, elle saluait d'un dernier cri ceux qui périssaient pour la bonne cause, certaine qu'elle était de les suivre le lendemain.

—Jeanne, dit Marius d'une voix étouffée, vivant vous avez horreur de moi, mort vous me plaindrez peut-être !

Et, tirant de sa poitrine un poignard à large lame, il se mit en attitude de défense.

Au même instant deux bras enlaçaient Henri de Civray, et une femme aux cheveux blancs s'affaisa sur sa poitrine. C'était Mme de Civray qui, l'ayant suivi de loin, puis perdu au milieu de la foule, venait enfin de le retrouver.

L'âme d'Henri fut en ce moment traversée par une douleur aigue ; il rapprocha de sa poitrine sa mère évanouie, mais il s'efforça de protéger Jeanne du bras qu'il lui était resté libre. Qu'il abandonnât Mme de Civray, et en moins d'une minute son corps serait foulé aux pieds, mais s'il quittait Jeanne elle était perdue.

Le devoir l'emporta sur la justice.

Soulevant sa mère à bras tendus, il se fraya un chemin, jusqu'au quai, descendit en courant vers la berge de la Seine, et, avisant un batelier qui semblait rester complètement étranger aux scènes qui se passaient autour de lui, il lui mit deux pièces d'or dans la main, enjamba son bateau, déposa sa mère sur un amas de cordages, et, quand il la vit en sûreté, il crut qu'il avait le droit de chercher à s'assurer du sort de Jeanne.

En présence du mouvement offensif de Marius, les membres des sections et des clubs saisirent à leur tour leurs armes et s'apprêtèrent à soutenir la lutte.

Marius voulut tenter de sauver Jeanne sans répandre de sang.

— Ne me connaissez-vous pas ? demanda-t-il, je m'appelle Marius, et je suis le secrétaire de Fouquier-Tinville.

— Alors, tu es l'ami et le secrétaire de l'Accusateur public, pourquoi te permets-tu de défendre les ci devant qui crient : Vive le roi !

— Ce n'est pas vrai, il n'est pas le secrétaire de Fouquier ! fit un Jacobin.

— Marius est un pur, je le sais, il a envoyé assez d'aristocrates à la guillotine.

— Il veut en imposer au peuple et sauver la jolie fille.

— A la lanterne ! à la lanterne, cria une harençère que la beauté de Jeanne irritait plus encore que ses opinions.

— Non, fit un membre du club des Cordeliers, en prison, à la Conciergerie ! si par hasard il est ce qu'il affirme, Fouquier le jugera demain.

— En prison ! à mort ! hurlèrent les piquiers.

Un cri de : Grâce ! fut prononcé par vingt cinq voix émues : c'étaient les condamnés prêts à partir pour la barrière de Vincennes. Marius se jeta devant Jeanne en répétant .

— C'est ma femme ! ma femme ! misérables, entendez vous !

Un porteur de carmagnole se rua sur la jeune femme et la saisit par les poignets pour l'entraîner vers la Conciergerie ; Marius, d'un coup de crosse de pistolet, lui fit lâcher prise ; en même temps Henri de Civray rejoignit Jeanne, et, d'un mouvement imprévu, arrachant le bâton noueux d'un Jacobin, il le fit tourner avec une rapidité si grande, qu'il tint en respect un certain nombre d'agresseurs. Les révolutionnaires, voyant qu'ils auraient de la peine à désarmer ce gentilhomme qui savait changer une branche d'épines en une arme aussi redoutable qu'une épée, l'entourèrent par derrière en même temps que Marius. Mais celui-ci se retournant avec l'agilité d'une panthère, plongea son couteau dans la poitrine de son adversaire, et reçut à son tour la lame d'un stylet entre les deux épaules.

Ce combat fut si rapide qu'il était terminé avant que la charrette entraînant André de Chénier, Roucher, et leurs compagnons roulât sur le pavé inégal. Deux cris d'agonie se mêlèrent au bruit des roues, aux claquements des fouets, aux piaffements des chevaux, et, au milieu d'un groupe irrité, menaçant, il fut possible à Chénier de voir entraîner vers la conciergerie Jeanne et Henri de Civray, maintenus par les Jacobins.

Quant à Marius agonisant, deux hommes robustes le portaient.

Les portes de la prison s'ouvrirent d'urgence pour tous les trois ; les bons patriotes venaient d'accomplir un acte capable de prouver la pureté de leur civisme. La prison regorgeait. Il ne fallait pas songer à procurer des chambres aux nouveaux venus.

D'ailleurs on ne pouvait les écrouer légalement, les Jacobins qui venaient de les amener, agissant de leur autorité privée. Le lendemain seulement ou deux ou trois jour après, Henri et Jeanne se trouveraient légalement prisonniers.

Un même sentiment remplissait leurs âmes à cette heure : la pitié pour Marius. Puis qu'il allait mourir, Jeanne pouvait bien lui pardonner l'égoïsme dont il avait donné des preuves en exigeant qu'elle devint sa femme. Henri lui-même. Henri qui comprenait maintenant à quel prix Jeanne avait acheté sa liberté, se dévoua pour ce moribond. On lui dressa un lit dans un angle d'une salle énorme, encombrée de prisonniers, Henri pansa, avec l'adresse d'un chirurgien, l'horrible blessure qu'il avait reçue, et Jeanne, agenouillée près du lit du mourant, lui répétait de douces et consolantes paroles.

— Jeanne, lui dit-il, Jeanne, je vous aime, et je me trouve heureux de mourir. Vous n'auriez jamais perdu le souvenir de ma vie passée. . . . Les victimes que j'avais

aidé à envoyer à l'échafaud, se fussent élevées sans fin entre vous et moi... Et puis, le cœur ne se donne pas deux fois, Jeanne ! Pourquoi vous ai-je tant aimée, vous, un ange ! tandis que moi.....

—Marius, dit Jeanne en se penchant vers le mourant, ô Marius ! si vous le vouliez, vous laisseriez dans mon âme un souvenir ineffaçable....

—Ineffaçable, oui mais terrible....

—Non, Marius, triste, et pourtant consolant.

—Oh ? dites, dites, Jeanne, pour cela que faudrait-il faire.... A mesure que mes forces déclinent, et que la perte de mon sang m'épuise, j'éprouve un désir étrange, impérieux, de me rapprocher davantage de vous.... Mes doigts se glacent entre les vôtres, et je souhaiterais pourtant perdre mon âme dans votre âme pour jamais....

—Si vous avez ce désir, Marius, il sera exaucé !

—Quoi ! vous cesseriez d'éprouver pour moi de la répulsion ?

—Ma pitié, mon amitié vous seraient acquises.

—Alors parlez, Jeanne, que dois-je faire ?

—Vous voyez ce vieillard en cheveux blancs ?

—Oui, répondit Marius en suivant le geste indicateur de Jeanne, c'est un prêtre... un prêtre..... J'étais à l'Abbaye.... Je me souviens, je me souviens.... Ils étaient à genoux, les mains jointes, les bras levés, résignés.... et le sang coulait, coulait à teindre les dalles, à rougir nos mains et nos bras.... Ne me parlez pas de cet homme, ne l'appellez pas près de moi, Jeanne, il n'approcherait que pour me maudire.

—Vous vous trompez, fit Jeanne, il vous dirait qu'il vous absout.

—C'est impossible, impossible ! le sang de ses frères coule encore sur mes mains.

—Le sang du Sauveur peut en laver les taches.

—J'ai servi d'aide à Fouquier pour remplir sa sinistre besogne, j'ai envoyé à la mort tous ceux qui respectent Dieu, le Roi et la Loi..... Jeanne ! Jeanne ! Je souffre ! mais ce que j'endure dans mon corps n'est rien en comparaison de ce que je sens au fond de mon âme.... Oh ! le sang que j'ai versé m'étouffe, Jeanne, Jeanne ! ayez pitié de moi.

—Ce n'est pas à moi qu'il faut demander grâce, répondit la jeune fille.

Henri de Civray avait compris le désir de Jeanne, et déjà il s'approchait avec le prêtre.

—Eloignez-vous ! lui dit Marius rappelant à lui une sorte d'énergie, je suis perdu, je suis maudit !

—Il n'y a de perdu que celui qui s'abandonne lui-même, mon fils, et de maudit que l'homme qui nie la bonté céleste.

—Mais je suis Marius ! dit le mourant en s'accoudant sur son lit, Marius le régicide, Marius le secrétaire de Fouquier, Marius le pourvoyeur du bourreau.

—J'ignore si vous êtes plus coupable que le larron crucifié à côté de notre Seigneur, mais je sais que je puis vous dire comme Jésus : " Vous serez ce soir dans le Paradis." Un mot, un cri de repentir, si votre langue se refuse à articuler un son, une larme de vos yeux, une pression de votre main qui tremble, et je comprendrai, je prierai pour vous...

—Repentez-vous, Marius, dit Jeanne, nous nous retrouverons là-haut. Moi aussi, je me regarde comme condamnée..... dans quelques heures je comparaitrai devant un tribunal qui ne pardonne jamais..... Eh bien ! avant de quitter la Conciergerie, je m'agenouillerai devant le même prêtre, la main qui va se lever sur votre tête me le fera à mon tour, et nous nous reconnaitrons pour les enfants d'un même père quand j'aurai subi la mort que je regarde comme un martyre.

—Et là haut, Jeanne, vous ne me méprisez plus ?

—Là haut vous seriez devenu mon frère.

Le prêtre s'agenouilla et d'un geste lent et doux, il éloigna Henri et Jeanne de la couche du moribond.

Certes, l'âme de Marius ne s'ouvrit point tout de suite à la divine parole ; ce que l'on annonçait à cet homme qui, jusqu'à cette heure avait vécu pour donner à ses passions un essor plus libre, bouleversait trop ses idées pour qu'il acceptât tout d'un coup les espérances divines du chrétien.

Plus, quand la pensée s'élevant lui permit de comprendre les divins mystères de la pitié céleste, ce fut comme si un nouvel être remplaçait subitement l'ancien. Il joignit les mains avec une expression de ferveur indicible, et tandis que de grosses larmes jaillissaient de ses yeux, il fit l'aveu de ses crimes.

Le prêtre l'encourageait, le soutenait, le consolait, et lorsqu'il l'eut béni, le visage de

Marius qui, depuis si longtemps avait rêlé de terribles pensées et révélé d'abominables projets, s'épura comme par miracle, et rayonna d'une beauté dont rien ne saurait donner l'idée.

Jeanne agenouillée pria à son chevet. Le mourant la regarda avec l'expression d'une ardente prière.

— Oh ! si vous vouliez ! si vous vouliez ! murmura-t-il.

— Je veux tout ce qui pourra vous consoler.

— Et bien ! aujourd'hui, vous avez tenu la parole donnée à Marius, vous avez accepté mon nom devant un magistrat qui, pour vous, ne représentait pas même la loi, et vous ne vous êtes jamais considérée comme ma femme. . . . Mais je vous ai obéi, Jeanne, je viens de purifier mon âme, auriez vous assez pitié de moi pour prononcer devant le prêtre un serment qui nous lierait l'un à l'autre pendant l'éternité ?

Jeanne s'attendait si peu à cette demande, qu'elle fit un involontaire mouvement d'épouvante, tandis que son regard plein d'effroi et d'angoisse se tournait du côté d'Henri de Civray.

— Jeanne ! murmura celui-ci à son oreille, Jeanne, refusez ! refusez !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! balbutia la jeune fille.

— Refusez, car c'est à moi que vous donnâtes vos premières pensées, à moi que vous avez au fond de votre âme promis une fidélité qui ne finira qu'avec votre vie. . . . Exaucer cette prière, serait un parjure envers moi !

Le visage de Jeanne parut comme transfiguré. Ainsi Robert de Civray ne doutait plus, Henri de Civray ne l'accusait plus ! Il se tenait là, près d'elle, l'implorant du regard, la priant au nom du passé de ne pas proférer un serment qui se dresserait entre eux.

Marius surprit la terreur de Jeanne dans le regard que lui jeta la jeune fille. Il comprit la défiance d'Henri et les motifs de cette défiance, et une larme roula sur sa joue.

— C'est le dernier sacrifice ! dit-il.

En ce moment la porte de la chambre s'ouvrit, et un guichetier parut :

— Le journal du soir ! cria-t-il, la liste des numéros gagnants à la loterie de Sainte-Guillotine.

— Ah ! fit Marius, le sang ne cessera jamais de couler.

Un certain nombre de prisonniers venaient de recevoir leur assignation pour comparaître devant le tribunal.

— Nous serons tous perdus ! tous perdus ! Ni vous, monsieur, ni moi, ni Jeanne, nous ne reverrons une autre journée. . . . Le couteau de l'assassin et le couperet de la guillotine achèveront leur œuvre. . . . Si j'avais vécu, j'aurais tenté de réparer le mal commis, mais je meurs. . . . Je meurs. . . .

Un flot de sang jaillit de la blessure de Marius, Jeanne obligea le jeune homme à se recoucher sur son lit, et lui imposa doucement le silence. Il se sentait si faible en ce moment qu'il gardait à peine la force de prononcer une parole, cependant il fixa sur Jeanne ses yeux remplis de l'expression d'une prière instante, et il murmura :

— Dites-moi que je ne vous fais pas horreur.

— Reposez-vous, répondit Jeanne, je vais prier.

La jeune fille s'absorba dans une invocation brûlante, tandis qu'Henri repassait dans sa mémoire les scènes imprévues qui venaient de se succéder.

Que devenait pendant ce temps la comtesse de Civray ? L'évanouissement qui, chez elle, avait succédé à l'excès de la frayeur, dura longtemps. Le marinier, aux soins duquel Henri l'avait confiée, résolut de gagner en conscience les deux louis que le jeune homme lui avait donnés. Privés des secours de la médecine, il se contenta de froter la paume des mains de la malheureuse mère, de jeter quelques gouttes d'eau sur son visage, et de la laisser sur le pont où l'air de la Seine rafraîchissait son visage.

Quand la comtesse ouvrit les yeux, elle eut peine à comprendre en quel endroit elle se trouvait. Il fallut un certain temps avant qu'elle rassemblât assez ses esprits pour se souvenir de la scène terrible dont elle avait été témoin.

La veille, lorsque Jeanne, accompagnée de Marius, lui avait remis avec mystère un passeport pour quitter Paris en sûreté, et une carte de civisme pour y séjourner, si elle voulait y terminer des affaires pressantes, Mme de Civray, si bien encapuchonnée qu'elle fût, reconnut la jeune fille en même temps qu'Henri. Si déjà sa propre conscience et les affirmations de Cécile avait ébranlé sa conviction au sujet de la trahison de Jeanne, elle fut en ce moment complètement convaincue de son innocence. Un remords poignant lui

traversa le cœur, et lorsque Henri s'écria avec désespoir : " Ah ! ma mère, qu'avons-nous fait ? " les regrets de la comtesse ne furent pas moins grands que ceux de son fils.

Henri de Civray se jeta sur les traces de Jeanne, mais un groupe bruyant lui barra le passage, et lorsqu'il trouva la rue libre, Jeanne avait disparu.

Il rejoignit alors sa mère, et se fit raconter avec les plus grands détails tout ce qui s'était passé durant son emprisonnement. La comtesse parla de l'assistance qu'elle avait trouvée chez Rose-Thé, du mystérieux billet qui l'avait avertie de fuir cet asile.

— Plus de doute ! s'écria Henri, Jeanne, trop grande pour se venger de nos dédains et de nos calomnies, a répondu à nos accusations par un dévouement qui ne s'est jamais démenti. C'est à elle que tu as dû le conseil de quitter la maison de Mme Roucher ; c'est elle qui te ménagea la protection de Rose, la petite blanchisseuse de Robespierre ; elle enfin qui t'a sauvée de l'échafaud pour te conserver à ma tendresse.

— Mais, demanda la comtesse de Civray devenue pensive, si cela était, qui serait, à ton avis, le misérable qui nous aurait trahis ?

— Je le sais, répondit Cécile, c'est Robert !

Ce nom fut un trait de lumière pour toute la famille. Oui, Robert seul, Robert qui connaissait tous les secrets de la famille de Civray, qui pouvait chiffrer sa fortune, devait avoir combiné avec une adresse infernale l'arrestation d'Henri, puis celle de sa mère et de Cécile de Saint-Rieul. La Providence aurait permis qu'un crieur apprenant à la comtesse l'incarcération de son fils, elle ne songeât plus qu'à rester à Paris, afin de consoler ou de partager sa destinée.

— Cela doit être, dit la comtesse, tout cela me semble maintenant logique, naturel, mais comment se fait-il que Jeanne, avec ses opinions et sa foi, soit entrée en qualité d'officiouse chez l'abominable Fouquier-Tinville ?

— Je le comprends, dit Henri. Oh ! la noble, l'admirable fille. Ne pouvant rien pour nous, tant qu'elle restait perdue dans Paris, elle devait d'une façon occulte nous protéger tous en se réfugiant dans le seul endroit où personne ne se fut avisé de la chercher. Quel moyen a-t-elle employé pour me procurer ce passeport et cette carte de civisme, je le saurai plus tard, mais ce que je sens au fond de mon âme, c'est qu'elle offre sa vie en échange de la nôtre.

Tout à coup Henri se frappa le front.

— Mais cet homme qui l'accompagnait. . . . Je me souviens qu'il était jeune, beau, sur son passage on a prononcé le nom de Marius. . . . Quel est ce Marius ? il faut maintenant que je le sache.

— Henri, à peine es-tu hors de danger que tu cours chercher de nouveaux périls.

— Je dois une réparation à Jeanne, ma mère, elle l'aura.

Henri de Civray conduisit sa mère dans un logement modeste, dont il paya d'avance une semaine de loyer, puis il se mit à la recherche du citoyen Marius. L'instinct révélait à Henri que le peuple des clubs et les membres des sections devaient connaître ce jeune homme à la figure pâle et sombre, que semblait dévorer le feu de passions intérieures. Voyant donc ouvert un cabaret, il y entra, se fit servir du vin, et avisant deux patriotes qui n'étaient pas encore ivres, il leur offrit de trinquer avec lui.

Les ivrognes prennent vite confiance dans celui qui nourrit leurs vices ; les deux citoyens, beaux parleurs, avides de prouver leur influence dans les clubs, et de montrer qu'ils avaient de hautes connaissances parmi les membres influents de la magistrature de la Terreur, citèrent une vingtaine de ceux-ci à la suite les uns des autres.

— Et Marius, demanda Henri en les regardant fixement, connaissez-vous Marius ?

— Le secrétaire de Fouquier-Tinville ?

— Oui, répondit Henri à tout hasard.

— Je le crois bien ! un bon patriote, un pur Jacobin, il serait capable de prendre la place de l'Accusateur public si celui-ci venait à perdre la tête. . . . Un joli mot, n'est-ce pas ? Seulement Fouquier à la tête solide. . . . D'ailleurs il aime tellement son métier, que le jour où le criminel manquera, il s'accusera lui-même pour ne point perdre l'habitude de prononcer un réquisitoire.

— Un bel homme, ce Marius !

— Je le crois bien ! Aussi, il profite de sa jeunesse. Fouquier l'invite à tous les soupers, car la Terreur soupe ; il faut bien se reposer de couper les têtes, c'est une besogne qui fatigue comme une autre.

Henri fit apporter de nouvelles bouteilles de vin, puis il s'éloigna du cabaret au moment où les ivrognes s'endormaient les coudes sur les tables.

Sa résolution était prise : le lendemain, dût-il de nouveau se faire arrêter, il se rendrait chez Fouquier et demanderait à parler à Jeanne.

Un calme relatif se fit dans son esprit ; il rentra au logement choisi pour sa mère et sa cousine, s'entretint avec elles jusqu'au soir, et se retira dans sa petite chambre où il commença une longue lettre ressemblant à un testament.

Quand il l'eut achevée, il se jeta sur son lit, et s'endormit d'un sommeil entrecoupé par des cauchemars douloureux. Il s'éveilla vers neuf heures, s'habilla, et déjeuna en famille. Sa mère et sa cousine s'alarmèrent de l'expression résolue de son visage, elles comprirent qu'il méditait un projet dangereux, mais que rien ne le lui ferait abandonner ; cependant, au moment où il allait sortir, la comtesse se jeta dans ses bras et fondant en larmes :

— Songe que je n'ai que toi pour m'attacher à la vie, lui dit-elle.

— Dieu permettra que je remplisse un devoir sacré sans courir de péril ; s'il en était autrement, vous seriez la première, ma mère, à comprendre ce qu'un gentilhomme se doit à lui-même.

— Va ! lui dit elle, et que Dieu te bénisse.

— Adieu, dit Cécile plus bas, et rappelez-vous, mon cousin, que j'aimerais Jeanne comme une sœur.

— Merci, dit Henri, j'y compte, elle mérite le respect et l'amitié de tous.

Le jeune homme se dirigea vers la demeure de l'accusateur public. Il ne voulait entrer chez lui, et demander à parler à Jeanne qu'après le départ de Fouquier pour le tribunal ; il lui serait ainsi plus facile de voir la jeune fille, peut-être même de parler à Marius. Il attendit en se promenant de long en large dans la rue habitée par le sinistre magistrat.

Tandis qu'il tournait un des angles, il lui sembla voir une femme très belle et très pâle, vêtue de blanc, s'éloigner au bras d'un homme ressemblant à Marius, mais il n'aperçut point le visage de la femme, et cette toilette de fête lui parut si peu convenir à celle de l'officiuse de la citoyenne Fouquier, qu'il n'eût pas même l'idée de chercher à connaître la compagne du jeune homme.

Si Marius venait de quitter la maison de Fouquier, la chance de rencontrer Jeanne toute seule, et de lui parler sans témoin paraissait bien plus possible.

Henri monta donc rapidement à l'appartement de l'accusateur public.

La femme chargée du soin de la cuisine le regarda d'un air surpris quand il prononça le nom de Jeanne Raimbaut. Celle-ci avait pris un nom de fleur, affectant les allures républicaines du calendrier de cette époque. Cependant le don d'un paquet d'assignats ouvrit subitement son intelligence épaisse, le portrait de la jeune fille était d'ailleurs si ressemblant, qu'il n'était point possible de s'y méprendre, et la vieille officieuse répondit :

— Vous tombez mal, si vous désirez la voir, mon jeune citoyen.

— Pourquoi ?

— Elle est sortie.

— Ne rentrera-t-elle pas bientôt ?

— Jamais dans cette maison, du moins.

— Y a-t-elle cessé son service ?

— Je le crois, et pour occuper une position que toutes les jolies filles de Paris vont lui envier.

— Parlez, parlez vite, dit Henri.

— Eh bien ! pour devenir la femme du citoyen Marius.

— Elle ! elle ! s'écria le comte de Civray avec désespoir.

— Elle était belle comme une déesse ! quel dommage que vous ne l'ayez pas vue avec sa robe blanche.

— Tout à l'heure ?

— Oui, tout à l'heure. . . . On se rangeait pour la regarder passer, et vraiment je l'ai trouvée plus jolie que la citoyenne Maillard elle-même, dans son costume de déesse Raison.

— Où doit-elle se marier ?

— A la prochaine section.

— Un mot encore, prenez cet autre paquet d'assignats. . . . Où demeure le citoyen Marius.

L'officiuse donna l'adresse ; la maison du jeune secrétaire se trouvait très près de la prison de la Conciergerie.

Henri courut à la section. Il y apprit qu'un mariage républicain venait d'y être conclu

entre une femme vêtue de blanc, qui eût été parfaitement belle si elle n'eût été si pâle, et le secrétaire de Fouquier-Tinville.

Henri reprit sa course. Certes, il n'espérait plus, il n'attendait plus rien. Il savait, il comprenait le mobile de Jeanne. Elle avait payé du don de sa main la vie d'Henri et la sécurité de la mère. Pensant que les nouveaux époux regagneraient le domicile de Marius, il revint de ce côté et il attendit. Des groupes nombreux s'étaient formés, on discutait sur les jugements à intervenir.

Encore un moment, et la séance du tribunal serait levée, et les condamnés monteraient en charrette.

Henri attendait, muet de stupeur, fou de désespoir. Les condamnés qui allaient partir dans quelques instants, étaient ses compagnons de la veille.

Un mouvement, une clameur, des exclamations de pitié, des cris de haine se confondirent tout à coup. Les furies de la guillotine et les hanteurs de clubs sortaient du tribunal en poussant des cris de mort.

—Je leur adresserai un dernier adieu, pensa Henri.

Dans la cour on entendait les conducteurs jurant et tempêtant, les chevaux piaffant d'impatience dans les brancards.

—Les voilà ! les voilà ! dit une femme

Et dans une vision doublement terrible il reconnut ses amis, et Jeanne qui leur jetait son bouquet de mariage.....

XVIII

LA DERNIÈRE CHARRETTE

Il faisait presque nuit dans la vaste salle où se trouvaient réunis les prisonniers dont la plupart attendaient un jugement prochain, tandis que les autres avaient été jetés dans cette geôle par un incident populaire et inattendu semblable à celui qui réunissait Henri de Civray, Jeanne Raimbaut et Marius. On entendait dans les différents groupes, formés par les malheureux, une basse sourde de sanglots, des prières chuchottées à voix basse, des adieux échangés dans le mystère touchant d'une veillée suprême.

La porte en s'ouvrant avec fracas laissa voir dans les dernières clartés du jour mourant, une vingtaine d'hommes et de femmes poussés brutalement par les geôliers.

Le comte de Civray levant la tête laissa échapper une exclamation de douleur.

Dans un vieillard, aux cheveux blancs, il venait de reconnaître Avid-Simon de Loizerolles.

Loizerolles serra avec un sentiment de joie mélancolique les mains que Henri de Civray tendait vers lui.

—Et Chénier, et Roucher ? demanda-t-il.

Henri de Civray désigna le ciel.

—Comment avez-vous échappé à l'échafaud ?

Henri raconta à Loizerolles une partie de la vérité.

—Mais alors dit le vieillard, vous n'êtes pas accusé ?

—Pas encore.

—Votre emprisonnement est illégal.

—Est-ce que quelque chose est légal aujourd'hui ?

—Irrégulier, du moins.

—Irrégulier, soit ! je n'en serai pas moins guillotiné.

—Qui sait ! fit Loizerolles, ceux qui gagneront une journée sauveront peut être leur tête. L'agitation grandit dans Paris, et la réaction qui devint inévitable ne saurait manquer d'être prompte.

Le geôlier entra en ce moment dans la salle.

—Loizerolles ! appela-t-il.

Le vieillard s'avança.

—Ce n'est pas vous que je demande, dit-il d'une voix brève, il y a sur l'acte d'accusation Loizerolles *fils* ou *filles*, car le mot est bien mal écrit... Mais si la qualité reste indéterminée, ce qui est certain, c'est l'âge du prisonnier :

—Quel âge ? demanda le vieillard.

—Vingt ans, voici la date de naissance.

—Le nom de baptême ! demanda l'ancien intendant général.

—François.

Le vieillard saisit les mains du greffier.

—Oui, il y a erreur, fit-il à voix basse en fixant sur le greffier un regard rempli d'anxiété et de prière. . . . Il y a erreur. . . . On s'est trompé sur la date de naissance. . . . On s'est trompé. Sur le nom de baptême. . . . je me nomme Simon.

Le greffier se recula.

—Savez-vous ce que vous voulez faire ? demanda-t-il

—Rétablir la vérité ? dit le vieillard.

—La vérité ? Non ! mais vous substituer à votre fils. C'est lui, c'est François de Loizerolles qui est cité à comparaître devant le tribunal.

—Qu'à pu faire cet enfant ? dit Loizerolles avec désespoir.

—Et qu'ont fait tous ceux qui attendent leur tour de mourir ?

—Mais vous le comprenez bien, vous, vous l'avez deviné, je ne veux pas que mon fils meure. Il a l'avenir devant lui, Dieu lui réserve, je l'espère, de longues années. Il consolera, il soutiendra sa mère.

—Vous ne le sauveriez pas en le perdant ! s'écria le greffier.

—Si, je le sauverais, vous l'avez dit vous-même, cette situation ne saurait durer, le sang répandu crie vengeance. Peut-être la charrette qui m'amènera demain sera-t-elle la dernière qu'accompagneront les furies de la guillotine et les clubistes des Jacobins. Je ne vous demande point de me sauver, je vous supplie de ne pas me trahir. Quelle consolation suprême pour moi de me dire que ma mort rachète la vie de mon fils. Vous avez une mère, une femme, un enfant peut-être ! Vous soupirez, vous comprenez que mon sacrifice me remplit de joie, et j'aspire à la mort qui ouvrira pour François les portes de cette prison.

—Mais c'est horrible ! horrible !

—Tout est horrible ici.

—Il me semble que je deviens le complice d'un assassinat.

—Vous devenez le moyen dont Dieu se sert pour épargner une vie qui peut être grande et belle.

—Et si quelque jour François de Loizerolles apprendrait. . . .

—Combien l'a aimé son père. . . . Il pleurerait sans doute, il tomberait à genoux, regrettant qu'une seule chose, de ne point faire pour moi ce que maintenant je fais pour lui. . . . Reprenez cet acte. . . . Voyez, corrigez ici : à la place de ce prénom de François mettez Avid-Simon. . . . là, bien, et merci ! Merci du fond de l'âme.

Le greffier ne put s'empêcher de répandre des larmes.

—Si Tallien voulait, pourtant ! fit-il.

—Il vaudra ! quand ce ne serait pas pour arrêter les flots de sang qui détrempent la boue de Paris, ce serait pour sauver Thérèse Cabarus, mais je ne verrai pas la chute des deux Robespierre, de Couthon et de Saint Just, si proche qu'elle doive être.

Le sacrifice était consommé, désormais Simon de Loizerolles était certain de mourir à la place de son fils.

Ce fut pendant cette crise aiguë de la Terreur que l'on put admirer de ces actes d'héroïsme qui semblaient alors tout naturels à ceux qui les accomplissaient.

Tandis qu'ils s'entretenaient du jugement du lendemain, Marius, étendu sur son lit entre Henri de Civray et Jeanne Raïmbaut, sentait s'échapper le peu de vie qui lui restait.

Une dernière fois son regard se fixa sur Jeanne, puis ses paupières s'abaissèrent, il prit la main de la jeune fille, la serra dans ses doigts raidis, murmura quelques mots de tendresse et demeura plongé dans une sorte de torpeur. Il en sortit pour se dresser sur son lit, et la poitrine râlant, il cria par trois fois :

—Grâce ! pardon !

Il retomba en arrière et cette fois il ne restait plus un battement à ce cœur, pas une flamme dans ces prunelles vitrifiées.

Jeanne jeta un mouchoir sur la face du cadavre, et pria longtemps avec le prêtre et Henri de Civray. Ni l'un ni l'autre des jeunes gens n'eut le courage de songer à l'avenir et de parler de son amour en présence du cadavre de Marius. Un homme de service l'emporta dans la soirée, et le jeta dans une de ces fosses communes, où l'on entas-

sait les prisonniers qui rendaient le dernier soupir à la Conciergerie. Les heures se succédèrent lentement ; le son des horloges avait la monotone tristesse d'un glas funéraire.

Quarante-sept prisonniers devaient être jugés le 9 Thermidor. Jusqu'à ce moment, apprenant le mouvement qui régnait dans Paris, ils avaient pu conserver une dernière espérance. La veille, les geôliers eux-mêmes affirmaient que le tribunal ne siègerait plus à moins que ce ne fût pour traîner à sa barre Robespierre et ses complices. . . .

Mais cette illusion fut enlevée aux malheureux d'un façon brutale, le porte-clefs entra sa liste à la main, prêt à faire l'appel de ceux dont les noms se trouvaient portés sur une double liste.

— Son regard tomba sur Jeanne et sur Henri :

— Vous êtes bien jeunes ! dit-il, c'est dommage. . .

— Mourir ! nous allons mourir ! dit Henri.

— Ensemble, ajouta Jeanne à voix basse.

Le comte de Civray se leva, il courut vers le prêtre qui lui avait offert ses consolations et qui venait d'adoucir l'agonie de Marius.

— Mon père, lui dit-il, nous allons monter sur le même échafaud, elle et moi. . . . Jusqu'à l'heure où j'ai compris que je souhaitais en faire la compagne de ma vie, je l'ai chérie comme une sœur. Elle a tout sacrifié pour mon salut, et un jour le l'ai méconnue, calomniée. Je lui dois une réparation. Ne pouvant la faire éclatante, je veux du moins la rendre complète ; si ma mère était ici, elle n'aurait pas le courage de s'opposer à mon désir. Recueillez donc cette promesse solennelle, mon père, et vous tous, mes amis, qui comme nous allez mourir : je prends pour ma femme légitime, Jeanne Raimbaut. . . .

Henri saisit la main de la jeune fille.

— Et vous mon enfant, demanda le prêtre, acceptez-vous le comte de Civray pour mari ?

— Pour le temps et pour l'Eternité, oui, mon père.

Et tous deux enlacés se joignirent aux groupes dont le guichetier faisait l'appel. On entendait dans la salle des cris, des sanglots convulsifs, des soupirs étouffés, les jeunes filles se renversaient défaillantes sur l'épaule de leurs mères, les hommes se serraient les mains en frémissant.

Le guichetier qui lisait avec peine, s'arrêta après avoir appelé un grand nombre de noms, puis il plia la liste et la mit dans sa poche.

— Et nous, demanda Jeanne.

— Vous ! dit le guichetier, je me serai trompé, je vous prenais pour cette jolie citoyenne qui pleure. . . . Quarante-cinq. . . . J'ai mon compte pour aujourd'hui. . . . Attendez à demain !

Et il sortit en entraînant ses futures victimes.

— Jeanne ! Jeanne ! dit Henri, Dieu nous fait don d'un jour ! bénie soit à jamais sa miséricorde !

Un sourire effleura les lèvres pâles de Jeanne.

— Le Seigneur m'est témoin, dit-elle, que si j'avais espéré vivre, je n'eusse point prononcé le serment qui nous lie, mais je le remercie aussi, moi, de me donner cette heure en compensation des tortures que j'ai subies. . . . Je suis votre femme ! moi Henri, votre femme ! Quelle joie et quel orgueil. Jamais je n'ai regardé si haut, jamais je n'ai cru un tel rêve possible, et j'avais raison, puisqu'il ne se réalise que dans la mort. . . . Vous avez eu toutes les aspirations inconscientes de mon cœur, vous recueillerez le dernier mot qui s'échappera de mes lèvres. . . . C'est votre main qui me soutiendra pour descendre de la charrette immonde, c'est votre main qui me conduira quand je gravirai les dernières marches de l'échafaud. . . . Pouvais-je désirer davantage ?

— Ma chère, ma noble Jeanne, dit Henri, combien ma tendresse vous a été fatale. Si vous aviez moins de foi, vous pourriez regretter avec amertume que ma mère ne fut pas là pour vous dire qu'elle comprenait enfin la terrible trahison dont nous avons été victimes tous deux. . . . trahison dont le misérable autour sera châtié par le Dieu de justice. Mais quand nous ne serons plus, elle ne nous séparera jamais de son souvenir. Elle donnera à tous les mêmes prières et les mêmes larmes, et nous l'attendrons là-haut où elle ne tardera pas à nous rejoindre. Ma mère mourra de ma mort. . . .

— Et votre cousine ?

— Pauvre Cécile ! elle m'aimait ! Je ne la plains pas cependant.

— Pourquoi, Henri ?

— Dans peu de temps les couvents seront rouverts, les églises purifiées, et Cécile, la douce créature, se réfugiera à l'ombre des autels.

Tandis que Jeanne et Henri échangeaient ces vœux, ces confidences, leurs compagnons prenaient place sur les sinistres gradins dans la salle du palais de justice, dite de l'Égalité.

Vingt-quatre prisonniers sur vingt cinq sont condamnés sur la première liste ; et sur la seconde, vingt-deux sur vingt-trois.

Dans le procès-verbal qui fut rédigé, de la séance du 9 thermidor, il ne fut nullement fait mention de l'arrestation de Dumas. On y trouva seulement cette phrase : " Et à l'instant de la prononciation de la déclaration du jury, le *Président s'étant retiré*, le citoyen Maire a rempli les fonctions de président." Cependant il semblait si impossible que de nouveaux condamnés fussent envoyés à l'échafaud, en présence des événements qui s'accomplissaient, qu'une voix demanda dans la salle que l'exécution de ces malheureux fût remise au lendemain. Si on avait accordé ce sursis tous auraient été sauvés.

Des faits de la plus haute gravité venaient de se passer.

En effet, pendant une séance extraordinaire du comité du salut public, on délibéra sur la question de faire arrêter sans bruit Robespierre.

Le bruit de la chute du tyran se répandit dans Paris comme une traînée de poudre.

Paris présenta bientôt le tableau d'une animation pleine d'épouvante.

On roulait des canons dans les rues. Les curieux hurlaient dans les carrefours :

— La grande arrestation de Robespierre et de ses complices.

Depuis que le misérable était tombé, on ne se gênait plus pour le couvrir d'anathèmes.

Les geoliers même des prisons l'insultaient.

Robespierre décrété d'accusation, et tentait de trouver un refuge au Luxembourg, avait demandé asile à Guyard le porte-clés qui, après l'avoir repoussé, s'enfuit chargé de ses armes, et traînant ses chiens sur ses talons. L'un des porte-clés de Sainte-Pélagie répétait dans les couloirs, en s'adressant à son bouledogue :

— A bas Robespierre.

Le peuple entier paraissait respirer depuis la chute du sinistre triumvirat.

On s'abordait, on se félicitait dans les rues. Quelques uns semblaient croire qu'une fois ces immondes tyrans renversés, une ère de paix allait immédiatement refleurir. Rien ne semblait donc plus en opposition avec le sentiment public que l'exécution des derniers condamnés, qu'un mot de Fouquier aurait pu sauver.

Pendant ce temps, les quarante-cinq malheureux qui marchent à la mort, tendent les bras à la foule, en protestant de leur innocence, ils adjurant les femmes, les enfants, de se laisser émouvoir par leurs larmes. La pitié remue le peuple incertain, les chevaux sont dételés, les conducteurs des sinistres charrettes n'osent s'opposer à ce mouvement, les bourreaux eux-mêmes semblent incertains. que les condamnés aient le temps de sauter à terre, de se perdre dans les groupes, et les voilà libres, mais au moment où renaît en eux l'espérance, une troupe de cavaliers accourt au triple galop ; c'est Henriot et son état-major.

Il crie, il hurle, il sabre la foule, le sang coule, inondant le pavé ; le peuple essaie de se défendre, et de protéger ceux qui les supplient de les prendre en pitié. Mais le sabre d'Henriot fait de terribles trouées. A ses côtés se tient un homme dont le visage respire une haine farouche, une soif de sang que rien ne saurait apaiser. Il a tremblé trop de fois d'être arrêté pour ne pas témoigner, sous les yeux d'Henriot, qu'il redoute, un zèle sanguinaire. Il saisit un des chevaux, le remet dans les brancards et tente de le maintenir, mais l'animal se cabre, résiste, glisse dans les mares de sang. Le peuple s'attaque au misérable traître, ce Robert qui, après avoir mangé le pain des Civray, a trahi cette malheureuse famille, et qui non content de ses délations, le ses voûs, de toutes ses infamies qu'il a accumulées, s'est fait le séide d'Henriot, de cet Henriot que plus tard on précipitera d'une fenêtre de l'hôtel de ville dans la boue, mais qui à cette heure plus féroce que les bourreaux, oblige ceux-ci à reprendre le chemin de la guillotine.

— Soyez maudit ! s'écria une femme à Robert ; maudit au nom de ma fille que je laisse orpheline.

Robert cingla l'un des chevaux d'un coup de fouet si terrible que l'animal recula, puis prenant l'élan d'un galop furieux, il jeta Robert sur le sol et lui fracassa le crâne d'un coup de sabot.

Et Henriot enfonçant ses éperons dans le ventre de sa monture, agitant son sabre, hurlant de sa grosse voix des paroles de mort, galopa suivi par son état-major à la suite

des dernières charrettes conduisant à l'échafaud les victimes accusées d'avoir mal parlé de Robespierre et de Collot-d'Herbois.

Leur nombre était de 74, l'enquête Faro en fait foi.

Tous ces malheureux moururent en martyrs, et si les noms de quelques-uns n'ont pas survécu à cette hécatombe, il n'en furent pas moins les dignes compagnons des victimes dont l'histoire enregistra les noms.

La nuit qui suivit cette dernière exécution fut remplie d'angoisses terribles pour tous les malheureux dont les prisons regorgeaient, mais tandis que ceux-ci étaient en proie à ces angoisses, les événements se succédaient dans Paris avec une rapidité si terrifiante, qu'elle serait impossible à expliquer à quiconque n'y voudrait pas voir la main vengeresse de Dieu.

XIX

SAUVÉS !

Un mouvement dont rien ne saurait donner l'idée grandissait dans Paris, surtout aux abords des prisons. Les hommes, les femmes, les enfants escaladaient les toits, se mettaient aux fenêtres des mansardes ; la moindre ouverture ayant jour sur une cour de prison se trouvait prise d'assaut.

Les crieurs de journaux annonçaient la grande nouvelle, dessinateurs et graveurs se mettaient à l'œuvre pour représenter l'extermination des oppresseurs de la France. A la Conciergerie où les prisonniers semblaient courir le plus de dangers, en raison de la proximité du palais de justice qui jetait à l'échafaud ceux que l'on avait traduits à la barre, les espérances données même par les gardiens trouvaient difficilement crédit.

Henri de Civray qui avait en l'adresse de conserver quelques louis, en les cachant dans les boutons de son habit, supplia le gôlier de lui procurer un journal.

Ce sera cher, répondit celui-ci.

— Combien ?

— Cinq louis, et je ne veux pas d'assignats.

Henri arracha six boutons de son habit, en fit tomber les pièces d'or et dit au gardien :

— Pars et reviens vite.

Un moment après, il avait entre les mains une feuille humide encore.

Les prisonniers se groupèrent autour d'Henri, et l'entourèrent de telle sorte que, dans la crainte d'être étouffé, il dut monter sur une ébaise.

Le journal dont Henri de Civray faisait la lecture était rempli de faits, de notes. Ne se contentant pas de raconter le passé, il faisait prévoir les événements qui allaient suivre. La Terreur qui semblait s'être incarnée dans Robespierre venait de disparaître avec lui, et devant les prisonniers, toutes les portes ne pouvaient manquer de s'ouvrir.

Deux femmes en deuil, Cécile de Saint-Rieul et la comtesse de Civray n'avaient point quitté les abords de la Conciergerie depuis l'arrestation de Robespierre. La malheureuse mère dont le cœur avait souffert de tant d'alternatives, s'était reprise à l'espérance. Avec un courage surhumain elle avait assisté au départ des dernières charrettes, afin de s'assurer si son fils ne se trouvait pas au nombre des condamnés. Depuis vingt-quatre heures elle respirait ; elle commençait à croire qu'Henri sortirait vivant de l'enfer où il avait été par deux fois sur le point de périr.

Assise sur le sol, la tête appuyée contre la muraille, elle attendait qu'un mouvement se manifestât en faveur des prisonniers, et que les portes de la Conciergerie fussent ouvertes. Enfin un des nouveaux membres du tribunal se fit ouvrir la prison, et pénétra dans la grande salle où se trouvaient les captifs. Il se fit apporter les livres d'écran, et chaque fois qu'en lisant le nom d'un prisonnier, il y trouvait pour unique indication : *exnoblé, prêtre, ami des émigrés*, etc ; il donnait un ordre immédiat d'élargissement.

Les guichetiers reçurent une liste nouvelle des prisonniers maintenus en état d'arrestation pour des accusations dont la valeur serait ultérieurement appréciée ; quant aux autres, ils pouvaient à partir de cette heure se considérer comme libres.

Le gardien entra dans la salle, lut sa liste au milieu de l'émotion de tous, et bientôt éclata dans toute la Conciergerie, des chambres aux corridors, des cours immenses dans les vastes salles, une indescriptible joie.

Tandis que les prisonniers se hâtaient de partir, Henri demanda au gardien en lui désignant Jeanne :

— Et nous ?

— Vous, mais je ne vous connais pas, jamais vous n'avez été incarcérés régulièrement, vous êtes libres, absolument libres !

Henri saisit les deux mains de la jeune fille.

— Entendez-vous, Jeanne, nous sommes sauvés ! sauvés !

Mais Jeanne se recula lentement et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

— Oui, vous êtes sauvés, et j'en bénis Dieu, monsieur le comte. . . Votre mère qui vous pleure va vous serrer dans ses bras en versant des pleurs de joie. La Providence a permis que votre fortune ne fut pas même perdue. Vous oublierez les jours de deuil, de captivité et d'angoisse, et croyez-le, je ne cesserai de supplier le Seigneur de vous donner toute félicité en ce monde.

— Jeanne ! Jeanne ! demanda Henri de Civray dont le cœur battait d'angoisse, que signifie ce langage ?

— Il signifie que je vous rends votre liberté, comme c'est mon droit, et mon devoir. . . . J'ai reçu la bénédiction d'un prêtre en face de l'échafaud dressé, mais vous le savez comme moi, jamais si nous ne nous étions crus près de mourir, nous n'aurions contracté une union que notre mise en liberté annule.

— Quoi ! Jeanne, vous songeriez.

— Je songe à ce que je dois à votre mère, monsieur le comte

— Et à moi, ne me devez-vous rien ?

En ce moment le prêtre qui les avait bénis passa près d'eux. Lui aussi se trouvait libre.

Henri l'arrêta brusquement :

— Mon père, mon père, dit-il, je vous en supplie, parlez à cette chère et cruelle créature. N'ose-t-elle pas m'affirmer que mariée à moi en face de la mort, la vie qui nous est laissée annule une semblable union. Elle me parle du respect que je dois à ma mère qui jadis me refusa son consentement. elle ne semble plus se préoccuper de celui qu'elle n'a avoué aimer qu'au moment où tous deux nous croyions monter dans la fatale charrette. Veut-elle donc me faire détester la vie qui m'est donnée, faut-il que je regrette de ne pas avoir suivi au supplice mes nobles compagnons !

Le regard attendri du prêtre alla de Jeanne à Henri de Civray.

— Ma fille dit-il, vous agissez bien !

— Quoi ! vous l'approuvez, vous qui me l'avez donnée pour femme !

— Tes père et mère honoreras ! fit le prêtre.

Puis passant devant Henri :

— Mon fils, dit-il, je vous demande pour quelques jours un asile et du pain. . . .

Le comte de Civray serra les mains du saint vieillard.

— Venez, mon père, dit-il.

Depuis un moment les portes étaient ouvertes, et les prisonniers sortaient en masse, recevant les embrassements de ceux qui les attendaient.

Poussées, pressées, refoulées, Cécile de Saint-Rieul et Mme de Civray se frayaient avec peine un passage ; Henri reconnut sa mère, tendit les bras en l'appuyant sur sa poitrine, tandis que Cécile se jetait au cou de Jeanne Raimbaut.

Cécile était vêtue de deuil, Jeanne gardait sa robe blanche, au fichu de laquelle tremblait un brin oublié de son bouquet de mariée.

Mme de Civray ne questionnait point Henri, elle le reprenait, le reconqu Coast, pour le moment cela lui suffisait ; elle aurait le temps plus tard de lui demander des détails sur ce qui s'était passé durant les quatre jours qui venaient de s'écouler.

Elle ne paraissait même plus se souvenir de Jeanne ; dans sa tendresse égoïste, elle ne voulait songer qu'à son fils. Appuyée sur son bras, levant sur le visage pâle et profondément ému du jeune homme des regards remplis d'une indicible tendresse, elle oubliait le reste du monde. La foule animée qui se pressait dans les rues gardait à peine le pouvoir de la distraire un moment de sa contemplation maternelle ; elle souriait cependant à la vue de certains groupes formés de vieillards, de femmes et d'enfants. Eux aussi venaient de reconqu Coast le chef de la famille, ou l'ardent et beau jeune homme qui en devait être l'orgueil.

Alors son regard se reposait sur eux comme une bénédiction.

Malgré le changement qui venait de s'opérer dans les affaires publiques, et la certitude que le règne des assassins était fini, Mme de Civray ne songea point à changer le genre de vie presque pauvre qui l'avait jusque là sauvagée !

Ce fut donc dans un bien modeste logis qu'elle conduisit Jeanne, Henri et le vieux prêtre qui venait d'échapper à l'échafaud. Quand elle se vit proche de la maison, Cécile de Saint-Rieul s'élança en avant, gravit trois étages puis ouvrit une porte bâtarde servant d'entrée à un appartement exigu. Tout y était d'une simplicité approchant de la pauvreté, mais par la fenêtre ouverte venaient les rayons d'un splendide soleil, ce soleil de thermidor qui allait rejeter tant d'atrocités dans l'ombre.

Un moment après la famille de Civray et ses hôtes se trouvait installée.

Le vieux prêtre se contenterait d'un cabinet, la comtesse et Cécile partageraient la même chambre ; un canapé recouvert de crin noir servirait de lit à Henri, et Jeanne coucherait dans une sorte d'appentis . . . Les anciens prisonniers avaient assez souffert à Saint-Lazare et à la Conciergerie pour ne pas montrer de grandes exigences.

Deux heures plus tard, Cécile avait trouvé une brave créature qui, pour une modique rétribution, consentait à se charger des soins de l'intérieur. On pouvait même lui donner sans la blesser le nom de servante : le titre d'officiuse venait de disparaître avec tant d'autres inventions révolutionnaires.

Deux journées se passèrent dans un grand calme. L'abbé Chaumont célébrait pour la famille de Civray le saint sacrifice ; la prière se faisait en commun. On rappelait tour à tour les souvenirs des jours de deuil. La comtesse, Cécile et Jeanne allèrent pleurer près de Mme Roucher et d'Eulalie . . . La mère et la fille avaient sans cesse sous les yeux le portrait dessiné à Saint-Lazare, ce portrait au bas duquel le poète avait écrit un quatrain qui restera dans toutes les mémoires. Eulalie s'occupait alors à classer la correspondance de son père, correspondance précieuse à tant de titres, et qui formera un des monuments intéressants de cette époque néfaste. Elle feuilletait l'herbier préparé par son père, elle repassait en souvenir de lui des études commencées sous sa direction ; et quand elle se sentait le cœur trop gros, elle prenait sur ses genoux le "Petit Suspect," ce charmant Emile qui avait partagé la captivité de Roucher, et qui rappelait avec une sensibilité enfantine, des traits touchants d'André de Chénier, d'Aimée de Coigny, la jeune captive, de la famille de Loizerolles.

Mme de Civray et Mme Roucher confondirent leurs larmes, et Jeanne se rapprocha d'Eulalie.

— Enfin, dit la fille de Roucher, justice vous a été rendue.

— Oui, répondit Jeanne, justice complète.

— Vous allez pouvoir être heureuse.

— Le bonheur n'est pas de ce monde, mademoiselle.

— Oh ! vous avez si bien mérité votre part de joie.

— J'ai rempli mon devoir, voilà tout.

Peu à peu les amis se cherchaient, se retrouvaient. Le chaos se débrouillait. On recevait des nouvelles de province. Les repréailles sanglantes faisaient trêve. On châtiât les coupables avec plus de lenteur. Chacun reprenait sa place dans le monde, et osait faire usage de sa fortune. On ne tremblait pas à l'idée de revêtir un costume trop élégant. La carnagole avait fait son temps, et les bonnets en peau de renard se cachaient.

Vingt fois Henri de Civray fut sur le point d'entamer avec sa mère une conversation grave, mais chaque fois qu'elle le pressentit, elle s'y déroba par une tangente adroite.

Elle serrait ensuite la main de son fils, et semblait lui dire :

— Plus tard.

Le chevalier de Blandy donna de ses nouvelles.

Caché pendant la terreur au milieu d'honnêtes paysans dont il avait pris l'habit et partagé les travaux, il se portait mieux que jamais, et rendu familier depuis deux ans avec la pelle, la pioche, le crochet et la herse, à la nouvelle de la chute des Jacobins, il n'avait rien eu de plus pressé que de se rendre non point dans sa gentilhommière, mais au domaine de Civray, et d'y amener avec lui une armée de travailleurs. Tout avait

marché sous ses ordres avec un entraînement et une régularité prodigieux. Les allées avaient été débarrassées de l'herbe qui les envahissait, on avait taillé les arbustes, émondé, ébranché, planté, et le domaine de Civray, grâce aux plantes vivaces qui avaient prospéré en paix, présentait au mois de septembre l'aspect d'un Eden un peu sauvage encore, mais ravissant.

L'abbé Chaumont avait décidé un misérable qui avait acquis Civray comme bien national, pour une poignée d'assignats, à rétrocéder son marche au comte Henri.

Par une belle matinée de septembre, la comtesse, Henri, Jeanne, Cécile, et l'abbé Chaumont à qui l'on avait promis qu'il trouverait un docte et saint compagnon dans l'ancien prisonnier de la Conciergerie, prirent le chemin du château de Civray.

Oh ! combien le cœur battait à Jeanne en se dirigeant vers ce domaine qu'elle avait quitté la mort dans le cœur et les yeux pleins de larmes. Avec quel sourire elle salua les vieilles tours, le clocher aigu de la chapelle, la masse sombre des arbres. Et cependant, elle ne savait rien encore de sa destinée, et depuis quelque temps Henri respectant sa volonté cessait de faire allusion au mariage qui avait été célébré dans la prison.

Le chevalier de Blandy, l'abbé Chaumont, toute la domesticité, les voisins, les vassaux de Civray attendaient les amis, les maîtres, les seigneurs.

La comtesse avait revêtu une élégante toilette, Jeanne portait une robe de linon blanc ; Cécile seule était habillée de noir ; mais ses vêtements de deuil ne l'empêchent pas de sourire.

Le soir, par les soins du chevalier de Blandy, une promenade aux flambeaux fut faite dans le château, puis dans le parc, et toute la famille occupa durant la nuit ses chambres habituelles. Henri retrouva la sienne, Jeanne et Cécile dormirent dans leurs lits de jeunes filles. Quant à la comtesse de Civray avant de goûter le repos, elle prit une lampe et se rendit seule dans la vaste pièce où se trouvait le lit du feu comte enveloppé de ces courtines de soie. Elle y resta longtemps s'entretenant du passé au milieu de ses précieuses reliques, demandant peut-être un conseil au portrait du comte de Civray qui semblait prêt à descendre de son cadre. Quand elle sortit de cette chambre, la comtesse paraissait avoir retrouvé un calme absolu.

Le lendemain le soleil se leva splendide. Jeanne fut rapidement debout. Sans prévenir personne, elle s'échappa du château, avide d'air, de liberté, se sentant le besoin impérieux de prendre elle-même, elle seule, possession de ce domaine où elle avait grandi. La promenade aux flambeaux de la veille lui avait rendu les vastes allées, les grands couverts, mais elle se souvenait des sentiers perdus, des saules géants, des troncs mornes croulant dans l'herbe, et surtout, oh ! surtout de l'étang d'azur terni par les ombres noires des arbres, encadré dans des fleurs, et tout retentissant du ramage des oiseaux.

Elle allait lentement, relevant les pans de sa robe blanche, sa belle tête pensive un peu inclinée. En passant devant un rosier couvert de fleurs d'un blanc d'ivoire, elle en prit deux, et les agrafa à son corsage.

À mesure qu'elle approchait, elle reconnaissait les chants des oiseaux qui gazouillaient jadis tandis qu'elle se cachait dans les touffes de flambes et d'iris, afin d'aider Henri à répéter les leçons qui faisaient son désespoir.

Quand elle se trouva sous les ramures, son cœur se serra, ses regards devinrent humides. Des souvenirs plus puissants se mêlèrent à ceux de son enfance, elle se rappela le jour où elle avait entendu Henri maudire l'arrivée de Cécile de Saint-Rieul, et cette autre journée plus lamentable encore, où elle lui avait dit adieu, en lui interdisant de s'opposer à son départ.

Combien avait-elle pleuré, souffert, depuis ces deux journées.

Accablée par son émotion elle s'appuya contre le tronc d'un saule dans le creux duquel Henri cachait jadis ses livres de classe, puis elle couvrit son visage de ses deux mains. Un bruit de pas léger se fit entendre à quelque distance, mais Jeanne trop absorbée ne le distingua pas.

Une belle tête brune et pâle se montra entre les branchages, puis Henri de Civray s'approcha de la jeune fille.

— Jeanne ! dit-il, Jeanne !

—Vous ici, monsieur le comte !

—Je vous cherche, je vous trouve, je vous vois, Jeanne ! ma chère Jeanne !

—Calmez-vous, monsieur le comte, je vous en supplie. Oui, c'est Jeanne, votre sœur, votre amie.

—Ma femme ! dit le jeune homme en lui prenant les deux mains.

—Vous savez bien que notre mariage est nul, monsieur le comte.

—Nul, pourquoi. Jeanne, je suis prêt à répéter mon serment.

—Vous ne le pouvez plus.

—Qui m'en empêchera ?

—Votre mère.

—Je suis majeur, dit Henri avec véhémence.

—Oh ! ne prononcez pas de semblables paroles ; respectez quelle qu'elle soit la volonté de la comtesse de Civray. Mieux que vous elle sait ce que vous devez à votre race, à votre nom, à l'avenir qui aura besoin de l'épée du gentilhomme. Enfin, rappelez-vous que si vous me chérissez et m'estimez si profondément, vous ne pouvez m'obliger à rougir. J'admets que vous ayez pour vous la loi, cette négation de la vertu familiale, croyez-vous que j'aurais le courage de chasser de ce domaine la comtesse de Civray, ma bienfaitrice. Mon père a mangé votre pain, monsieur le comte, je ne dois jamais l'oublier. Laissez-moi le repos de la conscience à défaut de bonheur. J'aime Civray, faites qu'il me soit possible d'y vivre sans devenir ingrate et coupable. . . . Que faut-il vous dire de plus ! Je vous chéris depuis l'enfance ; jamais je ne pourrai aimer que vous, et je vous prie, je vous supplie d'oublier une promesse que votre mère ne ratifiera jamais.

Le feuillage s'ouvrit avec violence, et la comtesse de Civray saisit Jeanne dans ses bras.

—Ah ! chère et noble fille ! dit-elle.

—Par la sambleu, comtesse, dit en souriant le chevalier de Blandy, j'ai fait un joli rêve, et combiné un plan sur lequel vous allez me donner votre avis. . . . Que Jeanne soit une bonne et charmante fille, je l'ai toujours pensé. . . . depuis la Terreur j'en suis si bien convaincu que j'ai fait préparer un bon petit acte d'adoption, très en règle, par lequel Jeanne portera pendant sa vie le nom que je fais sien aujourd'hui, et jouira après ma mort d'un petit bien que je lui laisserai le plus tard possible.

Et le charmant vieillard s'approchant de Jeanne avec une grâce courtoise :

—Mademoiselle Jeanne de Blandy, demanda-t-il, voulez-vous embrasser votre père adoptif ?

Jeanne se jeta dans ses bras.

Henri qui comprit ce sentiment d'exquise délicatesse du chevalier porta sa main à ses lèvres avec un respect filial. La comtesse mit un nouveau baiser sur le front de Jeanne.

—Je n'engagerai point cette enfant, dit-elle, à refuser une preuve de tendresse et d'estime ; adoptez-la chevalier, donnez-lui votre nom de Blandy qui fut toujours loyalement porté, mais à la condition que vous autorisiez votre Jeanne à y ajouter le titre de comtesse de Civray.

—Madame ! dit Jeanne en levant ses regards humides sur la comtesse, est-ce possible, est-ce vrai ?

—Mais, ma chérie, un prêtre vous a bénis là-bas. . . . On ne peut retirer un serment prêté. . . . Mon fils vous a fait sien à l'heure où il croyait mourir, je bénis Dieu qui vous a conservés tous deux. Je regarderais comme un crime de vous désunir, vous qui avez tant souffert, vous qui nous avez sauvés.

—Vous avez raison, ma tante, dit à son tour Cécile de Saint-Rieul, c'est le jour de payer ses dettes et de remplir les vœux que l'on a faits. . . . Lorsqu'Henri mon cousin, après avoir défendu Jeanne au moment où elle jetait son bouquet à André Chénier, fut entraîné à la Conciergerie, je fis le serment d'entrer dans un cloître, quand les cloîtres seraient rouverts. . . . J'attendrai au milieu de vous que cette heure sonne pour moi, mais à partir de ce jour, je me considère comme morte au monde.

—Chère Cécile, dit Henri, vous êtes un ange !

—Et vous un homme heureux, mon cousin. Vous répandrez autour de vous l'aumône et le bon exemple, et vous oublierez que vous avez vu Paris couvert de boue détrempée dans le sang, et que vous avez salué les dernières victimes de la Terreur. Fasse le ciel que jamais, sous quelque nom qu'elle emprunte, cette Terreur ne renaisse pour menacer la propriété, la famille et Dieu !

Un mois plus tard, Jeanne de Blandy épousait Henri de Civray ; et ni l'un ni l'autre ne songea jamais à quitter le domaine où ils avaient appris la foi, la tendresse, le dévouement.

FIN

LA COMPAGNIE DES VINS DE BORDEAUX, (Bordeaux claret Co.) établie à Montréal en vue du traité Français, offre les meilleurs vins à \$3.00 et \$4.00 par caisse de 12 grandes bouteilles, aussi bon que n'importe quels vins à \$6.00 et \$8.00 vendus sur leurs étiquettes, adressez la Compagnie des vins de Bordeaux (Bordeaux claret Co.) 30 Rue Hôpital, Montréal.

Paraîtra le **5 Mars** le 15^{ème} numéro de LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, un grand roman ayant pour titre

LA VENGEANCE DU FIANCÉ

PAR

Jules Mary,

l'auteur si populaire de "Blessée au Cœur," "La fée printemps," "Le petit français," "Cœur de femme," "Trahison vaincue par l'amour," etc., etc.

LEPROHON & LEPROHON,

EDITEURS.

AU COMPLET 10 Cents

AVIS.

Chance exceptionnelle à tous nos lecteurs qui ne sont pas encore abonnés, ou à ceux qui étant abonnés, désirent continuer leur abonnement pour une autre année, nous faisons l'offre qui suit :

L'abonnement à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE est de \$1.25 par an ; mais d'ici au 1er mai 1895, à tous ceux qui nous renverront ce Coupon accompagné d'une piastre (\$1), nous adresserons "La Bonne Littérature Française" pour 1 an (12 numéros), tous frais payés.

Toute personne qui s'abonnera comme il est dit ci-dessus, recevra comme prime un des livres suivants :

"**LA MAYEUX**," par X. DE MONTEPIN, grand roman dramatique de 436 pages, grand format, double colonne, contenant 52320 lignes de matière à lire.

"**LA MALÉDICTION D'UN PÈRE**," par EMILE RICHEBOURG, 400 pages, grand format, simple colonne, contenant 20800 lignes de matière à lire.

"**AMOUR ET HAINE**" ou le "**DRAME DE BICÈTRE**," grand roman à sensation, paru en volume pour la première fois en 1894 ; grand format, simple colonne, contenant 21360 lignes de matière à lire.

"**L'ENFANT MYSTÉRIEUX**," (2 volumes), roman canadien émouvant, par Dr. V. Eugène Dick.

"**VENGEANCE FATALE**," grand roman canadien émouvant par L. C. W. Dorion.

COUPON.

MM. LEPROHON & LEPROHON,
25, rue St-Gabriel, Montréal.

Messieurs,

Je déclare m'abonner à "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" pour un an, à dater du numéro du mois de _____ 189 . Je vous envoie ci-inclus la somme d'une piastre. Comme prime veuillez m'envoyer _____ comme il est offert ci-dessus.

Nom.....

Rue et numéro.....

Ville.....

N.B.—Ecrivez votre nom et adresse aussi lisiblement que possible. Presque toutes les lettres qui se perdent ou ne reçoivent pas de réponse, le sont parce que l'adresse n'est pas lisible.

Coupez cette feuille en suivant le pointillé.

FLEUR des NEIGES

Par PAUL D'AIGREMONT

Auteur de GRAND CŒUR, MÈRE ET MARTYRE, LA REINE DE L'OR,
MATER DOLOROSA, Etc., Etc.

Ce roman écrit spécialement dans la note de tendresse honnête, d'émotion profonde, qu'aiment les lecteurs de LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, est l'histoire d'une pauvre femme que sa grande fortune ne met à l'abri d'aucune des douleurs humaines les plus poignantes, les plus imméritées. FLEUR DES NEIGES est une œuvre exquise, d'un intérêt sans cesse grandissant, sans aucun crime, avec des situations dramatiques des plus palpitantes, mais toutes vraies et prises dans la vie réelle, comme, du reste, tous les personnages de FLEUR DES NEIGES.

Nous sommes persuadés que le plus grand succès est réservé par nos lecteurs à cette œuvre nouvelle de Paul d'Aigremont.

Sur réception de UN CENTIN pour frais de port nous expédierons la 1ère partie du roman contenant 88 pages, grand format, afin de donner un aperçu de cet émouvant roman.

Ce volume qui dépasse 400 pages est en vente au complet dans toutes les librairies et dépôts de journaux pour 50 centins seulement. En dehors de Montréal, 60 cts.

Sur réception du prix en argent ou timbres-poste nous l'expédierons à toute personne qui en fera la demande.

LEPROHON & LEPROHON

EDITEURS

25 Rue St-Gabriel,

Montréal.

AMOUR ET HAINE OU LE DRAME DE BICETRE,

GRAND ROMAN EMOUVANT,

Volume de \$2.50 pour 25c.

N. B.—Nous prenons l'argent et les timbres américains.

Ouvrages à Prix Réduits

Des meilleurs écrivains de nos jours.

Volumes de \$1.00 à \$2.50 réduits aux prix suivants dans un nouveau format :

"La Malédiction d'un père," par Emile Richebourg.....	35c.	valant \$1.50
"Maudite," par Emile Richebourg, nouvelle édition illustrée.....	50c.	" 2.50
"Le Médecin des Pauvres," par X. de Montepin.....	50c.	" 1.50
"La Mayeux," par X. de Montepin.....	40c.	" 3.00
"L'Homme de la Nuit," par Jules de Gastyne, grand roman dramatique.....	25c.	" 1.75
"Les Batailles de la Vie ou le Docteur Rameau," par Geo. Ohnet.....	15c.	" 1.00
"Le Drame de Bicêtre" ou Amour et Haine.....	25c.	" 2.50
"Fleur des Neiges," grand roman à sensation, par Paul d'Aigremont.....		50
"L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet," par l'Abbé Proulx.....		35
"Corinne ou l'Italie," par Madame de Staël.....		70
"Francois de Bienville," scène de la vie canadienne au 17e siècle, par Joseph Marmette, 1 fort vol. in-12.....		50
"Le Pèlerin de St Anne," par P. Lemay.....		50
"Albert ou l'Orphelin catholique," par O. Thomas auteur de "Gustave".....		50
"Le Manoir de Villerai," roman canadien, par Mme Leprohon, 1 vol. in-12.....		30
"Armand Durand ou La Promesse Accomplie," par Mme Leprohon.....		30
"Le Chemin des Larmes,".....	25c., par poste	30
"La Forêt de Bondy." Magnifique volume illustré.....		25
"Le Siège de la Rochelle," par Madame Genlis.....		25
"Echappé de la Potence," Mémoires de Félix Pourré, prisonnier d'état en 1538.....		25
"Nouvelle Cuisinière Canadienne," contenant tout ce qui est nécessaire de savoir dans un ménage.....	50 cts. Par poste.	55
"Gabrielle," par Emile Richebourg.....	25 c., par poste	30
"Le Serment du Corsaire," par R. de Navey.....		15
"Une Erreur Fatale," par R. de Navey.....		15
"Un mariage pour l'autre Monde," par M. Maryan.....		15
"Prima Vera," par M. Maryan.....		10
"Les Diabes Rouges," par Chs des Lys.....		10
"Le Chien d'Or," par P. Lemay, 2 vols.....		50
"Charge d'Âme," par Jeanne Mairet, auteur d'une Folle, un beau volume de 168 p..		15
"Mille et une Nuits,".....		50
"Secrétaire Universel,".....		25
"Vies brisées," par J. Mary, auteur de "Cœur de Femme" "Blessée au cœur," "La fée printemps," etc.....	35c., par poste	40
"Vengeance Fatale" roman canadien par L. C. W. Dorion.....		25
"L'Enfant Mystérieux" 2 vols, par Eug. Dick.....		50
"La Maçonnerie canadienne-française dans la Province de Québec en 1883 par Jean d'Erbrée.....		15
"Le Secrétaire Canadien, Lettres pour toutes les circonstances de la vie; lettres d'amour, de félicitations, de condoléances, du jour de l'an, d'invitations, etc.....		25
"La seule et vraie Clef des Songes".....		6
"La Clef des Songes".....		12
"La seule et vraie Clef des Songes".....		70
"La Double Clef des Songes".....		30

CHANSONNIERS

"Répertoire Ls. Vérande," chansonnier comique noté contenant toutes les chansons comiques les plus en vogue.....	25
"Le Plaisir au Salon," jolies mélodies, romances, etc.....	35
"Succès du Salon," romances nouvelles à grand succès, avec musique.....	35
"Album du Chanteur," Les plus jolies romances modernes avec musique.....	35
"20 Chansons populaires du Canada," par Octave Fortier.....	1.00
"La Muse Populaire," Recueil de romances, chansonnettes et chansons comiques avec musique. 1 fort volume.....	50
"La Gaudriole," Recueil de chansons comiques et de chansonnettes suivies de monologues en vers et en prose. 1 volume, avec musique.....	40

Tous ces ouvrages seront expédiés *Franco*, sur réception du prix en timbres-poste ou en argent.

ADRESSEZ :

LEPROHON & LEPROHON,

EDITEURS

25 Rue St-Gabriel, Montréal, Can.

N.B.—Nous acceptons l'argent et les timbres américains.

Volumes a 15 Cents.

Jean de Kerdren, par Jeanne Schultz
La Neuvaine de Colette " "
La Chambre des Ombres, par Marin de Livonnière.
Un Crime Mystérieux, par Léon Bochet.
Le Roman d'un jeune homme pauvre, par Octave Feuillet.
Bérangère, par Edouard Delpit.
Une Rencontre, par Louis Fréchette, trad.
Le Million du Père Raclot, par Emile Richebourg.
Mademoiselle de la Seiglière, par Jules Sandeau.
L'Ombra, par A. Gennevraige.
Le Secret de l'abbé Césaire, par Léon de Tinseau.
La peau du Lion, par Chs. de Bernard.
Le Roman d'un Médecin de Champagne, par M. Maryan.
L'Assassin, par J. Lermidas.
Disparu, par Albert Delpit.
Aurette, par Henry Greville.
Vaillante, par Jacques Vincent.
Monsieur Barnes de New-York, par A. C. Gunther, trad.
Mademoiselle Marsan, par Mary Floran.
Ma Belle-Mère.
La Femme de mon Fils, par Danielle d'Arthez.
Procès Mercier, par I Tarte.
Les Batailles de la Vie ou le Dr. Rameau, par Geo. Ohnet.
Une Folie, par Jeanne Mairet.
Le Péché de Madeleine, par Mme Caro. Le chant du Cygne de G. Ohnet.
Mon Oncle et Mon Curé, par Jean de LaBrète.

Volumes a 10 Cents.

CEUVRES DU CHANOINE SCHMID

Le Jeune Henri.
Agnès ou la Petite Joueuse de Luth.
Itha, ou la Vertu Persécutée.
Geneviève.
Eustache. Episode des premiers temps du christianisme.
Marie, ou la Corbeille de Fleurs.
Fernando, histoire d'un jeune Espagnol.

DE QUEBEC A JERUSALEM, journal d'un pèlerinage du Canada en Terre-Sainte en passant à travers l'Angleterre, la France, l'Égypte, la Judée, la Samarie, la Galilée, la Syrie et l'Italie. Ouvrage accompagné de plans et de cartes géographiques, par l'Abbé L. Provancher, prix.....	\$1 50
UNE EXCURSION AUX CLIMATS TROPICAUX, voyage aux Iles-du-Vent, par l'Abbé L. Provancher,.....	1 00
MES RIMES, par Elzéar Labelle.....	30
GUIDE ILLUSTRÉ DU SYLVICULTEUR CANADIEN, illustré de 126 gravures, troisième édition, par J. C. Chapais, L. L. B.....	25
L'HISTOIRE DU NOUVEAU-MONDE ou description des Indes-Occidentales, contenant dix-huit livres, par le Sieur Jean de Laët, d'Anvers.....	15
HISTOIRE DE DEUX SŒURS JALOUSES DE LEUR CADETTE.....	5
ESQUISSE SUR LA GASPÉSIE, par J. C. Langelier.....	10
LES QUALITÉS MORALES DU BON MILITAIRE, par L. N. Voyer.....	10
CONFÉRENCES SUR L'INSTRUCTION OBLIGATOIRE faites au cercle catholique de Québec par le Rév. Père L. P. Paquin, O.M.I., deuxième édition.....	10
LE CONSEILLER DU PEUPLE ou réflexions adressées aux Canadiens-français par un compatriote.....	20
POPULAR TREATISE ON THE BEET ROOT CULTURE, and sugar fabrication in Canada, by Oct. Cuisset.....	10
VŒUX DE BONNE ANNÉE, par Louis des Lys.....	05
LE TOPINAMBOUR, traité pratique de sa culture et de son emploi, par V. Vanier, A. A. C.....	05
HOMMAGE AUX JEUNES CATHOLIQUES-LIBÉRAUX, par Mgr de Ségur, édition canadienne publiée par le cercle catholique de Québec.....	10
LA CRISE POLITIQUE DE QUÉBEC. Notes et précédents.....	05
TABLEAU ALPHABÉTIQUE des Cités, Villes, Villages, Paroisses et Cantons dans chaque comté de la Province de Québec, arrangé par Districts et Comtés, contenant la date de la mise en force et de l'expiration du délai des Cadastres, ainsi que les noms des Régistrateurs et des Chef-Lieux de chaque comté par E. C. Glackemeyer, N. P.....	20
NOTICE HISTORIQUE SUR L'ŒUVRE DE TERRE-SAINTE, par le Rév. Père Frédéric De Ghyvelde, vicaire custodial de Terre-Sainte.....	05
DICTIONNAIRE DES LOCUTIONS VICIEUSES DU CANADA avec leur corrections, suivi d'un dictionnaire Canadien, par J. A. Manseau.....	10
LA FRANC-MACONNERIE DANS LA PROVINCE DE QUEBEC, par Jean d'Erbrée.....	15
LA MACONNERIE CANADIENNE-FRANÇAISE, 2ème édition populaire, par Jean D'Erbrée.....	10
TROIS-PISTOLES, par Charles A. Gauvreau, A. B.....	50
L'AMIANTE, par A. N. Montpe ^{tit}	15
LE VÉRITABLE GUIDE DES JEUNES AMOUREUX, nouveau recueil de lettres, déclarations d'amour, compliments, aveux, reproches, ruptures, raccommodements, demande en mariage, etc.....	1
MINES D'OR DE LA BEAUCE accompagné d'une carte topographique.....	25
FRAGMENTS DE L'HISTOIRE RELIGIEUSE ET CIVILE DE LA PAROISSE DE SAINT-NICOLAS, par Etienne Théodore Paquet.....	60
MIGNON, libretto de l'Opéra Comique en 3 actes, par Michel Carré et Jules Barbier.....	15
LE CHATEAU DE BEAUMANOIR, roman canadien par Edmond Rousseau.....	50
LE CATACLYSME DE LA RIVIÈRE SAINTE-ANNE, brochure ornée de cinq grandes gravures explicatives et contient la substance du rapport de Mgr Laflamme au gouvernement.....	10
ORIGINAUX ET DÉTRAQUÉS.—Douze types Québécois par Louis Fréchette... ..	50
L'USURPATEUR, grand drame de la vie réelle en trois volumes, près de 500 pages des matière à lire.....	50

SOMMAIRE DE L'USURPATEUR :

1ÈRE PARTIE. — Un naufrage. — La Belle affaire. — M. Slott. — L'oubliette. — Heur et Malheur. — L'Histoire d'une trahison.

2ÈME PARTIE. — L'Officier Bleu. — L'Histoire d'une trahison. — Désespérants souvenirs. — Le coup de revolver. — Victimes d'Amour. — Une fête de fous. — Un sauvetage improvisé. — Une chasse en battue. — Une double intrigue. — Bataille perdue.

3ÈME PARTIE. — Mea. — La Malédiction. — Vengeance à froid. — Haut les cœurs. — Morte et vivante. — La vengeance de Rurick.

L'Enfant Mystérieux

L'enfant mystérieux est un de ces drames intimes du pays, qui sont si chers aux canadiens. Les coutumes des habitants, leur manière de vivre, leur langage, leurs croyances, leurs superstitions sont dépeintes d'une manière aussi descriptive qu'énergique. Le style de l'ouvrage est simple et a une forme saisissante. On se croirait en pleine campagne canadienne. Les faits et gestes de l'enfant mystérieux depuis le moment où il apparaît sur la scène jusqu'au moment où son identité est révélée constituent une œuvre charmante, qui intéressera beaucoup nos lecteurs. La table des matières que nous donnons ci-dessous, démontrera mieux qu'aucune description ce qu'on peut attendre de la lecture de ce roman.

L'ouvrage comprend deux volumes expédiés " franc de port " sur réception de 50 centins en argent ou timbres-poste canadiens ou américains.

TABLE DES MATIÈRES DU 1er VOLUME

Une veillée chez Pierre Bouet. Un poisson du bon Dieu. Un festin du temps passé. Une histoire de loup-garou. Sinistre prédiction. Antoine Bouet, le Beau Parleur. Parrain et marraine. La sorcière de l'Argentenay. L'Horoscope. Dix-sept ans après. L'Île à Deux-Têtes. Tamahou. Le Trésor de Fournier. Où Tamahou et Antoine Bouet se font d'aimables confidences. Où Pierre Bouet s'occupe de son magot. Où Ambroise Campagna commence à n'avoir plus peur. Le Rapt. Ambroise en campagne. Où la Démonne passe un vilain quart-d'heure.

2ème VOLUME

Le contrebandier. Dans la gueule du lion. Où Tamahou l'échappe belle. Où la Démonne revient d'une excursion aux portes de l'enfer. Les Nouveaux Robinsons. Où le fisc vient fouer son nez. Où l'on perd l'espoir à bord de l'Espérance. Où le père Bouet se monte la tête. Les frères Pape. Un coup de fusil aux avant-postes. Où la Démonne passe de main en main. Dans lequel Antoine, roulé et déçu prend une terrible résolution. Le fratricide. Au pouvoir de l'ennemi. Exploits chevaleresques de Titoine. La Dame Blanche. Un mot sur le magnétisme. Le Spleen anglais. Un naufrage providentiel. Où Titoine reçoit une fessée No. 1. Conjectures. Mari et femme. Père, Mère, et Fille. Le Coffret. Reinords et Peur. Où Antoine danse une gigue macabre et où la Démonne meurt... de joie. Epilogue.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Le seul qui publie chaque semaine des portraits de nos contemporains et des choses du pays et de l'étranger. En outre de ses attraits journalistiques, il offre à ses lecteurs comme avantages exceptionnels des primes mensuelles dont voici la liste attrayante :

1ère Prime.....	\$50
2ème do	25
3ème do	15
4ème do	10
5ème do	5
6ème do	4
7ème do	3
8ème do	2
86 primes à \$1.00	86

94 primes.....\$200

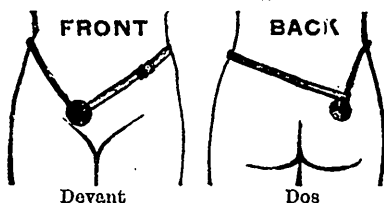
Le tirage se fait chaque mois dans une salle publique par trois personnes choisies dans l'assemblée. ABONNEMENT : Un an \$3 ; Six mois, \$1.50 ; Quatre mois, \$1.

BERTHIAUME & SABOURIN

PROPRIÉTAIRES

PLACE JACQUES-CARTIER,

MONTREAL.



Le Bandage **SILVER** tient l'hernie en place et c'est un appareil léger, propre et aisé à porter.

C'est le plus parfait connu.

Un spécialiste est toujours présent.

Montreal Silver Truss Co

BUREAU : 180 RUE ST-JACQUES

Chambre 6

Prendre l'ascenseur.

1ère étage

VENGEANCE FATALE

Tel est le titre d'un roman national, dû à la plume de M. L. C. W. Dorion.

Ce livre, dont les principaux événements se déroulent en effet au Canada, commence par un récit plein de détails inédits de la rencontre qui eut lieu au village de St Denis entre les patriotes canadiens et les soldats de l'armée anglaise, il y a près de cinquante ans.

Un jeune combattant de cette mémorable journée, Pierre Hervart, marié depuis quelques mois seulement, y est lâchement assassiné par son compagnon de guerre, Raoul de Lagusse, qui avait connu la jeune épouse de Pierre et que l'envie a poussé à ce crime odieux. Mais la jeune femme mettra bientôt au jour un enfant posthume, et la fatalité réunira plus tard, dans un commun amour, ce jeune homme et une jeune personne qu'il croit la fille de l'assassin de son père, et de nouvelles circonstances lui révéleront la part prise par Raoul de Lagusse aux événements qui l'ont rendu orphelin, en même temps qu'il apprend que ce meurtrier n'est pas le père de sa bien-aimée. Mais il faudrait lire tout ce volume dont l'intérêt va toujours croissant et auquel ce simple exposé ne saurait rendre justice.

Ce volume est en vente au prix de 25 centims.

LEPROHON & LEPROHON,

ÉDITEURS.

Dr. J. G. A. GENDREAU,

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Extraction de dents sans douleur par l'électricité et par anesthésie. Dents posées avec ou sans palais d'après les procédés les plus nouveaux.

Heures de bureau de 9 a.m. à 6 p.m. Téléphone 2818.

EDMOND HARDY

Editeur et Importateur de

Musique et d'instruments. Fournisseur des pensionnats et maisons d'éducation catholiques. Agent pour la célèbre maison d'instruments, de fanfares et d'harmonie de C. Mahillon, de BRUXELLES. Violons, Mandolines, Guitares, etc.

Cordes pour tous les instruments.

No. 1637 RUE NOTRE-DAME,

Tel. Bell 2466.

MONTREAL.

VIN VIGER

VIN RECONSTITUANT PAR EXCELLENCE

RECOMMANDE PAR

Les Principaux Médecins.



UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE

Poitrine parfaite par les poudres orientales, les seules qui assurent en 3 mois et sans nuire à la santé.

SANTE ET BEAUTE

Une boîte avec notice, \$1.60
6 boîtes pour \$5.00.

En vente dans toutes les pharmacies de 1ere classe. Déposit général pour la Puissance: **L.A. Bernard, 1882 Ste Catherine, Montréal. Tél. Bell, 6513**

L. N. LAMARCHE & CIE

RELIEURS

No. 11 RUE STE-THERESE,

(Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel)

MONTREAL.

N. LEVEILLEE,

MARGHAND TAILLEUR

Employé pendant 18 ans à la maison L. C. DeTonnancourt

No. 138 Rue St-Laurent, Montréal.



Toujours en magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de Patrons les plus nouveaux.

LA MAYEUX

PAR

XAVIER DE MONTEPIN

Nous n'avons pas à faire l'éloge du romancier si populaire, auteur du **BIGAME**, du **MEDICIN DES FOLLES**, de la **PORTEUSE DE PAIN**, du **FIACRE No 13**, du **MEDICIN DES PAUVRES**, de **TROIS MILLIONS DE DOT**, et de tant d'autres romans dont les lecteurs n'ont pas oublié l'immense succès.

L'œuvre nouvelle de Xavier de Montépin :

LA MAYEUX

ne le cède en rien à ses devancières. Ce récit tout parisien, cette mise en scène dramatique et poignante des souffrances d'une adorable jeune fille fera naître de profondes émotions et couler bien des larmes. Si étranges et si effrayantes que soient quelques-unes des scènes de ce drame parisien, c'est néanmoins une histoire vraie, à la lecture de laquelle on éprouvera les émotions tour à tour violentes et douces que l'auteur de la **PORTEUSE DE PAIN** sait ménager avec autant de talent que de réussite.

LA MAYEUX

tel est le titre de ce roman, est appelé à un succès sensationnel. Ce volume sera adressé franco, par la malle, à la réception de 40 Cts en argent ou en timbres-poste.

LEPROHON & LEPROHON,

MEMBRES DE LA NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES,
25, Rue St-Gabriel, Montréal

20 AOUT 1976

**BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
DU QUÉBEC**